This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

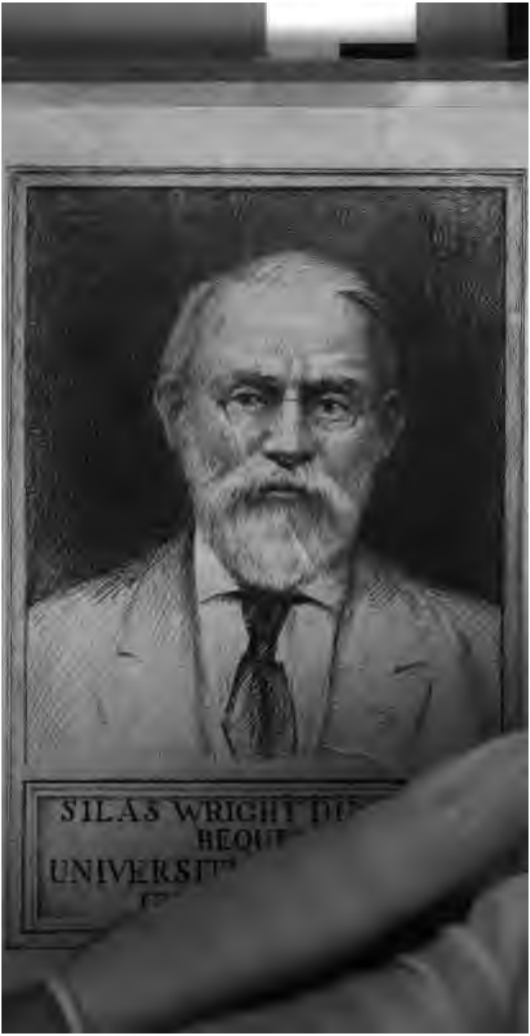
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com


SILAS WRIGHT

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Avril 1748.

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Avril 1748.

A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & ſe vendent 15 ſ. le mois en blanc, & brochés 16 ſ.

Dunning Nijhoff 1·31·36 31472

Années

1701.	9.	vol.	1725.	12.	v.
1702.	12.	v.	1726.	13.	v.
1703.	12.	v.	1727.	12.	v.
1704.	12.	v.	1728.	12.	v.
1705.	12.	v.	1729.	12.	v.
1706.	12.	v.	1730.	12.	v.
1707.	12.	v.	1731.	12.	v.
1708.	12.	v.	1732.	12.	v.
1709.	12.	v.	1733.	12.	v.
1710.	12.	v.	1734.	12.	v.
1711.	12.	v.	1735.	14.	v.
1712.	12.	v.	1736.	15.	v.
1713.	12.	v.	1737.	13.	v.
1714.	12.	v.	1738.	13.	v.
1715.	12.	v.	1739.	14.	v.
1716.	12.	v.	1740.	13.	v.
1717.	12.	v.	1741.	12.	v.
1718.	12.	v.	1742.	12.	v.
1719.	12.	v.	1743.	12.	v.
1720.	5.	v.	1744.	12.	v.
1721.	12.	v.	1745.	12.	v.
1722.	12.	v.	1746.	15.	v.
1723.	12.	v.	1747.	14.	v.
1724.	12.	v.	1748.	4.	v.

Printed in France

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Avril 1748.

ARTICLE XXVII.

STEPHANI FABRETTI Urbinatis è Societate Jesu Presbyteri Lyrica & Epistolæ. Lugduni, sumptibus Fratrum Duplain. M. DCC. XLVII. cum privilegio Regis.

NOus annonçons toujours avec plaisir dans nos Mémoires les Ouvrages propres à ranimer le goût de la Poësie Latine. Les *Muses qui inspirerent Horace* &

Ovide ne se produisent de nos jours qu'en tremblant. Le siécle d'Auguste fut celui de leur triomphe ; elles se ranimerent sous François I. & Henry IV. Elles reparurent avec tout leur éclat pour chanter les exploits de Louis XIV. Par quelle fatalité voyons-nous leurs couronnes se flétrir, & leur langage si doux, si enchanteur, passer presque pour barbare dans un siécle qui se pique d'être celui du goût & de la politesse ? N'est-ce point un paradoxe ? Il n'est malheureusement que trop justifié.

Le P. *Fabretti* Jésuite Italien, malgré les préjugés d'un siécle si peu disposé à bien accueillir les Muses Latines, vient de donner au Public un Recueil de 77 Odes & de 14 Epitres, qui suffiroient pour faire la réputation de trois ou quatre Poëtes, si elles étoient Françoises au lieu d'être Latines. C'est à l'Académie de Lyon qu'il *dédie* cet Ouvrage. Son Epî-

tre dédicatoire eſt un éloge également vrai & ingénieuſement tourné.

L'Ode par elle-même n'a point de matiere qui lui ſoit eſſentielle. Libre dans le choix de ſes ſujets, elle n'a rien de particulier que ſa forme, c'eſt-à-dire, ce nombre, cette cadence qui lui eſt propre dans quelque Langue que ce ſoit. Horace, dit *M. de la Mothe*, ne borna ſa Lyre à aucun ſujet, & il fit voir par une varieté toujours élégante, que rien n'eſt indigne de la nobleſſe de l'Ode: tantôt on la voit s'élever juſqu'aux demeures des Dieux, tantôt elle s'arrête à conſiderer les merveilles que nous offre la nature: tantôt c'eſt dans le cœur humain qu'elle fixe ſes regards; elle y contemple les combats des paſſions, les triomphes de la vertu: bientôt elle nous tranſporte ſous les lambris dorés des Rois, & paſſant de ces prodiges de luxe

dans la cabane du pauvre, elle nous fait admirer la ſimplicité de la vertu ſous un toit ruſtique, les douceurs du Printems, les agrémens de la campagne, les richeſſes de Flore, les préſens de Bacchus, les charmes de l'amitié, tout enfin eſt de ſon reſſort.

Tous ces objets ſe trouvent réunis dans le recueil du P. *Fabretti*. Le mérite du Poëte, eſt d'avoir ſçu s'accommoder à ſes ſujets, donner de la force aux uns, répandre des graces ſur les autres. Voici comme il parle de ſa Muſe.

Dum ludens vel bella canit, mirata triumphos
Dicere conatur vel, Lodoice, tuos;
Dum fidibus curas fallit, dum cantat amicos,
Dum Superos diſcit ſollicitare prece.

On voit toujours le Chrétien, le Philoſophe, l'excellent Citoyen, le bon ami; un Auteur ſe peint dans ſes ouvrages; c'eſt auſſi la

forme que nous donnerons à cet extrait. Odes ſacrées, Odes morales, Odes à la louange du Roy, Odes à ſes amis. Nous en prendrons deux de chaque genre pour tâcher de donner une idée de tout l'ouvrage. Enſuite nous dirons un mot de ſes Epitres.

L'embarras ici conſiſte dans le choix; chaque Ode a ſa beauté. Nous ne prétendons point donner la préférence à celles dont nous faiſons l'extrait.

La Protection de la Sainte Vierge eſt un *azile aſſuré contre tous les maux*. C'eſt le ſujet de l'Ode 14^e^. C'eſt à la Sainte Vierge que le Poëte s'adreſſe : il la félicite ſur ſon titre de Mére de Dieu, & d'avoir donné le jour à l'Immortel, ſans qu'elle contractât aucune ſouillure. Vous, ajoute-t'il :

Latè potentem cui famulæ comam
Stellæ coronant, Cynthia cui pedes
Subjecta fulcit : quam ſuperbis
Sol radiis redimire geſtit &c.

Cette image eſt belle & brillante, l'expreſſion nette & préciſe. Daignez, continue le Poëte Lyrique, jetter ſur moi un œil favorable. Animé de ce regard divin, il n'eſt point de maux, que je ne me ſente le courage de braver. Il entre enſuite dans un détail ſoutenu par l'harmonie du vers & par la pompe de l'expreſſion. On verra dans les trois ſtrophes ſuivantes l'effet que produiſent dans une Ode les Images, les Métaphores, les deſcriptions courtes & vives, le choix heureux des Epithétes, le nombre, la cadence, le Méchaniſme du vers.

Suas Avernus ſuſcitet infremens
In me phalanges, miſſilibus graves;
In me vel abſumat pharetras,
Vel Stygios jaculetur angues:

Tædaſque triſtes horribilis manu
Rotans alienâ frendeat: & pice
Fumoque me obvolvat minaci,
Quod tulit è Sodomæ ruinis,

Ac bella portet: cedere nescium
Nil profuturo me petet impetu;
  Immota sed rupes refringam
    Invalidas quatientis iras.

Que l'Enfer en courroux arme contre moi ses redoutables Phalanges, qu'il épuise sur moi ses carquois remplis de dards envenimés, ou qu'il lance ses effroyables serpens: que secouant ses torches funebres il écume de rage, qu'il m'envelope d'un noir tourbillon de souffre & de fumée, restes de la ruine de Sodome: qu'il me déclare la guerre la plus cruelle; je braverai ses efforts impuissants, & tel qu'un rocher immobile, je soutiendrai, sans m'ébranler, son stérile courroux.

Dans l'Ode suivante, l'Auteur prouve que l'instabilité des biens de ce monde nous avertit de rechercher ceux du Ciel.

Il entre dans son sujet par la comparaison des differentes saisons

de l'année qui ſe ſuccedent ; l'Eté eſt remplacé par l'Automne que chaſſe à ſon tour l'Hyver, auquel ſuccede le Printemps.

Après une deſcription élégante des charmes de l'Automne, il nous avertit de ne pas compter ſur ſa durée.

Sed ne perpetuum fortè putes : monent
Annus præteriens, & properans rotas
Phæbus mergere ponto,
Et curru fugiens cito.

L'Hiver eſcorté de neiges & de frimats va dépouiller les arbres de leur verdure ; ramener les Aquilons dans nos champs déſolés, enchainer les fleuves &c. Mais que vois-je ? Le Printems à ſon tour fait fuir l'Hiver.

Hanc primo tepidi vere Favonii
Pingentes teneris prata coloribus
Expellent perituram
Rursùm verbere floreo.

Après des Deſcriptions ſi riantes, le Poëte avec une eſpece de

désordre ménagé avec art, passe subitement à l'empire que la mort exerce sur toute la nature.

Nil est imperium quod fugiat necis
Et tristes gladios : ipsaque marmora
Quæ nunc astra lacessunt
Mox versâ vice corruent.

Cette réflexion est suivie d'un détail juste & noble des bagatelles qui nous occupent. A quoi nous serviront ces richesses, ces trésors, tous ces prétendus biens, objets de nos vœux, de nos empressemens ? Rien de tout cela ne nous suivra dans la nuit du tombeau. Ces pensées communes par elles-mêmes, parcequ'elles sont puisées dans la saine raison, sont toujours frappantes quand elles se trouvent jointes à la précision & à une expression brillante. De là il prend occasion de nous représenter les biens du Ciel comme seuls dignes de nos desirs.

Pennis diffugiens ergò volucribus,
Spes vitæ edoceat tendere longiùs:
    Quæranturque perennes,
    Quæ nunquàm intereant opes.

Est qui non pereat sidereâ in domo
Thesaurus latitans, fataque nesciens,
  Non auro neque gemmis
    Sed virtute parabilis &c.

. . . .

. . . .

At nos divitiis (proh ! pudor & nefas !)
Quæ sensus feriunt turpiter ebrii,
    Quærentesque caduca,
    Immortalia spernimus.

La rapidité avec laquelle s'écoulent nos jours, doit nous apprendre à porter au delà de cette vie nos vües & nos espérances; richesses éternelles au-dessus des loix du trépas, vous seules devriez fixer nos vœux.

Il est, n'en doutez point, il est dans les demeures celestes un trésor caché & incorruptible. Ce n'est

point au prix de l'or ou des pierreries qu'on l'acquiert : il se donne à la vertu : mais, Hélas ! (ô honte, ô crime !) follement éblouis du vain éclat des richesses fragiles qui frappent nos sens, nous laissons la réalité pour courir après l'ombre qui nous éblouit, & ce qui est périssable, nous fait mépriser ce qui est immortel.

Nous quittons avec regret la lecture de ces Odes sacrées. C'est un parterre émaillé des plus belles fleurs. L'œil enchanté porte sur toutes ses regards, sans sçavoir à laquelle se fixer. Avant que de passer aux Odes morales, nous nous arrêterons encore à une sacrée, dans un genre de naiveté, d'élégance, de délicatesse, qui souvent fait plus de plaisir que le grand & l'héroïque. L'Ode dont nous parlons n'est que de six Strophes; nous les rapporterons simplement en latin : c'est sur l'Enfant *Jesus* entre les *bras* de sa Mere.

Rupe Maſſylâ, rigidâque caute
Durius pectus ferat ille, quiſquis
Numen in matris gremio puellum
Neſcit amare.

Quis decor frontis! roſa quæ liguſtris
Pingit auguſtas benè juncta malas!
Quam renidentis ſpecioſa ridet
Purpura labri!

Ductili ex auro radios capilli
Solis exæquant. Eboris nitori
Colla decertant. Rutilaſque vincunt
Lumina ſtellas.

Ut manus tendit cupiens in ulnas
Excipi noſtras! teneræ è parentis
Ut ſinu pendet, ſine labe pura
Baſia captans.

Ah! veni! & noſtri niſi fæda cordis
Clauſtra formidas, ibi fige ſedem,
Ah! ſine ut ſacris venerata figam
Oſcula plantis.

Pectore in noſtro ſemel hoſpitalem
Strinxerim ſi te puer, uſque ſtringa

Ducere est tecum, mihi dulce tecum,
Linquere vitam.

Des odes que nous appellons morales, c'est-à-dire, dans lesquelles l'Auteur paroit se proposer uniquement la réforme des mœurs, une des plus vives, est celle qui peint le luxe de notre siécle. Le Poëte, sans préparer froidement le Lecteur à ce qu'il va dire, entre tout d'un coup en matiere par une imprécation contre celui qui le premier est sorti des Ports d'Espagne pour aller chercher l'or dans les Indes. Ah! s'écrie-t-il, que n'a-t'il été englouti dans les flots! Que n'a-t'il été dévoré par ces monstres que nourrit Neptune dans son Empire! Ah! sans doute, ajoute-t'il,

Illi vel atras tabificâ manu
Megera cunas moverat: aut dedit
Triformis infanti Molossus
Tartareis alimenta spumis.

Il y a du feu & de la véhémence dans ce début vraiment lyrique. De là on nous rappelle aux vertus des premiers ſiécles : le contraſte eſt heureuſement ménagé.

O priſca Patrûm candida ſæcula
Moreſque verſos ! quæ mala non tulit
Reperta fulgentis metalli
Vena potens, croceoque monſtro

Defoſſa tellus barbara ? Quinctios
Vel quo Cethegos invenias loco ?
Queis nunc requiſitos in oris
Repperias iterùm Camillos ?

Anguſtus illis ſub lare paupere
Cenſus fuit : ſed maſcula pectori
Virtus inhærebat : datiſque
Sponte ab agro, patriâque vite.

Contenta menſis, non aliâ ſuas
Ornare pompâ perdidicit domos,
Quam fortiter demptis ab hoſte
Miſſilibus, gravibuſque telis.

O siecles purs de nos peres ! ô renversement des mœurs ! quelle foule de maux n'a pas introduit parmi nous l'or, ce brillant mais dangereux métal arraché aux entrailles de la terre ? où trouver maintenant des Quintius, des Céthégus ? quelles contrées sont assez heureuses pour posseder encore des Camilles. Sous un toit pauvre & rustique, ils ignoroient ou méprisoient les faveurs de la fortune : mais une vertu mâle avoit son temple au milieu de leurs cœurs, leur table frugale n'offroit que ce que produisoient leur champ ou la vigne qu'ils avoient heritée de leurs peres ; les javelots, les traits que leur valeur avoit enlevés à l'ennemi faisoient tout l'ornement de leurs maisons : c'étoit là toute la pompe qui les flattoit. Ces portraits de la simplicité de nos peres ont toujours des charmes & de la noblesse. Ils nous arrachent notre *suffrage* presque malgré

nous-mêmes ; on a beau faire ; en dépit des passions, la vertu paroîtra toujours aimable, dumoins en peinture. L'Auteur emploie plus de trente strophes à faire la description du luxe de nos jours. Malgré la beauté de l'expression, & la véhémence du stile, il est difficile qu'une description si longue ne perde pas un peu du côté de la vivacité ; elle est terminée par ces trois strophes.

Si Roma tales Martia filios
Olim dedisset, nunc quoque Punica
Carthago stares, nec methaurus
Sanguineis abiisset undis :

Nec pulsus Afris finibus Annibal
Scisset Tyrannum quærere barbarum ;
Nec annuli è gemmâ repostum
Sugere nil pavidus venenum ;

Quid restat ultrà, quam levis instita,
Quam palla talos & stola contegens,
Colique, lanæque, & trahendus
Pollice, turbineusque fusus ?

La Morale fut toujours pour les oëtes un champ inépuiſable. Elle . fourni de tout tems les ſentiaens *les* plus élevés, & les idées :s plus nobles; ſi les graces dans Poëſie prennent ſoin de la par, c'eſt ſans l'amollir. Que d'inſuctions ſolides dans les riants bleaux que crayonne un pinceau nduit par la vertu! Tantôt le . *Fabretti* nous repréſente la iévété de la vie par les comıraiſons, ou d'un éclair qui brille ıns une belle nuit de la Canicu-, ou d'un tourbillon de fumée ıi obſcurcit le Ciel pour un inſ.nt, ou de l'écume qu'un vent npétueux a fait élever ſur les laines liquides, & que le calme ıit tout à coup diſparoitre.

Pourquoi donc ces palais ſompıeux qu'on s'efforce d'élever ıſqu'aux Cieux; ce luxe immoéré, ces ornemens étrangers? ıuſſions-nous tous les Tréſors que oulent avec leurs flots le Tage &

le Pactole, les pierreries des Indes, les perles de l'Orient &c. Tout cela peut-il ajouter quelque choſe à nos jours, & arrêter le fatal cizeau d'Atropos? Tantôt il nous apprend à réſiſter avec courage aux traits de la fortune ennemie; une deſcription pompeuſe d'une tempête qui s'éléve tout à coup, & ſurprend le Pilote tremblant; les efforts de celui-ci pour lutter contre les flots & ſe garantir du naufrage, fourniſſent des images ſenſibles & brillantes des bourasquesde la fortune, de ſes revers, & de la fermeté que nous devons oppoſer à ſes coups.

Tantôt ſa lyre chante les triomphes & la gloire de la vertu: en vain le pinceau des Apelles, le cizeau des Phidias nous promet l'immortalité; il n'appartient qu'à la vertu victorieuſe des tems de nous la procurer.

I nunc ſuperbæ viſere Mempheos.
Moles ſtupentes: quære & imaginum

In atriis summum Quirinis,
Quære Rhodi veteres colossos;

Hæc jam citatum dente volubili
Tempus peredit: deque tot artibus,
Quas primus est miratus orbis,
Vix aliqui cineres supersunt.

Il n'en est pas de même de la vertu.

Est una fatis nescia cedere
Æterna virtus: quam neque livida
Consumet ætas, fabulosa
Nec stygio premet amne cymba, &c.

Il est tems de passer aux Odes à la louange du Roi; on sent que c'est le cœur qui inspire le Poëte; il dit lui-même de sa Muse, lorsqu'elle chante les vertus de notre auguste Monarque.

Se major surgit tali sub Principe: ab illo
Incipit & pretium ducere læta suum.

On trouve dans ce recueil 15 *Odes à la gloire de* Louis XV.

Son éloge commence & termine les Poësies du *P. Fabretti* ; il en fait lui-même la remarque :

Primoque versu dictus & ultimo
Amor suorum, terror & hostium &c.

Dans la premiere Ode, après avoir fait un bel éloge de toutes les vertus du Roi, & célébré ses exploits à *Ménin*, & à *Ypres* ; le sentiment ramene bientôt le Poëte à exprimer ses tendres vœux.

Ah ! vive, longos par Pylio seni,
Princeps in annos : nec generosior
Expone te belli periclis
Quæ meliùs recidant in hostes.

Cette même pensée se retrouve encore dans une autre de ses Odes.

Absiste bellis : sat tibi gloriæ
Hic primus annus detulit, & tuâ
Salute si sint comparandi,
Odimus hoc pretio triumphos.

Il continue.

Relinque terras ſerus, & aureis
Scribendus aſtris, ne propera tuas
Liquiſſe gentes, nec require
Æthereis rutilare flammis.

Cum parca juſto plurima neverit
Amica fuſo ſæcula : tum potes
Fulgere ſydus, tum relictis
Igne novo radiare terris, &c.

Horace s'eſt ſervi à peu près des mêmes idées pour louer Auguſte, pouvoient-elles être plus juſtement appliquées ?

Le Lyrique moderne ſoutient cette idée vraiment noble & Poëtique, qu'il termine par cette Strophe.

Quas tu præoptes, optime Principûm,
Ne quære ſedes, hoc ſuperis onus
Permitte : lætanteſque perge
Imperio recreare terras.

L'iſle de *Corſe*, pacifiée, la bataille de *Fontenoi*, la priſe de

tant de Villes ſoumiſes aux armes du Héros conquérant : ſon amour pour la paix au milieu de ſes triomphes : un fond ſi riche ne laiſſe rien à faire à l'imagination ; il y a ſept ou huit Odes uniquement ſur le Rétabliſſement de la Santé du Roi après ſa maladie de Metz. Le Nautonnier échapé du naufrage aime à ſe rappeller les dangers qu'il a courus.

Voici comme il exprime la rapidité des conquêtes du Roi :

Quacumque Princeps, aurea lilia
Undare ventis, & litui & tubæ
Clangore permixto rebelles
Fortè jubet reſonare campos ;

Vexilla circum læta volans, ferit
Bellona palmas : laurigera & ſeges
Ubique ſuccreſcit : novisque
Materies oritur triumphis.

Il exhorte les ennemis à profiter de la Paix que leur offre un *Roi* vainqueur, c'eſt à eux qu'il

s'adresse :

Rex ipse victor fulminis immemor
Offert olivæ dona ruentibus,
Cupitque pacem; cur amantis
Munera respuitis feroces?

Non est fateri turpe Gigantibus
Cessisse stratos ab Jove; sed pudor
Est pace neglectâ, procaci
Bella manu revocare victos.

Malherbe dans cette Ode si magnifique, au Roi Louis XIII, allant réduire les Rochelois, emploie cette allusion de la guerre des Géans contre les Dieux.

Les bornes que nous sommes obligés de nous prescrire, ne nous permettent pas de nous étendre autant que nous le voudrions; nous dirons en général qu'il semble que la majesté du sujet influë sur l'ouvrage du Poëte; les sons de sa Lyre ne sont jamais plus vifs & *plus animés*, que lorsqu'elle

chante *Louis*, couronné des mains de la Victoire : l'Ode sur l'Infant *Dom Philippe*, & sur le Prince *de Conti*, est digne de ces deux héros de la Maison de Bourbon.

L'ordre que nous nous sommes proposé exigeroit que nous parlassions des Odes du *P. Fabretti*, à ses amis : mais ce que nous avons dit jusques ici suffit pour faire connoître ses talens lyriques. Noble dans ses sujets, plus ingénieux & plus doux que sublime dans ses sentimens, plus sage que hardi dans ses pensées ; toujours maître dans ses fougues, il donne trop à la raison, pour accorder beaucoup à l'imagination : & peut-être les Partisans de l'enthousiasme qui trouvent froid tout ce qui est raisonable, voudroient-ils moins de justesse, plus de feu & plus d'élévation ; on reprochoit à M. de la Mothe d'être plus Philosophe que Poëte.

Il ne nous reste plus qu'à faire

connoître les 14. Epitres que nous avons annoncées, & qui terminent ce recueil. Presque toutes sont des remercimens d'une Muse polie & reconnoissante des éloges qu'on avoit donnés à ses Poësies. La versification en est belle & délicate, on y trouve une grande abondance de sentimens vifs & ingénieux, tels que les comporte le style familier & naturel de l'Epître, la pureté de l'expression répond parfaitement à la beauté des pensées, & ce qui paroîtra peut-être plus singulier, c'est la modestie avec laquelle l'Auteur répond aux louanges de ses amis. La modestie est une vertu dont on ne se picque guéres au Parnasse : l'orgueil Poëtique y est presque passé en bienséance; tous nos grands Maîtres n'ont point rougi de se couronner de leurs propres mains: cet usage, dit M. de la Mothe, a commencé avec les Poëtes, & l'on diroit *qu'ils se sont* copiés les

uns les autres. Ce qui ſemblera encore plus étonnant c'eſt que M. de la Mothe qui en eſt ſi choqué, ſe ſoit laiſſé entrainer par le torrent; il dit dans ſon Ode de l'émulation.

> L'orgueil m'enivre en ce moment,
> Et je céde à l'inſtinct ſuperbe,
> Qui me flate qu'avec Malherbe
> Je dois vivre éternellement.

L'inſtinct n'eſt pas toujours un oracle ſûr. On a beau dire, rien n'eſt ſi charmant que la modeſtie qui ſe trouve réunie avec les talens. Nous appliquerons au P. *Fabretti* ce qu'il dit lui-même dans une Ode qu'il a faite ſur le mépris de la vaine gloire.

La gloire fuit ceux qui la recherchent, & recherche ceux qui la fuient.

> Terga ſi vertas rapidæ: ſequetur
> Fida nolentem, &c.

ARTICLE XXVIII.

LETTRES D'UN SEIGNEUR Hollandois, à un de ses amis, avec des Refléxions Politiques sur les événemens les plus intéressans de la guerre présente. 3 volumes. A la Haye 1747.

C'Est un Amateur de la Paix qui communique ses refléxions à un de ses amis sur les événemens les plus intéressans de la Guerre présente. Il nous donne trois tomes de Lettres Politiques, où il développe les droits, les intérêts & les vuës particulieres des Puissances belligerantes. Il ne raisonne point à perte de vuë sur des bruits incertains, & sur des faits imaginaires : il ne parle que par Actes. Tout est fondé sur des piéces authentiques dont on convient de part & d'autre ; c'est un Seigneur *Hollandois* qui tient la

plume : il voudroit bien convertir ſa République : il lui donne de ſages conſeils & la menace de grands malheurs, ſi ſes Oracles ne ſont pas écoutés ; il met en œuvre tout ce que le raiſonnement a de plus ſolide, & tout ce que le zéle a de plus vif. Voici comme il s'explique ſur le parti qu'a pris la Hollande de prêter de nouveaux ſecours à la Reine de Hongrie. C'eſt le ſujet de la premiére lettre, où l'Auteur fait bien voir qu'il n'eſt point de ces Citoyens qui croient qu'on ne peut être bon Hollandois ſans épouſer avec chaleur les intérêts de la Maiſon d'Autriche.

Il eſt d'abord étonné de l'ingratitude de ſa République. Qu penſeroient nos Peres, s'écrie-t'i s'ils voyoient leurs deſcendans ſ crifier leurs vies & leurs fortun à l'aggrandiſſement d'une maiſ qui tâcha tant de fois de les c primer ? Il rappelle en paſſant ſecours que les Etats - Génér

ont reçus de la France. Quel motif a donc pû nous détacher de l'alliance de cette Couronne? Ce n'eſt ni la Foi des traités, ni le maintien de l'équilibre en Eurorope; c'eſt la chimére des deſſeins ambitieux que l'on met ſur le compte de la France: c'eſt l'intérêt particulier de l'Angleterre: c'eſt la Cour de Londres dont nous ſommes les dupes; c'eſt les inſinuations artificieuſes des Anglois qui nous ont engagés dans une guerre qui ne peut que nous être préjudiciable; & dans quel tems les ſecours que nous avons fait paſſer à la Reine de Hongrie lui ont-ils été envoyés? Ce ne fut point lorſque les François étoient maîtres de Prague, & qu'ils menaçoient d'aſſiéger la Reine de Hongrie dans ſa Capitale; la garantie de la Pragmatique-Sanction pouvoit alors avec quelque couleur de raiſon juſtifier nos démarches. Ce fut *dans le tems* même que

cette Couronne, qui se tenoit sur la défensive, étoit en droit d'éxiger que la République observât à son égard une exacte neutralité. Il faut avouer, dit notre Auteur, que ce trait ne fait pas honneur à l'équité & à la sagesse de notre Gouvernement.

Il parle ensuite du deuxiéme secours que les Hollandois ont accordé à la Reine de Hongrie, ils avoient fait le premier pas : on les mit dans la nécessité de ne pouvoir reculer, & d'aller toujours en avant ; les Anglois se vantoient de sçavoir comment il falloit s'y prendre *pour faire danser l'Etat au Printems.*

Mais l'équilibre de l'Europe ? le sage Areopage des Provinces-unies, devroit bien être détrompé de cette chimere, notre Auteur la détruit. Les Alliés ne peuvent le rétablir cet équilibre, ils n'ont pas le bras assez fort pour tenir la balance ; il faudroit pour cela remet-

tre la Reine de Hongrie en possession des deux Silesies, & des riches Provinces qui par le traité de Vormes ont été cédées au Roi de Sardaigne; ces infractions faites à la Pragmatique-Sanction tiennent-elles la Balance de l'Europe en équilibre? d'où vient donc que les Alliés de la Reine de Hongrie ne s'y sont pas opposés?

On parle depuis tant d'années de l'équilibre de l'Europe, & que notre République ne pense-t-elle à l'équilibre de la Mer? c'est d'où dépend l'étenduë & la sureté de son commerce; l'Angleterre l'a renversé cet équilibre de la Mer, elle dévore nos comptoirs, & voudroit engloutir toutes les richesses des Indes Espagnoles. On parle de l'équilibre de l'Europe; & que ne parle-t'on de l'équilibre de l'Empire? C'est d'où dépend le repos & la tranquillité de l'Allemagne. La maison *d'Autriche* l'a renversé

cet équilibre. On rapelle tous les ressorts qu'elle mit en mouvement pour mettre la Bohême & la Hongrie au rang des Etats héréditaires, le fameux tribunal d'*Eperies*, & les scenes sanglantes qui s'y passérent.

Si l'on voit, dit-il, avec étonnement ces malheureux Hongrois composer la plus grande partie des Troupes de la Reine de Hongrie, on n'est pas moins surpris de voir notre République fournir aux frais d'une guerre ruineuse & combattre pour les intérêts d'une maison qui fut pendant si longtems sa plus cruelle ennemie. Avant que de mettre ce juste équilibre dans l'Europe, il faudroit l'introduire dans nos Etats: c'est là notre véritable intérêt. Pensons à nous avant que de penser aux autres; tout Royaume, toute République divisée, ne sçauroit manquer de périr.

La seconde & la troisiéme let-

tre roulent ſur les droits de la Maiſon de Baviere à la ſucceſſion de la Maiſon d'Autriche, ce point eſt eſſentiel, & notre Auteur le prouve ſi bien que la Hollande fidelle à garder la Juſtice peut ſe croire parfaitement libre des engagemens qu'elle avoit contractés. On fait ici de juſtes réfléxions ſur l'invalidité & l'injuſtice de la Pragmatique - Sanction, d'où l'on conclut que la République n'en ayant promis la garantie que ſur de faux expoſés, elle ne doit plus après avoir démêlé la nullité de cette loi, en appuyer l'éxécution.

Notre Auteur eſt ſi zélé pour ſa patrie, qu'il ne prétend pas qu'on tienne ſa lettre ſecrette. Faites-en part, ajoute-t-il, à ceux de nos compatriotes que vous ſçavez être les plus vifs Partiſans de la maiſon d'Autriche, & ſi la foi des traités ne permet pas à notre République de ſe liguer contre *les Cours de* Vienne &

d'Angleterre, qu'elle ſoit du moins aſſez ſage pour ſe tenir dans une exacte neutralité, ſans fournir à la Reine de Hongrie les moyens de continuer une guerre qui ne peut ſervir qu'à nous épuiſer.

La quatriéme lettre développe les intérêts oppoſés de la Cour de Londres, & de la plus grande partie de la nation Britannique au ſujet de la guerre préſente. On examine quelles ſont les forces actuelles de l'Angleterre ; & quelles en peuvent être les reſſources ? Les prodigieuſes dépenſes qu'elle a faites pour armer & pour entretenir des flottes, dont la plûpart des entrepriſes ont échoué ; l'épuiſement de ce Royaume, le dépériſſement de ſon commerce, ſont ici calculés d'après la nation Britannique même. Quels ſubſides énormes cette Couronne n'a-t-elle pas fournis, pour l'entretien de ſes propres troupes, & de celles qu'elle a

pris à sa solde ? Combien d'argent en est-il sorti, & combien en sort-il encore tous les jours pour n'y jamais rentrer ? On fait ici sentir adroitement que, si le Roy de la grande Bretagne veut la guerre, la nation pourroit bien ne la pas vouloir encore longtems, qu'elle est fatiguée d'une guerre dont tous les frais tombent sur elle seule : qu'elle a peu de ressources pour la continuer, & qu'elle pourroit bien être tentée, de ne pas sacrifier encore longtems ses troupes, ses vaisseaux, son commerce, son argent aux promesses de la Cour de Vienne, dont elle sera probablement la dupe.

On fait voir dans la cinquiéme lettre, les intérêts différens des Princes & des Etats d'Italie. Le traité de Wormes y est vivement foudroyé. Toute l'Europe, dit l'Auteur, s'est récriée contre l'injustice que la *Cour* de Vienne a

faite à la République de C
quel droit avoit-elle de di
du Marquifat de Final, q
lui appartenoit pas ? Quel
gociations la République c
nes n'a-t-elle pas emplo
pour fe dérober à la nécefl
prendre les armes ? n'eft-c
la dureté du miniftere Autri
ajoute notre Politique, qui
traint le Roi des deux Sici
joindre fes forces à celles c
d'Efpagne ? Par combien d
cieufes follicitations n'a-t'c
tenté la fidélité des Napoli
Quel intérêt tous les Princ
talie n'ont-ils pas de fe dé
de la fervitude d'une Maifc
ne leur permet pas d'être m
chez eux ?

On vient enfuite au Roy
de Lombardie, & l'on montr
eft de fon intérêt de repı
fon ancienne forme de gou
ment, & de paffer fous la
nation d'un Prince Efpagnol,

jamais d'état plus floriſſant que celui dont jouiſſent aujourd'hui les Napolitains ? Gouvernés par un Prince orné de toutes les Vertus qui forment les grands Rois, rien ne manque à leur bonheur ; leurs richeſſes ne paſſent point en des mains étrangeres ; l'Eſpagne les augmente : l'argent circule ; plus de révolutions, plus de dangers à craindre. L'abondance regne & le commerce fleurit partout.

Telle ſera la deſtinée de la Lombardie, quand elle formera un Royaume raſſemblé ſous les yeux de ſon Souverain. Le Roi fera le bonheur de ſes ſujets, & les ſujets feront le bonheur du Roi. Ce n'eſt que de cette façon que l'équilibre de l'Italie peut ſubſiſter. Pourquoi le Roi des deux Siciles, le Duc de Modéne, la République de Gênes ſe ſont ils expoſés au reſſentiment de la Reine de Hongrie ? Ils vouloient garder la neutralité : on ne la leur *permit pas*, on envahit

l'examen des différents motifs qui ont hâté la concluſion de la Paix entre les Cours de Vienne, de Dreſde & de Berlin, & l'on montre enſuite ce que les différentes Puiſſances de l'Europe en doivent craindre ou eſperer, & ſi cette Paix particuliere ſera un obſtacle ou un acheminement à une Paix générale. Pour ne parler, dit notre Auteur, que de ce qui concerne les intérêts de notre République, qu'avons-nous fait en travaillant à réconcilier les Cours de Vienne & de Dreſde avec celle de Berlin ? Nous avons prolongé nos malheurs ; ſans cet accomodement, la Reine de Hongrie étoit hors d'état de continuer la guerre. Et où en ſerions-nous, s'il prenoit envie au Roy de Pruſſe de faire valoir les droits qu'il croit avoir ſur une partie de la Gueldre, & ſur divers fiefs enclavés dans nos Provinces ! Qui *ſçait*, ſi les préparatifs de guerre

ne ce Prince fait dans ses Etats
sont pas destinés contre les
ttres ? Et dans ce cas quelle
roit notre ressource ? Après nous
oir tant ménagés, quels coups
France ne nous porteroit-elle
s ? Nos barriéres sont forcées,
s plus belles Provinces enta-
ées, nos plus fortes Villes ne
roient-elles pas bientôt la Con-
ête du Vainqueur ?

Il finit par une vive apostro-
e à sa République. Il est enco-
tems, dit-il, d'échapper aux
rils qui nous menacent. Prenons
sage parti que l'intérêt de no-
sureté devoit nous conseiller
ns le commencement de la
erre ; observons une exacte
utralité. Le repos de l'Europe
entre nos mains ; rendons-nous
édiateurs de la Paix, & met-
ns fin à une guerre, dont la
olongation ne peut que nous
e funeste.

La *lettre suivante* roule sur la

avons plaint le ſort des Génois : le nôtre, dit-il, eſt plus deplorable, & nous ſerions moins autoriſés à nous plaindre, ſi la France traitoit notre République comme la Cour de Vienne a traité la République de Gênes. Cette Couronne n'a ceſſé de nous ménager : ſes ménagemens nous ont endurcis, & j'oſe avancer que dès à préſent, notre République eſt *plus opprimée*, *plus épuiſée*, & *plus eſclave*, que celle de Gênes; le *Statouderat* n'étoit pas encore établi, quand notre Auteur écrivoit. Cet article ne lui eût pas échappé, s'il avoit pû deviner toutes les brigues qui ſe ſont tramées dans les *Provinces-unies*.

Notre Auteur reprend les trois Parties de ſon diſcours & le prouve ſi bien, qu'il eſt étonné que tout le monde ſente ces vérités, & que ſa République ſoit la ſeule qui ne les ſente pas. Ce ne ſont point nos ennemis, ajoute-t'il,

qui

qui nous causent ces maux : c'est un de nos plus chers Alliés. C'est lui qui nous *opprime*, c'est lui qui nous *épuise*, c'est lui qui nous retient dans *l'esclavage*, & qui nous charge de chaines que nous n'avons pas la force de rompre. Il ne nous reste qu'une ressource : c'est que la France, après nous avoir tant ménagés, ne cesse de se flatter, que nous aurons enfin de la reconnoissance pour elle.

Ces lettres feront plaisir à ceux qui les liront. Elles sont bien écrites : le stile en est correct, mais il n'est pas épistolaire. Les réfléxions de l'Auteur sont saines & judicieuses. Dans quelque Cour de l'Europe qu'il se transporte, il est au fait de ses intérêts, & il en parle aussi bien que de ceux de sa République.

ARTICLE XXIX.

LE NOUVEAU NEWKASTLE, ou nouveau Traité de Cavalerie, à Paris, au Palais, chez Grangé dans la gallerie des Priſonniers, à la Sainte Famille 1747. Avec approbation, & Privilége du Roy.

CE Livre n'offre rien que d'utile, de curieux & d'intéreſſant; c'eſt un excellent abrégé du grand ouvrage du célébre Duc *de Newkaſtle*. Le nouveau marche ſur les mêmes principes que l'ancien: mais la méthode du Cadet l'emporte ſur celle de l'aîné. L'Anglois enrichit le François, mais le François embellit les découvertes de l'Anglois. L'ouvrage du Duc de Newkaſtle eſt ſçavant & rempli de connoiſſances profondes, mais il y regne un embarras, diſons mieux, une obſcu-

rité, & une confusion qui en gâtent tout le mérite. Notre Auteur remédie à ce défaut d'ordre & de précision : ses principes sont clairement énoncés, ses regles méthodiquement arrangées. Le stile est net & clair : les termes de l'art y sont sobrement employés, & placés avec justesse. Nul air d'affectation, nulle répétition fastidieuse ne dégoutent le Lecteur ; l'esprit saisit les leçons qui lui sont tracées, & l'intelligence naît de la clarté, avec laquelle elles lui sont présentées. Il ne faut qu'une teinture légére du manége, pour deviner & entendre un Maître si clair & si méthodique.

Au reste, l'Auteur ne sera pas moins content de notre discrétion, que le Public doit l'être de la sienne. L'*incognito* qu'il juge à propos de garder, nous interdit toute curiosité sur son compte. Son *ouvrage le fera* mieux connoître *que tout* ce que nous

pourrions dire de ſa perſonne : & peut-être n'eſt-ce pas un des moin. dres indices de la condition de l'Auteur, que le ſilence qu'il a gardé ſur M. *de la Guériniére* ; qu'on eſt ſurpris de ne point trouver parmi les Ecrivains dont il parle.

L'Art de monter à cheval eſ très-ancien. Si nous en croyon *Homére*, il étoit en vigueur d ſon tems. Les Theſſaliens furen les premiers qui dreſſérent le chevaux pour s'en ſervir & le conſacrer à leurs uſages ; ces peu ples étoient d'excellens Cavaliers ils avoient des Maîtres qui ap prenoient à monter à cheval, il ſçavoient le travailler, & le gou verner à leur mode, & ils euren des écrivains qui donnérent de ouvrages ſur cette matiére.

Notre Auteur ne remonte poin ſi haut : il ne tire point de l'an tiquité, la nobleſſe de ſon art *mais* de la réalité des avantage

que nous avons retirés, & que nous retirons encore tous les jours de ses progrès.

Il fait l'honneur aux Italiens de les en regarder comme les inventeurs, & il fixe l'Epoque de son origine aux beaux jours de la renaissance des lettres en Italie. *Fréderic Grisone*, Gentil-homme Napolitain, fut le premier qui nous communiqua ses lumiéres : d'autres écrivains industrieux de la même nation marchérent sur ses traces, & l'on vit en peu de tems paroître une foule d'écrits, où chaque Maître traça les régles qu'il crut les plus propres à former un Cavalier souple, liant & digne des regards même des connoisseurs.

L'émulation rendit bientôt cet art florissant : on établit des Académies : Naples & Rome eurent leurs Colléges militaires, & ces Ecoles rivales formerent des sujets accomplis en ce genre : le

tout en action. C'est au Cavalier à ajuster ces regles à la structure plus ou moins avantageuse de son corps ; & à en faire une juste application à la nature & aux forces du cheval, qu'il veut dresser, & qu'il doit connoître.

Pour donner une idée juste de l'air, de la maniere & du stile dont notre Auteur peint l'action du Cavalier & le manége du cheval, nous allons extraire quelques leçons également utiles pour façonner l'un, & pour travailler l'autre.

L'arrangement mécanique de toutes les parties du corps de l'homme de cheval est parfaitement bien developpé : on en jugera par ce que l'Auteur enseigne sur les mouvemens de la main ; telles sont les régles qui doivent la diriger, & perfectionner la délicatesse de ses opérations. Le cheval a quatre marches différentes : il va en avant, il recule

de qui lui eſt propre, les fonctions particulieres de chaque partie de ſon corps, le mécaniſme de ſes mouvemens, & la relation intime qu'ils ont d'une partie à l'autre par l'action ſimpatique des muſcles différents qui les gouvernent.

C'eſt-là qu'avec un peu d'attention & d'étude ſérieuſe, il connoitra ſes défauts ; il s'en corrigera & rencontrera ce point fixe, cette poſition naturelle, ce contrepoids & cet équilibre dans lequel conſiſte la perfection d'une exécution fine & meſurée.

C'eſt ſur la diſpoſition réguliere de toutes les parties de l'homme de cheval, que roule la Doctrine du premier Chapitre. Tout l'ouvrage en contient vingt-& un, qui ſont autant de ſavantes leçons de manéges différents ; nous ne prétendons pas analiſer tous ces préceptes : ils ont *pour objet un* Art qui conſiſte

main légére est celle qui diminue encore le point d'appui, modifié par la main douce.

Le fin de l'art, c'est de passer comme il faut de la main ferme, à la main légére, & de la main légére à la main ferme. Il ne faut jamais franchir tout à coup le point d'appui de la main douce. Autrement vous étonnez un cheval, vous l'effarouchez, vous manquez au liant nécessaire, vous le précipitez sur les épaules, vous lui gâtez la bouche, & vous falsifiez ses alûres. Il faut, comme parle le *nouveau Newkastle*, agir toujours *moëlleusement*. C'est-à-dire, que le poignet seul conduise tous les mouvemens de la main, en la roulant, pour ainsi parler, selon l'action que l'on doit faire.

Il faut qu'un Cavalier parfait dans son art, connoisse les bonnes & les mauvaises qualités du cheval : *les mauvaises*, pour les ré-

es bonnes pour les per-
: : les chevaux coléres,
, rétifs, ombrageux,
areſſeux, flegmatiques,
ux bas de garot, longs
e, courts, & dont le col
& vouté, les chevaux
nt au vent, & qui ſont
qui battent en l'air, &
it de l'épinette, les che-
ins, ou qui tirent à la
qui ſe couchent dans
i craignent le feu, la
odeur de la poudre, le
anon, qui s'arrêtent trop
les épaules, qui ſe le-
ipitamment ſur les pieds
re; tous ces vices ſont
revue : on remonte à
d'où ils peuvent prove-
l'on donne différentes
our y remédier.
ouve ici l'origine des
eur uſage, leur danger;
nvenient; on explique
tout ce qui s'appelle

aides & châtimens du cheval. Les *aides* préviennent les fautes, & les *châtimens* les corrigent. Il faut que les aides ſoient douces, fines, & liantes. Le cheval a trois ſens ſur leſquels elles peuvent opérer, le ſens du toucher, celui de l'ouïe, & celui de la vüe. Faire ſiffler la gaule eſt une aide de bonne grace; ſiffler & ſe ſervir de la voix ſont des aides ridicules. Il faut laiſſer le talent du ſifflet aux cochers & aux palfreniers. Les châtimens doivent toujours être mitigés, rarement vigoureux; quand on en abuſe, *ils aviliſſent un cheval.* Les coups d'éperon donnés à propos l'aſſujettiſſent, & ne le gendarment point; appliqués à contretems, ils le rebutent, le rendent rétif, & ennemi de l'école.

Les leçons que l'on donne ſur le *trot*, ſur le *galop*, ſur la juſteſſe & la perfection des *arrêts*, ſont courtes & bien méditées. On apprend en même tems, comment

un cheval doit *parer* ſur les hanches ; comment il le faut faire parer contre mont, comment ſe font les *paſſades* parfaites, les relevées, & les furieuſes ; ce que c'eſt que *balotades*, *courbettes* ; quelle eſt la diſpoſition requiſe dans les chevaux pour ces airs ; ce que c'eſt que courbettes par le droit, & ſur les *voltes* de même air ; ce qui diſtingue les *croupades* d'avec les courbettes. Un habile homme & bon connoiſſeur nous a fait remarquer, que l'Auteur, qui s'étend beaucoup ſur l'article du galop, a oublié de marquer le tems juſte, que l'on doit ſaiſir pour enlever le cheval du pas au galop, du trot au galop, de l'amble même au galop, & ſi le cheval ſe déſunit en travaillant, quelles aides on doit employer pour le remettre ſur le bon pied, ſans l'arrêter. L'Auteur qui paroit charmé d'inſtruire *le Public*, *lui* rendroit un

grand service, s'il vouloit l'endoctriner là-dessus, & il auroit l'avantage & la gloire d'avoir enseigné ce que personne n'a dit avant lui.

Le nouveau Newkastle observe que dans toutes sortes d'airs, il faut ajuster l'action à la force & à la disposition du Cheval. Il est des chevaux qui sautent très-legerement, & qui mis sur les voltes du même air, perdent toute leur grace & leur aisance, parce qu'ils manquent de vigueur, pour fournir à un manége, où tous leurs mouvemens sont contraints & forcés.

Ce nouveau traité de Cavalerie ne sçauroit être trop étudié par les jeunes Académistes. Ils y apprendront à parler proprement de leur art, à connoitre toutes les finesses du manége, à en soutenir nettement tous les airs, & à les executer avec justesse.

ARTICLE XXX.

GERARDI FRIDERICI Mulleri Academici Petropolitani &c. Commentatio de scriptis Tanguticis &c. C'est-à-dire. Dissertation de M. Gerard Frid. Muller, Académicien de Petersbourg & de la Société Royale de Londres, sur les écrits en langue Tangutane, trouvés dans la Siberie: où l'on décrit avec soin les endroits dans lesquels se trouvent ces écrits, & l'on rend raison des écrits mêmes, en faisant voir que l'interprétation d'une de ces feuilles, envoyée de Paris au Czar Pierre le Grand, ne merite point de créance. Brochure in 4°. de 50 pp. avec des planches gravées en cuivre à Petersbourg aux frais de l'Academie. ann. 1747.

C'Est là le titre de ce Livre *que le* sçavant M. Delisle de

l'Academie Royale des Sciences de Paris, & de celle de Petersbourg d'où il revient chargé de bien des richeſſes géographiques & aſtronomiques, nous a communiqué, avec autant de politeſſe que de zéle, pour la perfection de l'hiſtoire des Arts & des Sciences, dont nous recueillons ici les mémoires.

Ce fut l'illuſtre Czar Pierre Premier qui fit le premier connoître les écrits en langue Tangutane ou en langue du Thibet, à nos Savans de l'Academie des Belles-Lettres, il y a environ 25 ou 26 ans. M. Muller avouë que ce Prince n'avoit trouvé perſonne à Peterſbourg ni dans ſes immenſes Etats, qui pût déchiffrer ces écrits, & que ce furent nos célébres MM. Fourmont qui ſe donnerent les premiers la gloire d'en reconnoitre au moins le langage Thibetain ou Tangutan, *s'ils n'eurent* celle de réuſſir à

les déchifrer, comme ils en eurent pourtant l'honneur dans le tems.

Avant que d'en venir à cette discussion, M. Muller commence par constater que ces deux langues sont la même, la Tangutane & la Thibetaine, & qu'il faut les distinguer avec soin de celle des Mongoux ou des Mantcheoux qui sont les Tartares Chinois, & à plus forte raison de celles des Calmouques des environs de la mer Caspienne. Quelques Savans l'ont traitée de Langue *jugurée*, *oigurée* ou *vigurée*. Notre Auteur fait voir qu'il n'y a point de langue proprement, ni de peuple de ce nom; que *vigur* en Tartare signifie *étranger*, & que les Mongoux ne traitent leur langue de *jugurée* ou *vigurée* que pour la qualifier de langue étrangere, l'ayant reçuë, à ce que croit M. Muller, de quelques *Prêtres Syriens qui*, infectés de

l'erreur de Nestorius, allerent porter leur Evangile dans ces contrées de la Tartarie, environ le tems de *Gengiscan*.

Il y a du reste une différence infinie entre la Langue Tangutane & la Langue Mongolle ou Jugurée. Outre que de fait ce sont deux Langues totalement diverses, les caracteres, leur assemblage, & l'Ecriture en sont totalement divers. L'œil seul en sent d'abord la différence. Les Thibetains écrivent comme nous, de gauche à droite, par lignes paralleles en quelque sorte à l'horison, ou à celui qui écrit; au lieu que les Mongoux écrivent par lignes perpendiculaires, de haut en bas. C'est ce que dit *Guillaume de Rubruquis* en parlant des derniers. *Jugurenses scribere deorsum, & multiplicare lineas à sinistrâ ad dextram.* Et *Arabsiades*, cité par Bayer, dit: *Scripturam Oiguream Mogolorum nomine celebrem esse.* De sorte que

ne veut pas qu'on confon-
l a raiſon, le Royaume ou
yaumes de *Tangu*, qui ſe-
'. *Gerbillon*, ſont les Mon-
iême de la Chine, avec le
ne de *Tangut* que, ſelon
moires du *P. du Halde*, les
s appellent *Tſan* ou *Tſan-*
iel *Tſan-li* contre l'avis de
, eſt, de l'avis du même P.
'de, le même Royaume &
ue le *Thibet*: en quoi nous
'ons pas que *G. de Rubru-*
: ſoit auſſi groſſierement
:, que le prétend notre ſça-
uteur.

au Czar Pierre I. pour lui rendre compte de cette interprétation. Cette Lettre datée de Paris le premier Février 1723, n'avoit jamais été imprimée. Elle l'est ici en entier. L'illustre Abbé Bignon y avoue d'abord que nos Savans n'avoient point vû jusques-là de Caracteres Tangutans, & que sans les Interpretes de la Bibliotheque du Roi, *il auroit été presqu'impossible d'y réussir*; qu'enfin *à force de recherches* ils avoient découvert une espece de Dictionnaire *en Langue latine & en Langue de Thibet, ayant les mêmes Caracteres*, dit l'Abbé, *que ceux de la feuille qui m'avoit été remise par ordre de Votre Majesté.*

C'est déja quelque chose d'en avoir découvert jusques-là. Un Savant de profession n'est pas obligé de sçavoir tout, mais d'être à portée d'étudier & de savoir tout: savoir douter, savoir chercher, savoir étudier, est la grande science,

& le fruit d'un grand travail. M. Muller ne s'en contente pas tout-à-fait, & il blâme assez sechement nos Savans d'avoir été un peu plus loin dans un Pays, dont à la vérité ils étoient éloignés de 3 ou 4000 lieues, & où lui s'est trouvé un peu plus à portée & en humeur de pénétrer, localement au moins, en corps & en ame, comme on dit.

L'Abbé Bignon dans sa Lettre, se flate, il est vrai, par le secours du Dictionnaire *d'avoir pénétré dans cette espece de mystere, ou d'avoir expliqué l'énigme.* Il avoue pourtant modestement que *nous ne nous flattons pas d'avoir tout éclairci.* Il ajoute que le Dictionnaire en question, fait à la hâte par un Voyageur, ne contient pas tous les Elémens de cette Langue si étrangere, ni près de là. Il est vrai qu'il ajoute encore, qu'à force de réflexions, *nos Interpretes y ont trouvé une espece de sens.* Voilà l'excés *tout au plus*, d'avoir voulu *deviner.*

M. Muller ne laisse pas de convenir que dans la prononciation du texte Tangut, MM. Fourmons n'ont pas laissé de rencontrer assez juste pour plusieurs petits mots, *in multis voculis*, c'est-à-dire, dans les mots simples; mais il leur fait un crime de s'être trompés dans plusieurs & presque partout; *in pluribus autem & ferè ubivis; ubi ex Litterarum compositione lectio difficilior evadit*, c'est-à-dire, dans les mots composés. Quoi de plus pardonnable à un savant François, qui pour la premiere fois, sans presqu'aucun secours, déchiffre une Langue à tant de milliers de lieues des Pays & des mœurs des hommes qui la parlent? M. Muller traite la hardiesse de MM. Fourmons de *luxurians ingenium Harduinianum, quod ex omnibus omnia fingere solebat*, c'est-à-dire, d'Esprit Harduiniste effrené qui à propos de toutes choses, est accoutumé de feindre toutes choses.

M. Muller paroit un de ces sçavans solides & serieux, pour ne pas dire pesans & litteraux, qui ne veulent point de cette légereté ingénieuse & systématique, qui joint le feu de l'esprit aux lents scrupules de la mémoire, & le brillant de l'imagination à la sécheresse des faits & de la simple érudition. Les goûts sont divers, mais nous ne croyons pas le nôtre le plus mauvais, d'unir l'esprit à la science, & d'aimer les fleurs avec & en attendant les fruits. Le Nord communément a ses raisons pour n'aimer que les fruits, même les moins succulens & les moins exquis. Il ne faut pas disputer des goûts.

Quoiqu'il en soit M. Muller a eu par-dessus les MM. Fourmont l'avantage, si c'en est un ; de se trouver dans un Empire dont la Siberie & la Tartarie du Nord fait *peut-être la plus grande moitié. Ce qui lui* a procuré

de voir à Petersbourg des Sibériens, des Tartares & des Calmouques, & ce qu'il fait encore plus estimer, le plaisir sçavant d'aller lui-même les reconnoître sur les lieux, & d'y découvrir les propres écrits, livres, inscriptions, monumens originaux de la langue Thibetaine ou Tangutane en question.

Il décrit avec grand soin un nombre de Temples ou Chapelles la plûpart ruinées par les Calmouques, qu'il a vus dans les quartiers des sources de l'Irtisch; du Tobolsk ou du Jenissey vers les confins de la Siberie ou Tartarie Moscovite avec la Tartarie Chinoise. Ces bâtimens très-mediocres de dessein & d'exécution d'Architecture, uniquement parce qu'ils sont de maçonnerie ou de brique malcuite, passent sur les lieux la plûpart pour des Palais, ou en ont le nom.

M. Muller conjecture que c'étoient

toient les demeures des Sacrificateurs ou Prêtres Thibetains, députés par le grand Lama, Pontife général de la religion de cette grande Asie Tartare, lesquels Prêtres s'établissoient à demeure & comme Pasteurs de toutes les hordes Tartares des environs, sauf à abandonner leur demeure, & ces especes de Presbyteres, lorsque les hordes dépendantes transportoient ailleurs leurs tentes & leurs pavillons, forcés soit par les guerres continuelles des Calmouques avec les Mongoux, soit par l'ingratitude du terroir incapable de nourrir longtems des habitans non laboureurs de profession, errans & vagabonds de goût, & comme de fondation.

Ce que ces temples ou hermitages isolés ont de mieux, est qu'on les trouve pleins de ces écrits Tangutans dont nous parlons. Il y en a tel où on en a trouvé des *bibliotheques* entieres,

quel l'interprétation de MM. Fourmont, qu'on auroit dû avant toutes choses rapporter ici fidélement, seroit bien mauvaise si elle ne pouvoit aller : M. Muller étant convenu d'abord qu'elle étoit assez juste en plusieurs mots, & de pareils textes anciens & mystiques ayant toujours eux-mêmes besoin d'être suppléés & devinés.

Ars longa, vita brevis. Voilà les bornes de l'érudition qui s'étendent, & une nouvelle langue qui pourra devenir l'objet de nos Savans. Comme Langue, nous ne conseillerions gueres à personne d'y consacrer un tems dû à d'autres Langues qui nous intéressent de plus près. Mais le Thibet est comme un centre d'érudition, de religion, de mœurs Asiatiques, de politique même & d'histoire interessante pour toutes les nations : sans parler de son *Lama* & de son *Preste-jan*

i ont toujours piqué la curiosité
; Européens, c'est de là & de ses
virons que sont partis une infi-
é de Conquérans, comme Gen-
can, Tamerlan &c. qui ont
ıngé la face de l'Asie, de la Chi-
, du Mogol, de la Perse, & ont
ıétré même quelquefois avec
:as jusques dans le cœur de
ırope. A proprement parler, le
ibet est le propre centre de la
rtarie, & comme le centre d'u-
è de la Religion & des mœurs
rtares. M. Muller dit que la
ıgue Tangutane est comme le
:in des *Pontificiaux*, une Lan-
: commune à tous ceux qui pro-
ènt une même Religion.
Nous ne connoissons jusqu'ici
peu le Thibet, que par les Rela-
ıs des Missionaires Jésuites qui
ıt pénétré, par ceux de la Chi-
& en dernier lieu par le grand
mmortel Recueil du feu P. Du-
le en 4 volumes *in folio*. Il
t *pas douteux* que les Savans

Russiens ne doivent avec le tems porter nos connoissances à cet égard beaucoup plus loin. Nous prenons la liberté de les y exhorter, nommément M. Muller qui nous paroît avoir déja bien des Mémoires sur cette partie de la litterature étrangere. Sa dissertation, à tout prendre, est pleine de discussion, d'ordre & de faits, curieux même & interessans.

ARTICLE XXXI.

QUELQUES REMARQUES d'Histoire naturelle faites à Bagneres & à Barége, luës à l'Academie de Bordeaux par M. de Secondat.

LA fontaine du Salut, quoique fort éloignée de la ville de Bagneres, est comme l'on sçait l'une des plus frequentées du pays: outre les effets admirables *qu'elle* produit pour la guerison

d'une infinité de maladies, elle offre aux yeux des Physiciens une singularité remarquable.

Dans le premier bain où passe la plus considérable des deux branches de la source, on trouve de temps à autre de petites pierres de couleur de rouille de fer & de figure réguliere : ce sont des especes de dés, ou pour parler géométriquement, des parallélepipedes à angles obliques, & dont les côtés ne sont pas parfaitement égaux. La plus grande de celles que j'ai vuës n'a que onze lignes de longueur, neuf & demie de largeur, & six de hauteur; toutes les autres sont beaucoup moindres. J'en ai une fort bizarre qui est l'assemblage d'une centaine d'autres, il y en a de couleur d'or, d'autres où l'on remarque seulement des feuilles brillantes. Les Auteurs du Dictionnaire du Commerce parlent *de pierres entierement* semblables

à celles-ci qu'ils nomment pierres quarrées, & qu'ils assurent être en grande estime aux Indes orientales pour l'usage de la médecine.

Me promenant un jour dans le nouveau chemin que l'on a fait pour aller de Bagneres à la fontaine du Salut, je m'apperçus qu'en creusant le fossé au bord du chemin, on avoit laissé à découvert un rocher d'une espece d'ardoise imparfaite, plus molle, & d'une couleur plus claire que l'ardoise ordinaire. Ce rocher est composé de lits ou couches posées à peu près parallélement les unes sur les autres, la substance de l'ardoise semble être composée de fibres ou filets posés à côté les uns des autres, & également inclinés sur leurs couches ou lits; de-là vient que lorsqu'on la brise avec un marteau, il arrive quelquefois que les fragmens ont une figure assez réguliére de parallélepipédes à angles obliques.

Examinant de plus près cette espéce d'ardoise, je découvris une grande quantité de pierres parallélepipédes telles que celles dont j'ai parlé, mais plus petites : j'en vis de toute grandeur depuis celle dont le plus grand côté n'a que deux ou trois lignes. Je remarquai même, après avoir brisé plusieurs morceaux, certains points noirs que je reconnus à l'aide du microscope pour de véritables pierres quarrées ; j'observai de plus que chacune de ces pierres tant qu'elle reste dans le rocher se trouve toujours entre deux faisceaux de filets transparens, dont l'un est ordinairement posé sur une face, & l'autre sur la face opposée ; les faisceaux sont plus grands dans les plus grandes pierres, celles qui ne paroissent à la simple vuë que des points noirs, ne laissent pas d'être accompagnés de leurs faisceaux.

J'ai *quelques-unes* de ces pier-

res où les filets transparens dont chacun des faisceaux est composé avoient laissé un vuide dans leur axe au milieu ; cette espece de conduit étoit teint d'une matiere de couleur de rouille : on trouve aussi quelquefois dans les interstices des filets un peu de cette matiere couleur de rouille, & quelquefois des veines métalliques & brillantes ; on diroit que l'usage de ces filets transparens est de filtrer cette matiere, (quelle que soit sa nature, metallique ou non) de ne transmettre à la petite pierre que les parties propres à son accroissement ; & de lui servir ainsi comme de racines. On trouve dans des morceaux d'une ardoise imparfaite, mais plus dure & d'une couleur plus azurée que celle dont j'ai parlé, de petites pierres semblables par leur figure, mais différentes par une belle couleur de cuivre jaune bien brillant ; elles se trouvent de même

que les autres accompagnées de faiſceaux tranſparents. On en trouve auſſi de grandes de couleur de rouille de fer dans pluſieurs rochers des environs ; il eſt vraiſemblable que la fontaine du Salut en traverſe quelqu'un de pareil à celui que j'ai décrit : s'il ſe rencontre de ces pierres figurées aux parois des conduits par où elle paſſe, elle les en détache facilement ; les faiſceaux des filets tranſparens tiennent aſſez fortement à l'ardoiſe ou rocher, ils ne tiennent que très-peu à la petite pierre que l'on en ſépare avec beaucoup de facilité, de là vient que toutes celles qui tombent dans le bain du Salut y parviennent ſans leurs faiſceaux.

La formation de ces pierres merite certainement d'être examinée ; peut-être qu'étudiée avec ſoin elle donneroit des lumieres ſur la formation de pluſieurs *autres dont la* figure eſt

réguliére, il semble même que cette figure étant l'une des plus simples que l'on puisse imaginer, c'est par là que l'on peut commencer avec succès une pareille recherche.

Cette figure de Parallélepipéde à angles obliques est commune à beaucoup de pierres que l'on trouve dans le pays de Bagneres, & dans les montagnes voisines. Plusieurs des cristallisations de la grotte de Campan se rompent en fragmens de cette figure; celles qui pendent en cul de lampe de la voute de cette grotte sont dans leur origine de petits tuyaux creux formés par l'eau qui en tombe goutte à goutte. A la surface exterieure s'appliquent avec le tems, par leur petite base, des especes de pyramides tronquées, qui forment autant de rayons autour d'un axe, qui n'est que le tuyau creux devenu enfin solide; cet axe semble composé de tranches à peu

s cylindriques posées les unes
les autres ; mais si on le brise,
se divise tout en fragments
figure Parallélepipédé ; les py-
nides tronquées, qui sont autour
l'axe se divisent d'abord en d'au-
s pyramides tronquées, mais en-
e presque tous ces fragmens
divisent eux-mêmes en d'autres
gmens de figure parallélepipé-
Plusieurs fragmens de rocher à
ni transparens ou même entiere-
nt opaques se brisent en frag-
ns de cette même figure.
amianthe ou lin incombustible
t sur une montagne voisine
Barége dans l'interieur de quel-
s rochers fort escarpés entre
masses ou bancs dont ils sont
posés. les Montagnards ont
ert ces rochers, ils en tirent
aide de pioches de fer des
ments transparents auxquels
in incombustible est attaché ;
ai tiré moi-même plusieurs
cette façon. Les bancs de ces

rochers sont transparents dans les parties voisines de leurs surfaces & même plus avant, & cette partie transparente se brise aisément en fragmens parallélepipédes, ou si l'on veut en feuillets Parallélogrames. Le lin incombustible est un amas de filaments très-fins, de couleur argentée, très-pressés les uns contre les autres, & qui s'étendent de la surface d'un banc à la surface parallèle d'un banc voisin, non pas perpendiculairement à ces surfaces, mais un peu inclinés. Je n'ai point vû de ces filaments qui eussent plus de 2 pouces de long. Les gens du pays ont une industrie particuliere pour les joindre les uns au bout des autres en les tordant, & ils en font de petites bourses & de petites jarretieres, ouvrages qui, tout grossiers qu'ils paroissent, ne laissent pas d'être singuliers. Un filament pris sur la pierre sur laquelle il

est né & plus délié qu'un cheveu, paroît (examiné au microscope) l'assemblage d'une infinité de petits filaments cylindriques plus déliés. On rencontre quelquefois du lin incombustible sur des parties de rocher, qui ne sont point transparentes, mais la couleur n'en est pas si belle. On trouve dans le quatriéme tome des Mémoires de l'Academie des Belles-Lettres un Mémoire sur le lin incombustible par M. Mahudel aussi bon Physicien que sçavant Litterateur. Au reste ces crystaux parallélepipédes soit de la grotte de Campan, soit de Barége ont la proprieté célébre du crystal d'Islande de representer double les objets qu'on regarde au travers, c'est une observation que je dois au R. P. François l'un de mes confreres à l'Académie de Bordeaux. Les montagnes voisines de Barége produisent aussi du cristal de Roche ordinaire dont

SILAS

la figure est un prisme à base Hexagone, terminé par une pyramide aussi à base Hexagone. On rencontre quelquefois du lin incombustible sur des cristaux de cette espece.

Lorsque l'on fait evaporer les eaux de la fontaine du Salut par une chaleur bien lente & bien égale, il se forme sur la surface de petits crystaux qui s'unissent les uns avec les autres & forment une pellicule ; il s'en attache aussi aux parois & au fond du vaisseau ; les crystaux qui paroissent les premiers sont insipides ; mais ceux qui viennent sur la fin de l'évaporation, quoique de la même forme, différent des premiers par un gout picquant & salé. Il me semble que ceci indique une grande conformité entre la formation des sels & celle des crystaux. Il reste enfin un peu d'une matiere que l'on ne peut réduire *en* crystaux bien réguliers ; elle a

goût très-picquant : cependant
n'a aucun caractére dominant
:ide ou d'alkali, du moins ne
- elle aucune impression sensi-
sur le papier bleu. Il en est des
x de la source du Pré comme
celles du Salut : elles donnent
cryſtaux précisément de la mê-
figure, mais en beaucoup plus
ıde quantité. Je n'ai point fait
mêmes épreuves sur les autres
'ces de Bagneres, mais peut-
ne différent - elles de celles-ci
du plus au moins. Les eaux de
ontaine du Salut non plus que
es de la fontaine du Pré ne con-
nent point de fer, comme on
'oit communément. Lorsqu'on
ıêle de la teinture de noix de
e, elles ne donnent ni couleur
e ni couleur rouge, seulement
ıêlange se trouble un peu & de-
ıt blanchâtre après avoir été
é quelques heures. Les eaux
salut sont très - calmantes, &
effet ordinaire est d'être diu-

rétiques. Celles du Pré purgent ſans beaucoup échauffer. On emploie les unes & les autres pour la guériſon d'une infinité de maladies.

ARTICLE XXXII.

ESSAI SUR L'ETUDE DES Belles-Lettres. A Paris, chez Louis Ganeau, Libraire, rue S. Jacques, vis à-vis S. Yves. 1747.

SI l'on n'a pas de goût pour les Belles-Lettres, ſi l'on ne prend pas des methodes ſures pour ſe perfectionner dans cette étude, ce ne ſera pas la faute des Auteurs; ils multiplient ces Méthodes, ils les allongent, ils les abrégent, ils les préſentent ſous différents jours & ſous différente forme, afin de ſatisfaire tous les goûts, & d'inſpirer à toutes ſortes d'eſprits de l'amour

» qui, ayant d'abord paru des pro-
» diges, ont fini par être de mé-
» diocres sujets. C'est le vice de
» notre siècle de se prévenir pour
» les choses nouvelles, & d'être
» quelquefois la dupe de la sin-
» gularité. «

L'étude de la Rhétorique doit suivre l'étude de la Grammaire, & par la Rhétorique, notre Auteur n'entend pas ce vain étalage de tropes & de figures, mais les *regles prises dans la nature, & formées sur la pratique des excellens Orateurs.* Il passe en revûe les Orateurs anciens & modernes, marque le caractére de leur éloquence, en cite plusieurs morceaux choisis, fait sentir les avantages d'une éloquence mâle & patétique sur cette éloquence séche & epigrammatique qui plaît quelquefois à l'imagination, mais qui n'ébranle ni n'échauffe jamais le cœur. Il marque les Ouvrages qu'il *faut lire par préférence* : il

de les embellir. Que de motifs pour l'aimer & la cultiver ? Mais être Philosophe, ce n'est pas sçavoir l'Histoire du Portique, du Licée, & de l'Académie, de leurs systémes, de leurs principes, de leurs erreurs. C'est encore moins employer un tems toujours précieux à se farcir la tête d'entités, de réalités, de formalités, quoique nos Peres se soient assez entêtés de pareilles minuties, pour se quereller, pour en venir même aux mains dans des Païs, où les passions prennent plus aisément un air guerrier, preuve certaine qu'ils n'étoient point Philosophes. La vraie Philosophie est modérée, & n'apprit jamais à se haïr & se persécuter pour des syllogismes.
» Quiconque, dit notre Auteur, » voudra s'adonner à la vraie Philosophie, doit se regarder comme le premier objet de cette » science, descendre dans son propre fonds, analyser ses pensées, rectifier

que, & par l'agrément de la
bonne plaisanterie : l'antiquité
n'a rien d'égal pour la méthode
& la précision à l'Histoire Uni-
verselle de M. Bossuet. «

On juge bien qu'on n'aura pas
ublié de parler de la Poësie dans
n Ouvrage de cette nature ; &
est un des morceaux qu'on lit
rec le plus de plaisir. Que n'a-
oit-on pas droit d'attendre sur
ette matiere de l'Auteur des *Prin-
pes pour la lecture des Poëtes :*
uvrage si estimé & si estimable ?
ais comme nous en avons rendu
mpte dans le tems, & qu'on re-
ouve ici plusieurs de ses princi-
s & de ses réfléxions, nous ne
rlerons pas de ce qu'il dit de l'é-
de de la Poësie, ni même de l'é-
de de l'Histoire, afin de nous
rêter davantage sur l'étude de la
ilosophie.

La Philosophie a le privilége
estimable de rectifier nos idées,
: les *étendre*, de les multiplier,

vation qu'il ne faut pas omettre.
» Les anciens Pyrrhoniens ad-
» mettoient un doute univerſel,
» ou plutôt ſe faiſoient une eſpé-
» ce de jeu de réduire tout en
» problême. Les Pyrrhoniens
» d'aujourd'hui par un aveugle-
» ment qu'il eſt difficile de con-
» cevoir, tirent de la foibleſſe
» de l'eſprit humain, qui n'eſt
» que trop réelle, des raiſons de
» nier tout; & par là même don-
» nent à l'eſprit humain une for-
» ce que d'ailleurs ils affectent
» de lui refuſer: méthode qui, à
» parler proprement, n'eſt pas
» tant une ſuſpenſion de juge-
» ment, qu'une audace à obſcur-
» cir les verités naturelles, pour
» attaquer enſuite celles qui ſer-
» vent de fondement à la religion:
» car on n'ignore plus le véri-
» table but de tous ces nouveaux
» ſyſtêmes.

En vain voudroit-on faire des *progrès* dans la Philoſophie, ſans

lque justesse d'esprit, & cette
sse d'esprit, c'est la Logique
Dialectique qui la donne ou
perfectionne. Notre Auteur
seille la Logique de le Clerc,
dans moins de cent pages con-
t tous les principes du raison-
nent, & il prétend qu'à l'aide
de livre on peut en un mois,
vent en une semaine, sçavoir
si bien la Logique, que si on
employoit fin à *débrouiller des*
iers écrits durement, & rem-
de questions inutiles. Oui;
is si ses cahiers sont écrits net-
nent, s'il ne contiennent pas
questions inutiles, si on y abré-
ce qui est trop diffus dans la
gique de Port-Royal, & qu'on
explique ce qui n'est pas assez
eloppé dans la Logique de le
erc, ces cahiers ne mériteront-
pas la préférence, surtout s'ils
t expliqués par des Maîtres
i ayent le talent d'exciter l'é-
lation, de *developper* les Prin-

cipes du vrai imprimés dans toutes les ames, & de les faire, selon l'expression de Socrate, accoucher de leurs pensées par des interrogations bien placées ?

On ne doit pas parler sur le même ton de la Morale, & l'Auteur a peut-être raison de condamner celle qu'on donne dans les écoles. L'objet de la Morale doit être de former le cœur, & de lui inspirer l'amour de l'ordre & du devoir, afin de donner à l'Etat des Citoyens sages & vertueux. Pense-t-on que des questions scolastiques, des Dissertations séches qui ne disent rien à l'esprit, & qui n'intéressent pas le cœur, puissent conduire à cette fin ? Notre Auteur conseille de lire la Morale de Régis, les Réfléxions du P. Rapin, qui en fait l'Histoire, les Offices de Ciceron, & le Traité de la nature & de la grace de Malebranche, il a voulu dire apparemment sa Morale : car nous

ne nous souvenions pas que ce Philosophe ait eu en vûë dans cet ouvrage de former des sujets fidéles, des Maîtres humains, des Citoyens vertueux. Notre Auteur déplore avec raison la négligence qu'on a dans notre nation pour l'étude du droit naturel, du droit des gens, & du droit public, étude si propre à imprimer dans l'ame ces Principes qui font des Citoyens attachés à leurs devoirs & à la patrie. Puisqu'il n'y a pas chez nous comme chez nos voisins des Chaires Publiques pour enseigner le droit naturel, il y faut supléer par la lecture de Puffendorf, de Grotius, & de Barbeyrac : cette étude, selon la réflexion d'un habile négociateur, mettroit en état ceux qui ne sont pas *distingués par leur naissance, de servir le Royaume aussi utilement que peuvent faire les guerriers.*

Notre Auteur recommande l'é-

tude de la Métaphysique comme celle de la Morale : mais ce sanctuaire n'est pas ouvert à tout le monde, & il n'est donné qu'à peu de personnes de saisir, d'analiser, de décomposer les idées pures ; il conseille sur cette matiere la Métaphysique de le Clerc, les méditations de Descartes, les deux premiers Livres de la Recherche de la Vérité : il ne parle pas des livres suivans, parce que l'étendue intelligible de ce Philosophe, & sa prétention de voir tout en Dieu lui paroissent des *fictions*. Pour ce qui regarde Locke, il convient qu'il est heureux *dans quelques articles* ; mais il dit qu'il est *tantôt diffus, tantôt obscur, & quelquefois extrêmement dangereux*, & il en interdit la lecture.

La Physique, science si fort à la mode qu'on l'étudie par vanité, lorsqu'on ne l'étudie point par amusement, n'a pas échappé aux

instructions de notre Auteur. Il appuye beaucoup sur son incertitude, sans prétendre attaquer son utilité. Cette incertitude après tout ne tombe que sur le systême général du Monde : mais indépendamment de tout systême, la plus grande partie de la Physique & la Physique expérimentale en particulier, est démontrée. C'est une réfléxion qui ne devroit pas échapper aux Auteurs, parce qu'il est à craindre que tous ces lieux communs & ces invectives déplacées contre la certitude de la Physique, ne détournent d'une étude si capable d'amuser un esprit qui pense, de lui procurer des plaisirs toujours présens, & qui ne laissent pas de regrets, & de lui donner les idées les plus magnifiques de la puissance & de la sagesse de l'Auteur de la Nature. Quiconque veut trouver partout la certitude & la démonstration, peut se plonger dans l'étude des Mathémati-

ques. Cette étude lui procu
bien d'autres avantages. Elle
fectionnera les opérations de
ame , ses idées , son jugem
son raisonnement , lui donner
goût du vrai , & l'élevera aux
sublimes connoissances. Notre
teur parle de toutes les partie
Mathématiques , depuis l'A
métique jusqu'à l'Architec
Militaire , mais en si peu de
qu'il faudroit transcrire ce
en dit pour en dire quelque cl

ARTICLE XXXIII.

HISTOIRE DES ANCIENS Empires de l'Asie jusqu'à la mort de Cyrus, précédée de l'Histoire du monde depuis la création jusqu'à la dispersion des peuples, servant d'introduction. Par M. Plumyoen, Chanoine Gradué & Doyen de l'Eglise Cathedrale d'Ypres. A Ypres, chez Pierre Jacques de Rave, Imprimeur de Monseigneur l'Evêque, sur la petite Place. in-12. p. 425.

LA Chronologie ancienne est couverte de si épaisses ténébres, que les efforts qu'on a faits jusqu'ici n'ont pû les dissiper entierement. Malgré les travaux immenses des Scaliger, des Petau, des Marsham, de plusieurs autres, & pour ne pas omettre ceux qui plus récemment se sont

ſignalés dans cette pénible carriére, des Vignole, & des Bouhier, il reſte encore bien de l'obſcurité. Ce n'eſt que par des conjectures plus ou moins vraiſemblables, des explications plus ou moins naturelles, des jugemens plus ou moins favorables ſur les Hiſtoriens profanes que l'on cite, qu'on eſt venu à bout de concilier la Chronologie ſacrée avec la Chronologie profane. On ſe fût épargné bien de la peine, ſi l'on eût négligé toutes les dates qui ſemblent s'accorder mal avec le texte des Livres ſaints. On n'eût pas révoqué en doute les principaux événemens que nous liſons dans les Ecrivains profanes; mais on ne ſe fût pas fait un ſcrupule de révoquer en doute l'exactitude des dates ſelon leſquelles ils ont rangé ces événemens. Il y a peu d'hypothèſes tant dans la Chronologie que dans la Phyſique, qui ſatisfaſſent les lecteurs.

L'Ouvrage que nous annonçons

n'eſt pas une de ces Chronologies ordinaires, où l'on ne voit qu'une longue ſuite de faits placés ſelon l'ordre des années. Ce n'eſt point auſſi un recueil de Diſſertations chronologiques que la ſécheresse de la matiere rend ordinairement déſagréables. C'eſt une hiſtoire des anciens Empires de l'Aſie juſqu'à la mort de Cyrus réduite en un ſeul corps.

M. le Doyen de l'Egliſe Cathédrale d'Ypres a compris que les hiſtoires de ces différentes Monarchies étoient trop étroitement liées entr'elles pour les écrire ſéparément, ſans s'expoſer à répéter dans l'une ce qu'on auroit déjà raconté dans une autre, ou, ſi l'on veut éviter ces répétitions, qui déplaiſent toujours, on court riſque de ne pas donner aux événemens une étendue convenable. Ces conſidérations ont déterminé l'Auteur à fondre enſemble toutes ces Hiſtoires : mais en parant

à ces inconvéniens, il y avoit à craindre que la confusion ne prît leur place. Il a connu le danger, & il a pris de justes mesures pour n'être pas incommodé dans sa narration par la multiplicité des faits, qui appartiennent à chaque Empire, & qui semblent exiger qu'on les rapporte tous ensemble. Il les a rangés de telle sorte, que paroissant naître les uns des autres, ils ne forment par leur enchaînement mutuel qu'un seul & même discours.

Herodote & Ctesias sont presque les seuls Originaux à qui l'on puisse avoir recours en cette matiére, dans les choses où ils ne se contredisent pas. L'Auteur les a regardés comme deux historiens qui ont travaillé sur différens Mémoires, & il a fait usage de ce qu'ils ont dit. Avec des secours si peu abondans, il n'étoit pas possible de faire un ouvrage suivi, & où il ne restât plus de vuide à remplir.

Les conjectures les plus vraisemblables qu'on a pû imaginer ont lié les parties de l'édifice, qui n'étoient pas assez jointes les unes aux autres: mais on ne donne que pour conjecture, ce qui n'est que conjecture, & c'est sur ce pied qu'on doit juger de tout ce qui n'est pas garenti au bas de la page par le témoignage de quelque ancien Ecrivain. L'histoire des anciens Empires de l'Asie remontant jusqu'à la dispersion des peuples, il a paru convenable à M. le Doyen de mettre au commencement de son livre l'Histoire du Monde, depuis la création jusqu'à la fondation de ces Monarchies. Ce sera comme une introduction, qui aura aussi son utilité particuliére. *Je me suis proposé,* ajoute-t'il, *de suivre, quoique de bien loin, les traces du sçavant & élégant Auteur de l'Histoire du peuple de Dieu: si je l'ai imité cependant, c'est sans paroître le copier, ni*

ſans adopter non plus tous ſes ſ
timens, ſçachant que ſur ces qu
tions indéciſes, il eſt libre à c
cun d'abonder dans ſon ſens. C'
la Chronologie des 70 qu'on ſ
dans tout l'ouvrage. L'Aute
rendra raiſon de cette préféren
dans une diſſertation particuli
ſur ce ſujet, écrite en latin,
qu'il publiera avec pluſieurs a
tres écrites en la même langue.

On n'attend pas de nous
extrait de l'Hiſtoire du mon
qui ſert d'introduction à l'H
toire des Empires. Comme
premiere de ces Hiſtoires n'
pas le principal objet, nous nc
nous bornerons à quelques tra
qui conviennent plus que le re
à nos Mémoires.

Dieu dit : Que la lumiere ſoi
& la lumiere fut. Longin, cet
crivain ſi connu & ſi eſtimé, a
mire dans ſon Traité du Sublim
l'énergie de cette expreſſion, dc
tout ce que l'éloquence profa

a de plus fort n'approche pas. Cependant tous les Critiques n'ont pas pensé comme Longin. Il y en a eu un très-habile en ces derniers tems, & d'une grande réputation, tant pour l'érudition que pour le goût, qui n'a pas été frappé de la force de ces paroles. Ce n'étoit pas à l'Auteur d'entrer dans cette discussion peu convenable au stile historique ; il s'est seulement déclaré pour le meilleur parti.

On demande pourquoi Moïse, qui parle si souvent ailleurs des Anges, ne dit pas un seul mot de leur création. C'est, répond l'Auteur, que le Peuple Juif étoit si grossier, qu'il n'eût jamais rien compris à ces substances purement spirituelles & dégagées de la matiere. Le Législateur a mieux aimé que ces Puissances célestes fussent connues par les merveilles qu'elles opéroient sous des figures sensibles, que par une ample exposition de ce qui regarde leur

création & leur nature. Peut-êt
y aura-t'il quelque Critique à q
cette conjecture sur le silence
Moïse en cette occasion, ne plai
pas. Les Juifs connoissoient sa
doute la spiritualité de l'ame,
ne la confondoient pas avec
corps. Ainsi il n'étoit pas impo
sible de leur donner une notic
suffisante de ces pures Intelliger
ces qui n'ont rien de commu
avec la matiere. Mais quand il s'
git de conjectures, il n'est pas
propos d'y regarder de si près.

On place (p. 16) le Paradis ter
restre en Armenie. Si l'on obje
cte que le froid qui regne dan
cette région s'accorde mal ave
le Printems perpétuel du Parad
terrestre, on répond que ce froi
est causé par les neiges dont le
montagnes sont toujours couver
tes, & par le sel dont la terre e
impregnée; ce qui n'eût pas ét
si le premier homme n'eût pa
péché. La temperature de l'air

ite différente de ce qu'elle est
venue depuis par cette mal-
ıreuse désobéïssance, eût preser-
des rigueurs de l'hyver Adam
sa posterité.

Les Annales Chinoises rappor-
it à l'an 2952 avant l'Ere vul-
re le commencement du regne
Fo hi fondateur de cette Mo-
chie, & selon l'Auteur, qui,
›pte la Chronologie des 70,
it cinquante-six ans après le
uge. Si l'on suppose que quel-
un des enfans de Sem s'est
aré de ses freres avant la divi-
ı des langues, & a pénétré
ıs ces vastes régions de la nou-
le Asie pour s'y établir avec ses
cendans, il y aura donc porté
angue primitive, c'est-à-dire la
ıgue Hébraïque. Et comment
Peuples auroient-ils oublié leur
ıgue naturelle, s'ils vivoient,
ıme aujourd'hui, sans com-
:ce avec les Etrangers, pour
ler une Langue avec laquelle

cette Langue primitive n'a aucune affinité ? On répond que la Langue Chinoiſe eſt une Langue *factice* & qui a été ſubſtituée à la Langue naturelle des premiers Habitans de la Chine, pour être comme un mur de ſéparation entre eux & leurs voiſins. Ce mur a mieux empêché la communication des Chinois avec les Etrangers ; que la fameuſe muraille bâtie contre les Tartares n'a empêché l'invaſion de leur Empire. Nous dirons en paſſant que les Aſtronomes qui ont calculé les éclipſes citées dans ces Annales, ont trouvé que ces éclipſes y ſont mal calculées : ce qui eſt un fort préjugé contre l'autorité qu'on leur attribue.

Il eſt tems de venir à l'hiſtoire des Empires de l'Aſie. L'Auteur conjecture qu'après la diviſion, Nemrod continua de bâtir la Ville de Babel avec ſes ſeuls Chuſites, *& qu'il l'environna* de murailles

telles qu'on pouvoit en construire en ce tems-là. Ce fut là le siège de sa Monarchie. Après avoir préparé ses sujets aux travaux de la guerre par les fatigues d'une chasse continuelle, à quoi il s'exerçoit lui-même sans relâche, il assembla une armée & étendit sa domination sur les Peuples voisins. Moïse ne nous apprend pas jusqu'où le premier des Conquérans poussa ses conquêtes.

Il y a bien de l'apparence que le premier Conquérant fut aussi le premier Idolâtre, & qu'il fut ce Pere insensé dont parle la Sagesse, lequel, pour se consoler de la mort d'un fils tendrement aimé, lui rendit un culte Religieux, que les Courtisans & tous les autres sujets lui rendirent à son exemple. Nemrod fut à son tour honoré du même culte par son successeur, qui ordonna que le Fondateur de l'Empire feroit dans la suite appellé Bel ou Baal, c'est-à-dire Seigneur.

On assigne encore une autre source de l'idolatrie. Les Babyloniens très-habiles dans la science des Astres se persuaderent que c'étoit autant de Divinités, & ils le persuaderent aux autres. Ainsi le culte des hommes morts & le culte des Astres furent les deux branches de l'idolâtrie, qui s'établit parmi toutes les nations ; la famille même de Heber d'où le peuple de Dieu devoit tirer son origine, ne fut pas exempte de la contagion. C'est ce que Josué ne nous a pas laissé ignorer.

Pendant que l'idolâtrie introduite par Nemrod ou Belus & par les Babyloniens se répandoit de plus en plus, il se forma un nouvel Empire dans l'Assyrie, qui fut fondé par Ninus, fils d'un autre Belus que celui dont on vient de parler ; les Assyriens profitant de l'indolence des premiers successeurs de Nemrod, avoient secoué le joug, & re-

ouvré leur. liberté. Ninus déja
Maître d'une vaste Region se
ropofa de soumettre toute l'Asie.
'our executer plus surement &
lus facilement ce grand projet,
l fit alliance avec Ariéus, Roi
le cette partie des Arabes qui des-
cendoient de Sem par Jectam. Ce
Traité fut conclu d'autant plus ai-
ément que c'étoit aussi de Sem
que les Assyriens tiroient leur ori-
gine. Ninus devoit avoir pour son
artage les pays situés à l'orient
u Tigre, & Ariéus les pays situés
l'occident du même fleuve. Les
ux Rois, pendant une guerre
dix-sept ans conquirent toute
sie, à la réserve de la Bactriane
les Indes. Après cette expédi-
,Ninus travailla à l'aggrandis-
ent & à l'embellissement de la
tale de ses Etats, qu'on nom-
la *Ville d'Assur*, & qu'il ap-
Ninive. Il épousa la fameuse
amis, qui avoit toutes les
tions extérieures qu'on ...

desirer dans une Reine ; mais u
ambition excessive l'engagea à a
tenter à la vie de son mari, à q
elle dressa un superbe Mausolé
qu'on voyoit encore après la ru
ne de Ninive. Elle mit aussi
Prince infortuné au rang d
Dieux, & ordonna que le f
qu'elle en avoit eu se nommero
Ninias ; *Nin-iah, Fils de Die*
Sémiramis parcourut la Bactrian
l'Arabie, la Lybie, l'Egypte, l'
thiopie, toujours victorieuse
triomphante. Mais à son retour
Ninive, son fils qui supportoit ir
patiemment que cette Reine am
bitieuse eût usurpé le Thrône
toute l'autorité pendant quarant
deux ans, lui ôta l'Empire &
vie. Ce Prince ne fut pas plus
le maître de cette vaste Mona
chie, qu'il se livra au plaisir &
put soutenir le poids du gouve
nement. Les Arabes reprirent l
armes ; & non contens de chass
les Assyriens des Provinces q

Sémiramis avoit conquises dans l'Arabie, ils pénétrérent jusqu'à Ninive & s'y établirent. Ce ne fut pas pour longtems : les Elamites ou Perses régnérent à leur tour dans l'Asie, & leur Roi Codorlahomor, ne bornant pas ses conquêtes à l'Asie supérieure, renfermée entre l'Indus & l'Euphrate, passa ce dernier fleuve & entra par la Syrie dans la Palestine. Nous omettrons les guerres qu'il y fit, & qui ne donnent pas une haute idée de sa puissance, ni de celle de ses Alliés. Cinq Rois furent défaits par Abraham, qui n'avoit aucune autre armée que ses Domestiques.

La monarchie des Elamites s'étant affoiblie, les Assyriens reprirent courage & élurent pour Roy Belochus descendu de Ninus & de Semiramis. Leurs forces avoient été tellement épuisées par la domination étrangére, qu'il s'écoula un peu plus de quatre

ſiécles avant qu'ils puſſent ſe rétablir dans leur ancienne puiſſance. Ce fut ſous un ſecond Bélochus qu'ils ſe virent en état de ſoumettre les peuples de l'Aſie, qui avoient ſecoué le joug pendant les révolutions précédentes. Ce Reſtaurateur de l'Empire d'Aſſyrie, qu'Africain nomme Bélochus, & que Diodore a confondu avec Ninus, étendit d'abord ſa domination au-delà du Tigre, & ſubjugua les Armeniens, les Cappadociens, les Ciliciens, & enſuite les Araméens & les Chaldéens. Il ne reſtoit plus au-deçà de l'Euphrate que les Babyloniens à ſoumettre. Bélochus marcha contre eux & les ayant mis en déroute, il prit Babylone dont il transféra les Habitans dans cette Capitale, l'ancienne patrie des Chaldéens, qui les remplacerent. Ainſi finit le plus ancien Empire que nous connoiſſions, après avoir duré onze ſiècles & demi. Le Vainqueur

n'ayant

n'ayant point d'enfans mâles, selon toutes les apparences, déclara sa fille Atossa Reine de Babylone, Princesse belliqueuse & qui mérita par ses exploits d'être surnommée Sémiramis. On l'a souvent confondue avec la premiere de ce nom, quoique la seconde fût postérieure de plusieurs siécles. Bélochus entreprit encore d'autres guerres, & il y fut constamment heureux. Enfin il fortifia Ninive par une muraille de cent pieds de hauteur, & si large que trois chariots pouvoient y passer de front. Elle étoit défendue par quinze cents tours deux fois plus hautes que la muraille, & toute l'enceinte étoit de quatre cens quatre-vingt stades. Il est vraisemblable que le Monarque Assyrien ne fit que commencer cet ouvrage, qui fut achevé dans la suite des tems par ses successeurs. Ce Prince, le dernier des Rois Dercetades, étant mort après un régne assez long, sa fille Atossa

qui avoit juſques-là déguiſé ſon ſéxe, lui ſuccéda, & ſe ſignala par des monuments ſuperbes & de grandes expéditions. Elle n'en étoit pas moins voluptueuſe; & ſon fils à qui elle céda le thrône, ne lui reſſembla que par cet endroit, non plus que ſes ſucceſſeurs.

Toute la gloire de l'Empire d'Aſſyrie s'éclipſa ſous un pareil gouvernement. Il retomba dans la foibleſſe & dans l'obſcurité, d'où Bélochus & Nitocris l'avoient tiré par leur activité & leur valeur. Sardanapale ſe diſtingua, parmi ces Monarques fainéans & efféminés, par une molleſſe encore plus grande: ce qui cauſa une révolution dans l'Empire. Arbace, Gouverneur de la Medie, ayant pénétré dans le Palais, fut étrangement ſurpris de voir ſon Souverain au milieu d'une troupe de femmes, vêtu comme elles, & travaillant à des ouvrages propres de leur ſexe. Arbace ſortit promptement, & de

dépit d'avoir servi cet indigne maître, il se donna la mort. Son fils Pharnace se ligua avec Bélésis chef des troupes Babyloniennes, & ils résolurent de renverser Sardanapale du thrône qu'il deshonoroit. Ce Prince devenu tout à coup un autre homme, se défendit longtems avec beaucoup de courage, il gagna plusieurs batailles, mais enfin il succomba sous les efforts des conjurés, & s'étant enfermé dans son Palais avec ses Eunuques, ses Concubines & tous ses trésors, il aima mieux périr par les flammes, que de tomber entre les mains de ses ennemis. C'est ce que nous apprenons de Ctésias. Clitarque, ancien Auteur, prétend que Sardanapale survêcut à sa disgrace, & qu'il en fut quitte pour abdiquer. Les Rebelles mirent en sa place Ninus, un de ses fils, à condition que les Provinces qui s'étoient déclarées pour eux seroient soustraites pour *toujours* à l'Empire d'Af-

ſyrie. Béléſis eut pour ſon partage la Babylonie, mais à la charge d'être Vaſſal du Roi de Médie, qui avoit le plus contribué à l'éxécution du projet. Ce Prince fixa le Siége de la nouvelle Monarchie à Ecbatane, où il y avoit un ſuperbe Palais bâti par la ſeconde Sémiramis.

On ne trouve rien dans l'Hiſtoire pendant preſque un ſiècle entier, qui regarde les Rois d'Aſſyrie depuis le jeune Ninus; nous ſçavons ſeulement que Ninive & ſon Souverain ſe convertirent à la prédication de Jonas, & firent une pénitence édifiante de la vie voluptueuſe qu'on menoit dans cette grande Ville. Peu après Phul Roy d'Aſſyrie entra dans le Royaume de Samarie, & réduiſit par la terreur de ſes armes tout ce qui s'oppoſoit à Manahem, qui avoit uſurpé le Thrône d'Iſraël; on paya aux Aſſyriens les mille talens dont on étoit

convenu, & ils retournerent dans leur pays.

Nabonassar le premier des Rois de Babylone dont Ptolomée nous a conservé les noms, est connu par l'époque qui s'établit de son tems & qu'on fixe à l'an 747 avant l'Ere vulgaire.

Théglath-Phalasar profitant de la défaite des Médes vaincus par les Cadusiens, entra dans la Médie & se rendit maître de quelques Villes, entre-autres de Ragés & d'Ecbatane. Ce fut à cette occasion que Dejoces, fils de Phraorte, & que le Roy des Médes avoit choisi pour être le juge de la nation, en fut élû Roi. Nous ne dirons rien de tous les événemens qui sont rapportés dans les Livres saints, parce que les guerres des Assyriens contre le peuple de Dieu sont assez connuës. Il nous paroit plus nécessaire de marquer les fondations, les progrès, *les révolutions*, les chûtes

des divers Royaumes dont l'Histoire est liée par quelque endroit à l'Histoire des Juifs. Ces connoissances sont utiles pour l'intelligence de l'Ecriture, & dès-là elles sont dignes de toute notre attention.

La Puissance des Médes qui s'affermissoit lentement depuis Pharnace, s'accrut tellement par la défaite miraculeuse de l'armée de Sennachérib, que ces peuples devinrent les rivaux des Assyriens & ensuite les destructeurs de leur empire. Dejoces persuadé que le tems étoit venu de recouvrer tout ce qu'on avoit usurpé dans la Médie, marcha avec une armée assez nombreuse vers Ecbatane, qui ouvrit volontiers ses portes à ses premiers Maîtres, & cet exemple fut suivi de tout le reste du Royaume. Les Assyriens ayant perdu leurs meilleures troupes devant Jerusalem, n'étoient *plus en état* de tenir la campagne

ni même de défendre les places importantes par de fortes garnisons.

Dejoces eut pour successeur son fils Phraorte. Ce Prince s'appliqua à augmenter les Etats qu'on lui avoit laissés, & il le fit avec succès. Il attaqua d'abord les Perses, peuple belliqueux, & les engagea par des offres avantageuses à reconnoître sa domination. Fortifié de ce secours, il poussa ses conquêtes jusqu'au fleuve Indus. Il tourna ensuite ses armes contre les Assyriens sous le regne d'Assaradon, & leur enleva plusieurs belles Provinces. C'est en ce tems que commencerent les cent vingt-huit ans de la domination des Médes sur l'Asie qui est au delà de l'Halys : on ne comprend pas dans ce nombre les vingt-huit ans de la domination des Scythes.

Les Babyloniens s'étant révoltés, & *Phraorte se proposant de faire*

une irruption dans l'Aſſyrie, Aſſ
radon ou Nabuchodonoſor, c'eſt
nom que lui donne l'Auteur ſacr
raſſembla toutes ſes forces,
marcha contre ſon ennemi qu
attaqua dans la plaine de Ragé
le défit entierement, prit & pil
Ecbatane, après quoi il en
voya ſon Général Holopherr
avec une puiſſante armée dar
la terre d'Iſraël. Cyaxare qui avo
ſuccédé à ſon Pere, & que
vainqueur ne pourſuivit pas, r
tablit un peu la puiſſance des M
des. Il avoit même commencé
ſiége de Ninive ſous le regne d
Saoſduchin, qui ne reſſemble
nullement à Nabuchodonoſor
lorſque les Scythes le forcerent d
le lever, pour venir au ſecours d
ſes propres Etats, que ces Barbar
ravagerent pendant vingt-huit an

Quelque tems après la mo
de Cyaxare, Nechao Roy d'E
gypte entreprit de réduire ſou
ſon obéiſſance les Babylonie

les Médes que Sesostris avoit
mptés autrefois. Il entra d'a-
rd dans la Judée où il défit
tua le Roi Josias, qui voulut
rêter à son passage & il s'a-
nca vers l'Euphrate, qu'il tra-
sa pour former le siége de
arcamis, il la prit & se prépa-
à fondre sur les Babyloniens.
bopolassar ne fut pas surpris:
avoit assemblé une armée dont
donna le commandement à son
Nabuchodonosor, qui avoit
ousé la fille d'Astiages Roi des
des. Le Beau-pere vint au se-
urs de son gendre, & ces deux
nces ayant joint leurs forces dé-
nt entierement les Egyptiens.
chao prit la fuite & retourna
nteusement dans ses Etats. L'ar-
e victorieuse entra dans la Ju-
& assiegea Jerusalem. Joakim
i ne s'attendoit pas à cette ir-
ption, n'eut point d'autre par-
à prendre que de se livrer à
buchodonosor, dont il fut traité

fort inhumainement. Cependant, quelques années après, ce fier vainqueur rétablit son prisonnier sur le Thrône aux conditions qu'il jugea à propos de lui imposer; les conditions furent mal gardées & Nabuchodonosor ramena son armée devant Jerusalem, où Joakim étant mort, son fils Joakim ou Jechonias lui avoit succédé. Le nouveau Roi n'osa pas irriter par une longue résistance la colére de ce redoutable Conquerant, qu'il alla trouver dans son camp. La Ville & les trésors du Palais & du Temple furent livrés & transportés à Babylone. Joakim fut déposé & Mathanias ou Sedecias son oncle, fut mis à sa place. Sedecias ne fut pas fidéle à ses sermens, il entra dans une ligue dont le Roi d'Egypte étoit le chef. Nabuchodonosor revint une troisiéme fois dans la Judée & Jerusalem, mal secouruë par ses Alliés, fut emportée d'assaut

après un siége de plus de deux ans. Son infortuné Roi vit massacrer ses enfans en sa présence ; on lui creva ensuite les yeux, & on le mena chargé de chaînes à Babylone. La ville, le Palais des Rois, le Temple furent consumés par les flammes, les murailles & les Tours furent démolies, & il ne resta de tant de superbes édifices qu'un amas immense de ruines, qui faisoient encore connoitre l'ancienne splendeur de cette capitale. Nabuchodonosor se signala encore par d'autres grandes expéditions, & il laissa à ses successeurs un empire formidable. Mais Cyrus fils de Cambyse Roi des Perses & de Mandane, fille d'Astiages Roi des Médes, ne fut point effrayé de cette puissance & il entreprit même de la ruiner. Ce Prince qui, plus d'un siécle avant sa naissance, avoit été prédit & appellé de son nom par le Prophéte Isaïe, vainquit les Babyloniens

& assiégea Babylone où Balthazar regnoit alors. Cette fameuse Ville fut prise, & son Empire détruit trente-deux ans après la ruine de Jerusalem. Cyrus fit reconnoître dans toute l'étendue de sa nouvelle conquête l'autorité de Cyaxares second, Roi des Medes, & c'est ce Cyaxares qui est appellé Darius Méde dans l'Ecriture.

Nous croyons avoir suffisamment exposé le dessein de l'Auteur & l'utilité qui reviendra de son Ouvrage à ceux qui ne se contentent pas de lire l'Ecriture, comme on la lit dans les Communautés de filles. Si l'on veut acquerir le dégré d'intelligence qui convient aux Ecclésiastiques, il importe beaucoup d'être instruit de l'origine, des progrès, de la décadence, de la chûte des Empires, dont l'Histoire est mêlée avec l'Histoire du Peuple de Dieu.

On entend dire quelquefois que l'obligation qu'ont les Cha-

noines d'assister aux Offices publics ne leur permet pas de s'appliquer aux sciences autant qu'ils le désireroient. Le livre que nous annonçons, est une excellente preuve que, malgré la plus exacte assiduité aux Heures Canoniales, il reste assez de tems pour étudier profondément les questions les plus épineuses, & qui demandent plus de lecture & plus d'application.

ARTICLE XXXIV.

MÉMOIRE HISTORIQUE & critique sur la Ville souterraine découverte au pied du Mont Vesuve &c. A Avignon chez Alexandre Giroud seul Imprimeur de Sa Sainteté. 1748. pages 74. 8°.

JUsqu'ici les Antiquaires n'avoient cherché dans les entrailles de la terre que des Sta-

tues, des Vases, des Médailles: restes précieux de ces anciens peuples qui aimerent les Arts & qui les cultiverent. Aujourd'hui c'est toute une Ville qu'on découvre, qu'on tire de ses propres ruines. On a déja beaucoup parlé de ce Phenoméne, qui pouroit tenir une place honorable dans quelque *mundus subterraneus* moderne. D'autres ouvrages périodiques ont donné des détails à ce sujet; mais cela n'empêche pas que le livre dont nous faisons l'extrait ne soit très-récent, & qu'il ne convienne parfaitement à nos Mémoires de raisonner sur la nouvelle découverte.

On sçait donc qu'à six milles de Naples, entre le mont Vesuve & le rivage de la Mer, tandis que le Roi des deux Siciles faisoit bâtir une maison de plaisance, on a trouvé l'ancienne Ville, objet de ce Mémoire & des autres relations qui ont été publiées dans toutes les langues.

La premiere attention des Savans a été d'examiner en critiques quelle pouvoit être cette Ville, & quel nom on lui donnoit autrefois. Après bien des conjectures, les inscriptions qu'on y a trouvées, ont démontré que c'est l'ancienne *Herculea* dont Denis d'Halicarnasse (L. 1.) attribue la fondation à Hercule; *soixante ans*, dit-on, *avant la guerre de Troie & conséquemment 1342 ans, avant l'Ere Chrétienne.* Puisque nous sommes sur une matiere d'antiquités, on nous permettra de parler un peu chronologie en cet endroit; bien entendu que ceux qui n'aimeront pas cette discussion seront tout-à-fait maîtres de la passer.

Denis d'Halicarnasse dit qu'Evandre vint s'établir en Italie avec les Arcadiens 60 ans avant la guerre de Troie, & que peu d'années après, Hercule aborda aussi en cette contrée, après avoir con-

quis l'Espagne. C'est pour cela que Calvisius, le P. Petau & les autres Experts dans le calcul des tems, ne placent l'arrivée d'Hercule en Italie que 55 ans avant la guerre de Troye, & il faudroit encore diminuer de ce nombre une ou deux années, par rapport à la fondation *d'Herculea*, puisqu'elle ne fut faite que sur la fin du séjour d'Hercule dans ce continent.

Ensuite pour les 1342 ans que le Mémoire compte entre la fondation d'Herculea & l'Ere chrétienne, il semble qu'on ne peut faire quadrer ce calcul avec les Chronologies ordinaires; nous n'en exceptons pas même celle du P. Muzantius, qui place l'Ere Chrétienne, à l'an 4053 du monde. Car, selon le sistême de cet Auteur, la guerre de Troye tombe à l'an 2870; par conséquent la fondation d'Herculea remontroit à 2810 & en y joignant les

1342 ans d'intervalle, jusqu'à l'Ere chrétienne, on auroit 4152 qui excede de cent ans le compur du P. Muzantius. Qu'on fixe, comme le P. Petau, l'Ere Chrétienne à l'année 3984. & le siége de Troye à 2800 : en supposant *Herculea* fondée en 2740, & l'intervale de 1342. la somme seroit 4082. c'est-à-dire près de cent ans de plus que ne veut le P. Petau. Il nous vient donc en pensée de croire qu'au lieu de 1342, il faut lire dans le Mémoire 1242 avant l'Ere Chrétienne ; & tout s'accordera parfaitement avec les meilleures Chronologies.

Mais suivons présentement l'Histoire des malheurs d'Herculea, & celle de sa rentrée dans le monde. Le Vesuve dans ses fureurs lance des monceaux de cendre, des torrents d'eau, des tourbillons de feu, de flammes, de matieres embrasées, souffre, mineraux, pierres, bitumes, &c. La

premiere année du régne de Titus, qui étoit la 79 de l'Ere Chrétienne, une de ces éruptions subites ensevelit la malheureuse Ville d'*Herculea*; tout parut abîmé dans les gouffres de la terre, & depuis ce tems-là, 26 autres éruptions semblables ont couvert encore cette terre d'un déluge de feu. On appelle *Laves* en Italie, ces ruisseaux de matieres enflammées que le Vesuve vomit dans ses fougues.

Si ce volcan avoit d'abord déchargé ses *Laves* sur *Herculea*, il est évident qu'aujourd'hui on ne découvriroit rien d'entier dans les ruines de cette Ville, le feu auroit fondu, brisé, consumé tout ce qui se seroit rencontré sur sa route: & dans les endroits où les *laves* ont pénétré davantage, on remarque en effet beaucoup plus de désordre & de destruction que partout ailleurs. Mais voici ce qui sera arrivé: le Vesuve aura

ommencé par jetter une telle
ondance de cendres, que les
es d'*Herculea* en auront été
omblées, & les maisons même
emplies sans toutefois les endom-
ager; une grande quantité d'eau
era survenuë, & aura formé une
spéce de mastic ou de ciment très-
olide. Que cette eau ait été
oussée par la mer, & repoussée
ar le Vesuve, ou qu'elle soit
ombée du Ciel, peu importe:
e fait est qu'on trouve aujour-
'hui une matiere très-dure qui
emplit la plus grande partie d'*Her-
ulea*; mais pardessus, & voici
ans doute le merveilleux, il s'est
ormé une sorte de voute bien
lus solide encore, composée de
a *lave* ou de la matiere enflam-
née que le Volcan a répanduë.
C'est comme un marbre qui cou-
re toute cette ancienne Ville;
& les fréquentes éruptions du
Vesuve ayant multiplié les cou-
hes de cette incrustation, il a

fallu creuser 80 pieds pour trouver le sol d'*Herculea. Perrupit Acheronta Herculeus labor.* Il n'y avoit que des travaux semblables à ceux d'Hercule, qui pussent ressusciter la Ville bâtie par ce Héros.

Mais ce n'étoit encore que la moindre partie des soins que méritoit une découverte de cette nature. Comme tout étoit plein dans la vaste étenduë de cette Ville souterraine, il a fallu déboucher, vuider, nettoyer : heureusement le travail a été bientôt récompensé par la multitude des belles choses qu'on a rencontrées. On est parvenu en peu de tems au Théâtre d'*Herculea.* Il a 290 pieds de circonférence à l'extérieur jusqu'à la scène, 160 de largeur extérieure, & 150 en dedans : le lieu de la scène est d'environ 72 pieds de largeur sur 30 seulement de profondeur.

On décrit ici toutes les parti-

rités de ce monument ; son
itecture à la Grecque, son or-
tre, ses gradins, ses galleries,
colonnes, ses statuës, tout cela
en conservé, qu'il auroit été
le de le rétablir dans toute sa
ection. Mais comme il n'est pas
stion d'aller représenter nos
ces dramatiques d'aujourd'hui
s une cave de 80 pieds de pro-
deur, on s'est contenté d'enle-
les ornemens, on n'a pas mê-
mis les curieux en état de voir
nagnifique monument dans son
ier ; à mesure qu'on en a vuidé
diverses parties, on a comblé
autres ; & c'est à peu près la
nœuvre qu'on a faite par rap-
t à tous les autres édifices dont
est parlé dans ce Mémoire.
us imaginons qu'on auroit pû,
multipliant les ouvriers, &
prenant tout le tems nécessai-
vuider totalement ces ruines,
es dégager au point de restituer
monumens tels qu'ils furent

autrefois. Il ne falloit pour cela que transporter les terres & les décombres hors du souterrain, bien entendu qu'on auroit soutenu les édifices par des bois de charpente: mais apparemment que la dépense, la longueur, le danger même des opérations ont intimidé les Entrêpreneurs. Nous nous défions aussi beaucoup de la main des ouvriers qu'on employe à ces débouchemens. Il faudroit presque des Académiciens pour manier, en pareille rencontre, le pic & le marteau; sans cela que de statuës, de colonnes, de peintures à fraisque seront brisées; que de morceaux antiques seront perdus; que de richesses ne parviendront point jusqu'à nous!

Voici un des plus beaux endroits d'*Herculea*: Une rue de 36 pieds de large, bordée à droite & à gauche de deux banquettes, a conduit les travailleurs jusqu'à un grand édifice, qu'on croit être le-

Forum, c'eſt-à-dire l'endroit où les Magiſtrats de cette Ville rendoient la Juſtice. Son plan forme un parallélogramme long d'environ 228 pieds, & large de 132. Dans tout l'intérieur règne un portique dont les voutes ſont ſoutenues par 42 colomnes. Au fond eſt une eſpèce de ſanctuaire élevé de trois degrés, & où l'on trouve une longue baſe en forme d'autel, où il y avoit trois Statues de marbre, celle du milieu en pied repréſentant Veſpaſien, & les deux autres aſſiſes dans des chaiſes curules, mais elles étoient ſans têtes, & juſqu'à préſent on n'a pû les retrouver. Dans les angles étoient deux Statues de bronze, & de 9 pieds de hauteur, l'une repréſentant Néron & l'autre Germanicus. Un grand nombre d'autres Statues de marbre & de bronze décoroient le fond des portiques; & la façade de l'édifice étoit ornée de quatre Statues Equeſtres dont une, qui

eſt de marbre, a été parfaitement rétablie, & fait aujourd'hui l'admiration des Connoiſſeurs. Elle avoit été érigée par les Herculéens à *M. Nonius Balbus*. Nous abrégeons mille circonſtances de cette deſcription, qui eſt extrêmement bien dans le Mémoire. Il faut pourtant le lire avec attention, pour ſaiſir toutes les parties, toute la diſtribution de ce *Forum*. Vis-à-vis étoient deux petits Temples qu'on décrit auſſi, & la communication du *Forum* & des Temples ſe faiſoit par un portique commun, pavé de marbre, & orné de magnifiques peintures à fraiſque, qu'on voit aujourd'hui chez le Roi des deux Siciles.

Les Peintures à fraiſque qu'on a ſauvées des ruines d'*Herculea*, ſont une des ſingularités les plus admirables de cette découverte. On a raſſemblé dans les Cabinets de S. M. Sicilienne environ 400 Tableaux de toutes grandeurs, la

plûpart

plûpart aussi frais que s'ils étoient modernes. On n'en remarque guéres qu'une douzaine où les figures sont à peu près de grandeur naturelle ; les autres n'ont que dix à douze pouces de haut, & ils ne représentent que des oiseaux, des bêtes fauves & des amours. Dans les grandes figures, la correction du dessein est parfaite, & il ne manque rien à l'expression : mais les carnations sont médiocres, & le coloris n'est pas beau : communément le champ de ces Tableaux est d'une seule couleur ; on n'en remarque qu'un dont le champ forme une perspective. Il y a des Tableaux de deux couleurs, quelques-uns de trois & de quatre, & une Fraisque, représentant de simples ornemens avec des fleurs, porte toute sorte de couleurs, même du verd & du bleu : ce qui doit servir à réfuter quelques Modernes, qui pensent que le verd & le bleu *n'entroient point* dans les

compoſitions des Anciens. Au reſte les plus beaux Tableaux tirés du ſouterrain d'Herculea, ſont un Hercule de grandeur naturelle: Théſée qui reçoit les actions de graces des enfans d'Athènes, pour les avoir délivrés du Minotaure: Virginie accompagnée de ſon pere & d'Icilius ſon futur époux, dans le moment que M. Claudius la réclame devant le Décemvir Appius: l'éducation d'Achille par le Centaure Chiron &c. Et ce qui fait le prix ineſtimable de ces monumens, c'eſt qu'ils ſont extrêmement bien conſervés. Il n'en eſt pas tout à fait de même des Statues ſurtout de celles de Bronze qui ont beaucoup ſouffert, mais comme on n'a fouillé encore que la moindre partie d'*Herculea* on a eſperance de trouver bien d'autres richeſſes en ce genre.

Pour les médailles qui ont été tirées de ces abîmes, elles ſont *déja ſans* nombre; la plûpart

consulaires, ou du haut Empire, quelques-unes très-rares soit pour les revers, soit pour les types, soit pour les légendes, & presque toutes très-bien conservées. On en voit une grande quantité de Claude, de Neron, de Galba, de Vespasien, de Titus, quelques-unes de Vitellius; esperons qu'on découvrira aussi quelque Othon de Grand Bronze, & quel triomphe pour les Antiquaires! Tout cet article dans le Mémoire est fort discuté; l'Auteur Anonime doit être un homme très-versé dans cette Science, & nous félicitons très-sincerement les Italiens & en général tous les étrangers qui cultivent l'étude des médailles. Il semble que nous perdons insensiblement en France ce goût, qui étoit si vif il y a cinquante ans. Seroit-ce que les essais de toute espece & les livres frivoles auroient aussi commencé à absorber *cette littérature*? Nous de-

vons craindre parmi nous l'inondation des petites choses autant que les voisins du Vesuve craignent ses *laves*, & ses fulminations.

Dans les débris d'*Herculea*, on a trouvé toutes sortes d'Ustenciles destinés aux Sacrifices : Autels pour les victimes, & pour les libations ; Autels portatifs en forme de trépied ; Bassins ; Préféricules ; Pateres ; Vases pour l'eau lustrale, pour le vin dont on arrosoit les victimes ; Simpules pour les libations ; Haches, Couteaux victimaires ; Urnes ; Ampoulles ; Lacrymatoires. Et les lampes qu'on découvre là en assez grande abondance montrent par leurs ornemens, souvent de figure indécente, que la Ville engloutie étoit livrée au culte de Venus.

Rien ne doit être plus commun dans les ruines d'une Ville que les ustenciles de ménage. *Les souterrains* d'*Herculea* four-

nissent journellement des vases de toutes grandeurs, des candelabres, des bouteilles de verre, des marteaux, des charnieres de portes, des anneaux, des boucles d'oreilles, des dez à jouer &c. On voit aussi dans les cabinets de S. M. Sicilienne du bled & du pain des Herculéens, mais l'un & l'autre est réduit en charbon, sans avoir perdu sa forme; on a trouvé des restes de filets noircis, mais conservant encore quelque consistance; peu d'hommes apparement perirent sous ces ruines, car on y trouve rarement des squelettes. Un qui se rencontra, il y a quelques années, tenoit en sa main une bourse pleine de médailles; mais le squelette même s'en alloit en piéces quand on vouloit y toucher. Ce qui fit que les habitans éviterent, pour la plûpart, la catastrophe qui abima leur Ville, fut sans doute le soin *qu'on prend toujours* de se

retirer, lorſque les fureurs du Veſuve s'annoncent par quelques éclats. En ces occaſions on exécute, non en danſant, mais en courant de toutes ſes forces, ce que dit Horace quelque part :

Alterno terram quatiunt pede, dum graves Cyclopum
Vulcanus ardens urit officinas.

ARTICLE XXXV.

ESSAI SUR LES PASSIONS & ſur leurs caractéres Tome ſecond. A la Haye chez Neaulme, & ſe trouve à Paris chez Chaubert, Quai des Auguſtins.

LE ſecond Tome de cet Eſſai ſur les paſſions eſt peut-être encore plus réfléchi que le premier. L'Auteur y traite d'abord *de l'homme d'eſprit & de merite*, & il propoſe cette queſtion, qui pourroit ſervir de Pro-

gramme pour le prix d'une Academie Littéraire, sçavoir : *Si l'homme d'esprit peut être sans mérite.* Il ne met point également en probléme, *si l'homme de mérite peut être sans esprit.* Car il est bien certain que le mérite suppose toujours quelque esprit, quelques lumieres, quelques talens.

Pour décider la premiere question, il semble qu'il faudroit considerer toute l'étendue du terme de *Merite :* car il y a des mérites de toute espece : mérite d'action, mérite de conversation, mérite d'étude & de travail ; mérite d'industrie & de talens : ensuite parcourant tous les Etats, on trouveroit le mérite propre de chacun : mérite des armes & de la Magistrature ; mérite du Courtisan & du simple Citoyen ; mérite du Négociant & de l'Académicien ; on remarqueroit même le mérite des différents âges, &

des diverſes ſocietés; or comme il n'eſt point d'homme d'eſprit qui ne participe plus ou moins à quelqu'une de ces eſpeces de mérite, il faudroit dire que l'homme d'eſprit ne peut jamais être ſans mérite; & à cet égard la queſtion pourroit paroître réſolue. Mais il ne s'enſuivroit pas que *tout homme d'eſprit eſt homme de mérite*; car il y a une grande différence entre avoir du mérite & être *homme de mérite*. La derniere de ces qualités embraſſe autant les avantages du cœur & les ornemens de l'âme que les perfections de l'eſprit : c'eſt même dans l'union des vertus & des lumieres qu'elle conſiſte; & autant qu'il eſt facile de trouver des gens qui ayent ſimplement du mérite, autant eſt-il rare d'en trouver qui ſoient dans le ſens véritable & rigoureux des *hommes de mérite*.

Le mérite & l'eſprit ſont de tous les pays; mais il eſt bien

évident que l'abondance de ces deux choses si précieuses se rencontre dans les grandes Villes & surtout dans la Capitale d'un vaste Empire. Quelle merveille qu'à Rome sous Auguste, il y eût plus de gens de mérite & d'esprit qu'à Fondi ou à Vejes; qu'il y en ait plus à Paris que dans de petites Villes, à l'extrémité du Royaume! Cependant comme aujourd'hui la plusparr des honnêtes gens de nos Provinces entretiennent quelque commerce avec Paris, comme plusieurs d'entr'eux y reçoivent quelque partie de leur éducation, nous croyons qu'on doit modifier un peu le morceau qui se trouve au commencement de ce 2^e. Volume.

» Les petits hommes de Pro-
» vince, dit notre Auteur, s'infa-
» tuent aisément de leur capaci-
» té, de leur mérite, ou de leurs
» dignités. Leur vûe n'a point
» acquis l'*esprit* de comparaison,

» elle ne s'étend pas plus loin
» qu'eux. Sans cesse occupés de
» leur conséquence, ils oublient
» insensiblement que leur Provin-
» ce n'est qu'une partie du Royau-
» me, & ne sentent pas que dans
» cette partie, la sotte vanité y
» devient, pour ainsi dire, attri-
» but des emplois & des charges.
» Cette ignorance est le caractére
» expressif & singulier qu'un Pro-
» vincial porte souvent à Paris.
» En le voyant, l'on ne demande
» pas d'où il sort. Ses bévues;
» ses questions, l'embarras de ces-
» ser tout à coup d'être remar-
» quable, l'annoncent. L'habitude
» de jouir d'un amour-propre aveu-
» gle ne le sauve point de l'hu-
» miliation qu'il éprouve à cha-
» que pas; il est presque forcé
» de demander grace, & du tems
» pour penser à son rôle. Ainsi y
» voit-on le Gascon s'ennuyer de
» parler vîte & longtems; le No-
» ble, d'y mépriser le Bourgeois,

» & le Bourgeois, d'étaler une
» aiſance que le moindre Artiſan y
» efface. Les rangs à Paris ſe trou-
» vent ſurmontés par degrés juſ-
» qu'au Souverain. Le Bourgeois,
» le Noble, l'homme de Robe,
» le Bénéficier, le Prélat de Pro-
» vince éprouvent à chaque inſ-
» tant l'humiliation de voir qu'ils
» ne ſont point vûs. La tranqui-
» lité que leur donnoient les
» hommages des ſots de Provin-
» ce, ne leur devient d'aucune
» conſolation : ils en ſont ſéparez.
» Il faut néceſſairement qu'ils ſe
» préſentent ſeuls, qu'ils s'annon-
» cent eux-mêmes, & qu'ils s'en
» donnent la peine, s'ils ne veu-
» lent ſouffrir d'être ignorés. «

Sur l'Article de *l'Économie de l'eſprit & du ſoin de le cultiver*, on emprunte le ſtile didactique. D'abord ce ſont des réfléxions générales pour recommander la méthode dans l'étude des Sciences & dans la lecture des Livres. On

deur imperieuſe de ſçavoir ; & cette méthode eſt abſolument & ſans exception la meilleure, la plus parfaite, parce qu'elle eſt la plus relative aux diſpoſitions de celui qui s'en ſert. Guillaume Budée n'apprit rien dans ſa jeuneſſe, parce qu'on l'accabloit de préceptes. Un beau jour l'amour des Sciences le ſaiſit comme par enchantement, & cet homme ſorti des écoles avec la paſſion du jeu & de la chaſſe devint l'eſprit le plus appliqué, le plus conſtant, le plus âpre au travail qu'on vit jamais. Il ne manqua pour lors ni de méthode, ni de regles, ni de principes ; il défricha tout, & fut le reſtaurateur de la belle Litterature parmi nous. Quel homme, & quel ſiecle en produira un autre qui lui reſſemble !

L'article *des talens & des qualités particulieres* eſt un des plus beaux de tout ce Recueil. L'Auteur y attaque fortement un préjugé

trop commun, qui est que nous sommes tels parce que nous sommes nés ainsi : principe qui concentre l'homme vicieux dans ses défauts; l'ignorant dans ses ténébres ; le mauvais Citoyen dans sa méchanceté : qui ôte à l'honnête-homme le mérite de sa probité ; qui introduit ici-bas une fatalité destructive des bonnes mœurs & de l'émulation. Qu'on s'examine, dit notre Philosophe » & l'on » sera porté à se rendre assez de » justice, pour reconnoître qu'on » auroit pû être bien différent de » ce que l'on est effectivement. » Je sçai que cette idée est humi- » liante, & que l'amour propre » n'y trouve pas son compte ; l'on » se pardonne si aisément, qu'on » aime mieux détourner les yeux « de quelque chose d'utile qui dé- » plaît, que de se voir coupable » en le regardant. Mais quelle » consolation n'a-t'on point à at- » tendre *de la suite de* cet examen !

» Si d'un côté l'on apperçoit la
» perte de plusieurs années passées
» dans une espece d'yvresse ; de
» l'autre, on apprendra à con-
» noître les sentiers qui condui-
» sent au louable & au solide. «

Il ajoute plus bas de très-bonnes vuës pour l'*éducation des enfans.* » On ne peut être trop atten-
» tif à conserver le goût des cho-
» ses louables que les premieres
» impressions leur donnent. Il faut
» laisser badiner leur esprit sur le
» choix, les éguilloner par les
» louanges, & voir sérieusement
» leur jeu, parcequ'ils s'y exer-
» cent avec une espece d'imita-
» tion, toujours prise sur la réali-
» té même des objets dont ils
» ont été frappés. Cette liberté
» laisse entrer dans leur esprit les
» premieres semences des talens, &
» des qualités particulieres, qu'ils
» possederont dans leur vie. Lors-
» qu'on veut faire penser plus sé-
» rieusement les enfans, & leur

: prendre de trop bonne heu-
chemin de la perfection, il
'e souvent qu'on ne suit pas
re des connoissances qu'ils
capables d'acquérir; qu'on
:ipe sur leur raison, en lui
ındant des fruits prématu-
C'est-ainsi que leur esprit
:é dans ses dévelopemens,
rré dans de certaines limi-
tendu aux exercices d'une
ation trop forte, acquiert
ıne correction fréquente,
:goût des Arts, & généra-
nt celui d'une attention sui-
ur les choses. Tel auroit
ɔeut-être un bon Officier
ral, si on lui eût permis
; récréations dans le Collé-
le commander un exercice,

» ne, & de là à celle des Loix,
» n'a fait qu'un juge ignorant,
» qu'un mauvais Magistrat. «

Il y a ici un article entier *sur les mauvais raisonnements*. Nous dirons avec franchise que la matiere méritoit plus d'étendue & de dévelopement. On n'y trouve que quelques réfléxions communes avec la critique d'un Chasseur, prétendu Philosophe, qui soutient que les animaux & que ses chiens en particulier ont une ame: à quoi l'on ajoute sur la fin une narration qui peint apparemment une de nos Académies, & quelques mauvais raisonneurs clabaudant contre une excellente piece qu'on suppose y avoir été luë.

Quand S. Evremont traita le même sujet sous un titre contraire, qui est *de la justesse du raisonnement*, il ouvrit une carriere bien plus vaste, plus Philosophique, & plus belle; il montra

omment la manie des systèmes
téroit la raison; comment l'af-
ctation du stile précieux dégra-
oit le langage, qui est donné
ıx hommes pour se faire enten-
e; comment on ne doit jamais
faire esclave des opinions qui
gnent en certain tems, quoique,
ur l'agrément de la societé, on
soit pas obligé de rompre en
iere à tous ceux qui les soutien-
nt: & il critiqua très-à-propos
ntôt les Philosophes modernes,
ntôt les beaux Esprits du 16e
cle, lesquels n'étant que des
héteurs, ou des Grammairiens
ıviserent de dogmatiser sur la
ligion.

Mais revenons à notre Auteur,
rendons lui justice sur l'article
*la composition & des ouvrages
sprit.* Il enrichit ce sujet d'une
inité de réfléxions très sensées.
ıus ne sçavons s'il s'est es-
ré quelquefois dans le genre
téraire; si notre Parnasse, ou

notre Lycée lui doivent quelqu
ouvrage de goût : mais s'il n'avoi
pas encore franchi cette barrier
nous lui adresserions ces parole
qui sont de lui-même : » Aprè
» avoir appris à étudier, à distin
» guer le vrai d'avec le faux
» l'or d'avec le cuivre & le clin
» quant, il seroit tems d'essayer
» jeune *Timoleon*. Votre esprit a
» t'il été bien redressé, bien manié
» bien nourri ? Lui avez-vous fai
» prendre avec force les impres
» sions du pathétique & du subli
» me ? Osez entreprendre; donnez
» lui cette liberté nécessaire au
» efforts heureux : quittez l'ap
» prentissage & l'esclavage des ré
» gles, suivez sans contrainte c
» feu de votre genie ; ne craigne
» point un désordre apparent
» vous vous retrouverez en corri
» geant votre ouvrage. «

Il regne dans toute la suite de c
morceau *sur la composition*, un mé
lange de préceptes & d'exhorta

tions, quelque chose qui instruit, & quelque chose qui encourage; un ton de réserve pour arrêter l'impétuosité déréglée d'un jeune Auteur, & un air de liberté pour lui permettre un louable essor. Voici un endroit qui mériteroit d'être examiné par ceux qui se picquent de connoître le caractére des diverses Nations. » La tournure » d'esprit, l'air que prend une » pensée, la figure des expressions, « le sentiment d'une vérité, d'une » maxime, la maniere de la dé» biter, de l'établir; que dis-je? » les idées même sont particu» lieres à chaque peuple & peut» être à chaque Province. Un » étranger se défait aussi diffici» lement de sa maniere de con» cevoir & de rendre ses pensées, » que du son naturel de l'accent » qu'il a contracté. Les mots qu'il » employe pour s'exprimer, quoi» que propres, retiennent une » maniere étrangere. Ainsi la vé-

» rité, la justesse des idées
» servent quelque chose de
» culier, qui caractérise le t
» de l'esprit, s'il m'est pern
» me servir de cette expressi

Il y a peut-être en tout c
vrai, de l'incertain, & du fa
est vrai que chaque Nation
qu'on appelle sa tournure d'e
mais cela met-il une diffé
dans les idées, dans les sentin
dans ce qui mérite le nom d
rité? Il faudroit, ce semble
tinguer la raison pure de l'in
nation; la vérité simple, du
gage qui en est l'expressior
justesse d'esprit, de l'ornei
des pensées; les premiers
cipes du sentiment ou de la
rale, des usages & des g
qui dominent dans chaque Na

Nous voudrions pouvoir in
sur toutes les autres matieres
notre Philosophe embrasse, &
sont énoncées sous ces titres (
compter les sujets que nous av

déja indiqués) : *Des impressions & des préjugés, des femmes, des passions en général, du déguisement, de l'homme, du babil & du silence, de l'occupation de l'esprit & du cœur, de l'ignorance & de la misere de l'homme.* Ceux qui liront ces deux volumes se laisseront prévenir d'estime pour l'Auteur : ils souhaiteront de le connoître, de converser avec lui : ils prendront l'essor jusqu'à lui faire part de leurs critiques. Ils lui diront peut-être que son stile est un peu monotone, qu'il auroit pû l'animer par des exemples, par des images plus vives ; qu'on y desire en quelques endroits de la clarté, de la simplicité & quelque chose de cette maniere insinuante, qui gagne les hommes dans le tems même qu'on leur débite les plus fortes vérités. Mais toutes ces observations n'altéreront pas l'idée avantageuse qu'on doit *avoir de tout* l'ouvrage : &

c'eſt bien le cas de dire à quiconque ſeroit ſurpris d'une telle critique :

Tu nihil in magno doctus reprendis Homero ?

ARTICLE XXXVI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

DE ROME.

ANtoine de Roſſi, Imprimeur à Rome, vient de publier la Traduction du Telemaque en vers Italiens. Le titre eſt : *Il Télémaco in Ottava Rima, tratto dal franceſe, & dedicato alla Maeſtà Criſtianiſſima di Ludovico XV. da Flaminio Scarzelli Profeſſore di Eloquenza, nella Univerſità di Bologna*

gna segretario dell' ambasceria di quel Senato in Roma. 1747. L'ouvrage est in-4° divisé en deux parties, qui peuvent se relier en un ou en deux volumes, d'une très-belle execution pour le papier & les caracteres, & enrichi d'un frontispice dont le dessein est de M. De Troy Directeur de l'Académie de France à Rome. On sçait que les Italiens appellent *ottava Rima* des Stances de huit vers chacune : c'est la mesure de vers dont se sont servis le Tasse & l'Arioste.

Le Poëme est précédé d'une Préface dans laquelle l'Auteur rend compte des raisons qui l'ont porté à entreprendre cette traduction, & des circonstances favorables qui lui ont procuré l'honneur de la dédier au Roy. La Traduction est aussi fidelle que l'a pû permetre le génie différent des deux langues : seulement le Traducteur a pris la liberté d'a-

jouter à la fin & au com-
ment des chants, quelqu
ces, qui sont détachées de
du Poëme, selon la mét
l'Arioste. Ces stances roulen
part sur les louanges du l
sur celles du Pape : nous
terons quelques-unes qui
connoître en même-tems
dans lequel l'ouvrage es
Au chant 21 le Poëte dé
allarmes de la France au t
la maladie du Roy, & il s'e
ainsi :

Pianser gli eletti studi, e l'ar
Che serbi in pace tra 'l frago
mi
Si, che l'invidia a la virtù ribel
L'età vorace, e 'l cieco obbl
mi.
Fur viste lagrimar le tre sorel
Ond'hai le tele, e i disegni, e
De' più pregiati artefici, e pi
Ne le regali stanze in un race

E se tutta, quant' è, darti pot

Segnal d'affetto la terrestre mole,
Certo niun loco rimaner dovea
Senza pena, o timor sotto del sole;
Che già scoprirsi, tua mercè, vedea
Sua forma a le moderne, e antiche scuole,
E per lunghi viaggi il dubbio sciorse,
Che ognor divise, e ognor le tenne in forse.

Et après quelques autres Stancees ce morceau finit ainsi:

Basti, che pria l'affanno, e 'l gaudio poi
Mostrar di lor virtù si degno effetto,
Che 'l tuo gran nome da' Vassalli tuoi
Il bel pregio acquistò di Ré diletto.
Tu, com'è l'uso de' veraci Eroi,
Più de la fede lor, più de l'affetto,
Che non de' primi gloriosi acquisti
Di Knoque, o d'Ypri, o di Menin gioisti.

Dicesti allor: se per amor de' miei
Io giacqui sì, che impallidì 'l Chirurgo,

Poiché di mia bontà certi li fei,
Ecco ch'io ne la lor vivo e risorgo;
E dopo i giorni periglioss e rei,
A sciorre Alsazia, & ad espugnar
Friburgo,
Caldo di bellicosa ira volasti,
E salvo al Regno e vincitor tornasti.

Il ne nous reste qu'à ajouter que M. Louis *Montesani Caprara*, Professeur de Droit public dans l'Université de Bologne, & Bibliothécaire de l'Institut des Sciences, travaille à des notes Morales, Politiques, Historiques & Géographiques sur le Télémaque, dont le recueil formera un second Tome qu'on promet de donner au Public dans quelques mois.

De Florence.

Guidonis Grandi Abbatis Camaldulensis & Mathematici præstantissimi elogium. Ang. Maria Bandinio Florentino Autore. Florent.

8°. pp. liij. Il y a déja quelque-tems que cet éloge du P. Grandi a été rendu public. M. Bandini, qui en est l'Auteur, a recherché toutes les anecdotes, qui concernent ce savant Mathématicien, & à la fin du volume il donne une liste exacte & très-longue de ses Ouvrages. *Cet Ecrit, très-curieux & très-digne d'être lû, reparoîtra dans un Article de ces Mémoires.*

De Bresse.

Le 3[e] Volume de l'Edition des Lettres du Cardinal Polus est achevé d'imprimer. M. le Card. Querini le dédie au Cardinal Duc d'York, & il rappelle dans son Epître dédicatoire un trait que les Mss. du Vatican lui fournissent. Polus avoit dessein de faire paroître son Livre *de l'Unité Ecclésiastique*, sous les auspices de Jacques V. Roi d'Ecosse son parent, & très *zélé Catholique*. La mort de

ce Prince empêcha l'exécution ce projet. Sur quoi le Card. Qu rini dit au Card. d'York : *Id p. fecto confido, atque insuper ani augurор, eundem* (Polum) *n ximopere gaudere, quod consili à se susceptum Jacobo V. libr suum dicandi quoniam effectu ruit, reapse aggrediar ego, con cratis Regio hujus Germini li ris, quas præsens Volumen co plectitur.*

De Milan.

Istoria del Concilio di Tre scritta dal Padre Sforza Palav no della Comp. di Gesu &c. F toire du Concile de Trente de lavicin &c. Nouvelle édition trois Volumes *in* 8°, *chez seph Marelli, à la Fortune.* I vertissement dit que cette nou le édition doit être bien reçue *essere la più ricca, la più illust & la più corretta sopra ogn' a*

finora uscita ; avendosi voluto incontrarla con tutte l'altre edizioni.

ESPAGNE.

De Sarragosse.

Les Livres de ce pays ne passent communément en France que longtems après l'édition. En voici un qui méritoit d'être connu aussitôt qu'il est sorti des mains de l'Imprimeur, C'est une Poëtique complette, sous ce titre : *La Poëtica ò Reglas de la Poësia en general, y de sus principales especies.* Por Don Ignacio de Luzan, Claramunt, de Suelves, y Gurrea, *entre los Academicos Ereinos de Palermo, Llamado Egidio Menalippo.* En Zaragoza, por Francisco Revilla. 1747. Petit in fol. pp. 503.

Nous ignorons si M. de Luzan Auteur de cet Ouvrage a composé quelquefois des Poësies ; mais

il possede parfaitement toute la théorie de cet art. Il seroit peut-être difficile de trouver une Poëtique mieux ordonnée, plus méthodique & plus savante. Il partage ce Volume en 4 Livres. Il traite 1°. de l'origine, du progrès & de l'essence de la Poësie. 2°. de son utilité & de ses agrémens. 3°. de la Poësie Dramatique. 4°. De la Poësie Epique. Quoique les citations de Poëtes Espagnols dominent ici, on y trouve cependant des traits de tous les bons Auteurs des autres Nations, tant anciens que modernes, Grecs, Latins, Italiens, François; aucun n'est étranger à M. de Luzan. *Un extrait suivi fera connoître davantage ce très-beau Livre.*

DE SAINT SEBASTIEN.

Diccionario Trilingue del Castellano, Bascuence, y Latin. Su Autor El P. Manuel de Larra-

mendi de la Compañia de JESUS. C'eſt-à-dire *Dictionnaire Caſtillan, Baſque & latin*, par le P. de Larramendi Jeſuite. Deux vol. in fol. 1745.

On a du même Auteur, ci-devant Confeſſeur de la Reine veuve de Charles II. une Grammaire de la langue Baſque, imprimée à Salamanque en 1729 ſous le titre de *El impoſſibile Vencido. Arte de la lengua Baſcongada* in 12.

Et un autre livre auſſi in 12 intitulé : *Diſcurſo Hiſtorico ſobre la antigua famoſa Cantabria.* A Madrid chez Jean de Zuñiga en 1736.

Ces trois ouvrages comprennent tout ce qu'on peut dire en faveur de la langue Baſque, ſoit pour en montrer l'antiquité, les uſages, les proprietez ; ſoit pour la défendre contre ſes adverſaires. Car il s'eſt élevé en Eſpagne des Contradicteurs & des Critiques,

quand on a voulu parler avec honneur de ce langage confiné aujourd'hui dans les frontieres de l'Espagne & de la France. *On rendra compte dans la suite de ces Mémoires, de cette Controverse, & des trois Livres du P. Larramendi.* En attendant nous allons dire une anecdote qui peut intéresser l'Histoire Littéraire. Un Savant de Hambourg étant à Paris, il y a quelques années, cherchoit un Nouveau-Testament en langue Basque. Il apprit qu'il y en avoit un dans la Bibliothèque, appellée autrefois du Collège de Clermont, & aujourd'hui de Louis le Grand. Il vint le voir, & il auroit souhaité qu'on eût voulu le lui céder : ce qui n'étoit pas possible, n'y ayant que cet exemplaire dans la Bibliothèque. Or ce Nouveau-Testament Basque passe pour un des Livres les plus rares qu'on connoisse en genre de Bible. D. *Antonio*, dans la Bibliothèque Espa-

gnole, dit qu'il en avoit vû un exemplaire à Rome chez le Cardinal Barberin. Le P. Larramendi, Auteur des Livres que nous annonçons, dit qu'après plusieurs années de recherches & de soins, il en a trouvé aussi un, & il en donne la notice comme d'une piéce très-singuliere. C'est absolument la même chose que l'exemplaire du Collège des Jésuites de Paris. Il est imprimé à la Rochelle en 1571, & dédié à la Reine de Navarre, Jeanne d'Albret, mere de Henry IV. Le Catalogue de la Bibliothèque du Roi annonce un exemplaire du même Ouvrage : en voilà donc déja quatre. Nous ne doutons point qu'il n'y en eût à la Rochelle dans la Bibliothèque des Huguenots; cette traduction étant l'ouvrage d'un Calviniste.

FRANCE.

De Marseille.

Templum Belsuncaum. Carmen,

autore Francisco Para è Soc
C'est un Poëme Latin en
neur de M. l'Evêque de M
L'Auteur feint qu'il est tr
dans un Temple, où tou
me les qualités du Prélat
quité de sa Maison, ses
durant la peste, sa charité
pauvres, son zèle pour la R
ses courses Apostoliques d
Diocèse &c. Telle est à p
toute la matiere & la suit
Ouvrage. Le Temple se
ainsi aux yeux du jeune Po

Qua Pyrenæi (*a*) super ard
montes
Aërium attollunt culmen;
frementes
Luctantûm ventorum iras, te
fragores
Deridene; triplicisque procu
regni,
Oceanique minas, fortunatosqu
di (*b*)

(*a*) *La Maison de Belsunce est de Navarre.*

(*b*) *Bayonne.*

Proſpectant muros : magnâ ſe mole per auras
Tollit ſexcentis templum ſublime columnis,
Sideribus minitans, æquataque machina cœlo,
Cui nec Romulei certent Capitolia faſtûs,
Nec Babilon, nec ſacrilegæ molimina Memphis.
Aurea materies templo eſt, Superûmque ſuperbas
Æquat opes : aurata jacent fundamina ſubter :
Aurea ſplendeſcunt nitidi faſtigia tecti :
Aurea delubri facies ; domus aurea tota eſt,
Chryſolithiſque frequens, ſparſiſque decora ſmaragdis,
Sardonycique refert ignes, flammaſque Pyropi,
Et procul Aſtriferi ſplendorem imitatur Olympi.
Ante fores, jacet immenſi lætiſſima campi

Area, odoriferis loca latè consita sylvis,
Murmure lympharum, volucrumque strepentia cantu
Semper, & agresti semper viridantia fronde.
Hîc centum audaci vibrantur in aëra jactu
Fontes: hîc centum texunt umbracula Xisti;
Pampineique procul fugiunt in nubila colles,
Subjectumque patet longè prospectus in orbem.

D'ANGERS.

Conférences Ecclésiastiques du Diocèse d'Angers sur les cas réservés. Tome second: chez Pierre Louis Dubé &c. & à Paris, chez Guérin, rue S. Jacques. *in* 12 1748. Le premier Volume de cet Ouvrage faisoit souhaiter le second. *Dans un extrait on fera connoître encore la précision de l'Auteur*

de ses connoissances, & de sa morale.

De Paris.

Œuvres de Messire Jacques-Bénigne Bossuet, Evêque de Meaux &c. en 12 Volumes *in* 4°. Seconde édition; chez Jean-Baptiste Coignard & Antoine Boudet, rue S. Jacques. L'édition annoncée en 1742, & proposée par souscription, ayant été consommée par les Souscripteurs, on en propose une nouvelle. Elle sera au même prix que la premiere; c'est-à-dire sur le pied de 9 liv. le Volume en feuilles, avec cette différence qu'on peut recevoir dès à présent les trois premiers Volumes, & les suivans par trois Volumes de trois en trois mois; en sorte qu'on aura l'Ouvrage complet dans le courant de cette année. Tout ce qui est sorti de la plume de M. Bossuet se trouve dans ce Recueil hors l'ouvrage

Conventûs Cler...
1682, & un autre touchant le L...
vre des *Réfléxions morales ſur*
Nouveau-Teſtament. Ces deux O...
vrages ont paru ſéparément d...
puis peu d'années à Amſterdam e...
5 Volumes, qui coutent en feui...
les 40 liv. Actuellement on paye
en recevant les trois premiers V...
lumes, 27 liv. plus 9 autres liv.
compte ſur ce qui reſte à donn...
pour les neuf autres Tomes. T...
eſt en général le *proſpectus* de ce...
te nouvelle édition, qui ſera bell...
correcte, & digne de l'Auteu...
Quand elle paroîtra, nos Mémo...
res en donneront l'hiſtoire un pe...
plus raiſonnée.

Avis ſur le Recueil des Hiſto...
riens de la Gaule & de la Franc...
Quelqu'un demandoit en ſtile q...
reſſembloit au *Quonam Popu...*
Romani fato de Ciceron, com...
ment il étoit arrivé que nos M...

eussent jamais parlé de
.eau & très-grand Recueil
.storiens François ? Il seroit
.le d'en dire d'autre raison que
.e de Montagne qui se portoit
.ur être *fort en oubliance*, même
.ur les meilleures choses. Les grands Livres ne devroient pourtant pas échaper comme les petits, mais il arrive que les petits se multiplient tellement qu'ils forment quelquefois tous ensemble un nuage qui dérobe la vuë des grands. Quoiqu'il en soit, notre intention est de rendre justice à ce vaste Recueil, que nous connoissons déja par les cinq premiers Volumes, & dont nous pouvons dire, *Par regno liber est*, comme on disoit autrefois du Louvre, *Par urbi domus est*. Le *prospectus* qu'on nous communique dit qu'on distribue actuellement les 4 & 5 Tomes; que les 6 ou 7 sont sous la presse; & que les 8 & 9 qui termineront la seconde race de nos Rois, sui-

vront immédiatement & sans interruption. On avertit au reste que toute la collection pourra être complette en 18 ou 20 Volumes. Nous souhaitons que les PP. Bénédictins, actuellement chargés de ce travail, puissent lui survivre, qu'ils puissent voir toute la France, ancienne & moderne, rassemblée sous leurs yeux. Quelle reconnoissance ne leur devra pas la Nation entiere ! *On peut souscrire encore, chez Gabriel Martin, Jean-Bapt. Coignard, Pierre-Jean Mariette & les freres Guérin.*

Description abrégée, Géographique & Historique du Brabant Hollandois, & de la Flandre Hollandoise; contenant un détail précis de la distribution de ces pays, de leur situation, climat, gouvernement, forces, nombre & mœurs des Habitans &c. tiré du Hollandois, *avec des Plans exacts des Places fortes.* Ce Livre est curieux,

essant dans les circonstances, les Places forment un coup d'œil qui rappelle ou prévient agréablement nos conquêtes.

Pensées Evangéliques pour chaque jour de l'année. Chez Desaint & Saillant, rue S. Jean-de-Beauvais. *in* 12. 2 Vol.

Continuatio Prælectionum Theologicarum Honorati Tournely : sive *Tractatus de universâ Theologiâ morali. Tom.* VII. *continens Tractatus de Sacramentis in genere & de Baptismo.* Apud viduam Raymundi Mazieres & J. B. Garnier. 8°. 1747.

On lit ici avec empressement une *Histoire du Parlement d'Angleterre* imprimée à Londres, & composée par M. l'Abbé Raynal, *in-12. pages 376.* Nous en rendrons compte dans ces Mémoires; & en applaudissant au succès de l'Auteur, *nous releverons* quel-

ques endroits trop hardis d
Ouvrage. Plus cet Ecrivain a
vantages du côté de l'esprit
style, de l'agrément, plus i
s'étudier à ne rien produire q
très-correct pour les sentime
pour la maniere de les expr
C'est un des meilleurs Peint
histoire qui ayent paru d
longtems; quel dommage si
ques-uns de ses Tableaux
moient la Religion des hor
vertueux!

AVIS AU PUBLI

Madame de Catinat Veu
Monsieur de Catinat Conseil
Parlement, pour se conforme
intentions de son mari, a
prié depuis peu *M. l'Abbé*
nal Auteur connu par son H
re du *Stadhouderat* & cel
Parlement d'Angleterre, de
poser *l'Histoire de M. le Ma*
de Catinat sur les Mémoires
tres Pieces que Monsieur de

nt son neveu avoit fait rassem-
er pour servir à cet ouvrage :
le croit devoir inviter Messieurs
es Officiers, qui ont servi sous le
Marêchal, & autres personnes,
qui ont vêcu avec lui ou qui ont
quelques connoissances particu-
liéres de sa vie, d'envoyer tous
les Mémoires, Lettres, Plans de
Ville, de Campemens, de Batail-
les; les Cartes particulieres des
Vallées du Piémont & des can-
tons de l'Italie où il a fait la
guerre depuis l'année 1690.
jusqu'en 1706. & généralement
toutes les instructions qu'ils pour-
ront procurer à ce sujet. Tout
le monde doit s'interesser à la
perfection de l'Histoire de ce
grand homme; & c'est dans cette
vuë que Madame de Catinat ose
esperer les éclaircissemens quelle
demande, en assurant de sa recon-
noissance ceux qui voudront lui
faire l'honneur de les lui donner.
Elle recevra par la Poste ou par

les Messageries ou autres
res Publiques toutes les
& paquets qu'on lui adres

Cette Dame demeure
l'Université près la ruë du
Paris.

Sujet proposé par l'Acadé
Sciences & Beaux Arts,
à Pau, pour un Prix
distribué le premier Je
mois de Février 1749.

L'Académie accordera un P
Médaille d'or empreinte de ses
à l'Ouvrage en Prose qu'elle j
mériter, lequel ne pourra être
d'une demi-heure de lecture
aura pour sujet :

De toutes les passions
hommes opposent à la vér
Jalousie est la plus danger

Ceux qui souhaiteront que l
vrages entrent en concours pou
les adresseront à M. de Blair,
ler au Parlement de Navarre, S
de l'Académie ; mais il n'en s
aucun après le mois de Novem
chain, & les paquets resteront a

s'ils ne sont affranchis des frais du port.

Chaque Auteur mettra au pied de son Ouvrage, la Sentence ou Devise qu'il voudra; il la répétera au-dessus d'un Billet cacheté, & il écrira son nom au-dedans du Billet.

M. l'Abbé Bellet de Montauban a remporté le Prix de 1748.

TABLE DES ARTICLES du mois d'Avril 1748.

ART. XXVII. *Stephani Fabretti S. J. Carmina &c.* Recueil des Poësies du P. Fabretti. J. 581

ART. XXVIII. *Lettres d'un Seigneur Hollandois avec des Réfléxions politiques &c.* 607

ART. XXIX. *Le nouveau Newkastle* ou *nouveau Traité de Cavalerie &c.* 626

ART. XXX. *Dissertation sur les Ecrits en Langue Tangutane trouvés en Siberie &c.* 639

ART. XXXI. *Remarques d'Histoire naturelle faites à Bagnere & à Barége par M. de Secondat, &c.* 650

ART. XXXII. *Essai sur l'Etude des Belles-Lettres.* 662
ART. XXXIII. *Histoire des anciens Empires de l'Asie &c.* par M. Plumyeen Doyen d'Ypres &c. 677
ART. XXXIV. *Mémoire Historique & Critique sur la Ville d'Herculea &c.* 705
ART. XXXV. *Essai sur les Passions &c.* T. II. 712
ART. XXXVI. *Nouvelles Litteraires,* 740

Errata pour le mois de Mars 1748.

Page 537. l. 5. *Bangor*, lis. *Salisbury.* Même p. l. 18. Chesmacher, *lis.* Scheffmacher.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce premier Mars 1748.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des *Augustins*, près le Pont S. Michel.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
ES SCIENCES
ET
ES BEAUX ARTS.

Mai 1748. I. Vol.

EMOIRES
POUR
HISTOIRE
Sciences & des beaux Arts,

*nencés d'être imprimés l'an
'01 à Trévoux, & dédiés à
ı Altesse Sérénissime Monsei-
eur le* PRINCE SOUVE-
4IN DE DOMBES.

Mai 1748. I. Vol.

A PARIS,
CHAUBERT, à l'entrée du Quai
; Augustins, à la Renommée,
& à la Prudence.

M. DCC. XLVIII.
Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SON commencés au mois de Janvier 170 & se vendent 15 f. le mois en bla & brochés 16 f.

Années

1701.	9.	vol.	1725.	12.
1702.	12.	v.	1726.	13.
1703.	12.	v.	1727.	12.
1704.	12.	v.	1728.	12.
1705.	12.	v.	1729.	12.
1706.	12.	v.	1730.	12.
1707.	12.	v.	1731.	12.
1708.	12.	v.	1732.	12.
1709.	12.	v.	1733.	12.
1710.	12.	v.	1734.	12.
1711.	12.	v.	1735.	14.
1712.	12.	v.	1736.	15.
1713.	12.	v.	1737.	13.
1714.	12.	v.	1738.	13.
1715.	12.	v.	1739.	14.
1716.	12.	v.	1740.	13.
1717.	12.	v.	1741.	12.
1718.	12.	v.	1742.	12.
1719.	12.	v.	1743.	12.
1720.	5.	v.	1744.	12.
1721.	12.	v.	1745.	12.
1722.	12.	v.	1746.	15.
1723.	12.	v.	1747.	14.
1724.	12.	v.	1748.	5.

EMOIRES
OUR L'HISTOIRE
ciences & des beaux Arts.

Mai 1748. I. Vol.

TICLE XXXVII.

TILUCRETIUS DE DEO c. Anti-Lucrece de M. le ard. de Polignac. *Suite de Article* XXII *au mois de Mars 1748.*

Liv. 4e. Du Mouvement.

SI l'eſpace a tellement embaraſſé de grands Philoſophes, comme Epicure, Lucréce, Deſcartes, qu'ils ont avancé des propoſitions bizarres,

& dont les esprits les plus bo
nés saisissent d'abord le faux &
ridicule, le *mouvement* a bien a
trement exercé & exercera e
core long-tems les Physiciens l
plus habiles & les plus pén
trants. Les questions qu'il s'ag
de résôudre, ne sont pas comn
à l'égard de l'espace, l'ouvra
d'une imagination mal gouve
née. Ce sont des difficultés tr
réelles, & qu'il n'est pas aisé d'
claircir.

Le quatriéme Livre est des
né à expliquer une matiere si
pineuse. De l'air dont le sçava
Cardinal débute, on s'appe
çoit aussi-tôt que la longue
du chemin qu'il a déja parcou
ne l'a point épuisé, ni mên
fatigué; il se compare à un vo
geur qui se trouvant à mi-cô
d'une haute montagne, s'arrê
pour considerer ce qu'il a dé
fait de chemin & prend une no
velle résolution de s'élever ju
qu'au sommet.

Tùm rigidas cautes, & quæ juga vicit anhelans
Cernere amat, relegitque oculis vestigia lætis :
Surgit mox, avidus summum exsuperare cacumen.

A mesure qu'on avance dans l'examen de Lucréce, la gloire, non du Poëte, mais du Philosophe, diminue sensiblement. Fier d'avoir rendu ses Dieux méprisables & inutiles, il menoit la Religion en triomphe, & tous les voluptueux de l'un & de l'autre sexe suivoient en foule pour immoler l'irréconciliable ennemie de leurs plaisirs. Comment un Philosophe, dont la doctrine est si peu sensée, & si peu d'accord avec elle-même, a-t'il eu plus de disciples & plus d'admirateurs que ni Orphée ni Arion ? La volupté en a tout l'honneur : on écoute volontiers un Maître, qui n'enseigne que ce qui plaît.

Les Atomes n'eussent jai
contribué à la construction
monde, s'ils eussent été imm
les : c'étoit une necessité q
fussent en mouvement, afin
se choquer mutuellement,
s'accrocher les uns les autr
pour former les divers corps
nous voyons ; mais quel est
principe de ce mouvement?
cure répond que c'est là pe
teur. Si c'est la pesanteur qu
met en mouvement, tous les A
mes descendront ensemble
des lignes paralléles, & n
rencontreront pas. Les go
de pluie qui tombent dans
temps calme, ne se joignent
Cette objection fut faite à Dé
crite, & il y répondit en ria
c'étoit sa méthode. Epicure c
prit qu'il falloit une autre rép
se à une difficulté si sérieuse.
lon lui les Atomes se meuv
naturellement par des lignes o
ques, & c'est par cette obliq

de leurs directions qu'ils se rencontrent, qu'ils s'attachent ou qu'ils se repoussent mutuellement & qu'ils forment les êtres sensibles. Epicure ajoute ici au systême de Démocrite; ne lui contestons pas cette gloire.

Et patre Democrito longè solertior, ire
Detortas Atomos jussit, quò pondera ferrent.

Mais ce qu'il ajoute ne suffit pas. Ces lignes obliques que parcourent les Atomes sont-elles paralléles, & les Atomes ont ils un égal degré de mouvement? La difficulté subsistera toujours. Seroit-ce que parmi les Atomes, les uns descendent par des lignes perpendiculaires, & les autres par des lignes obliques, ou qu'il y auroit la même diversité dans les directions des mouvemens des Atomes, qu'il y en a dans

leurs figures ? Mais comment ce Atomes, qui sont tous de mêm nature, ont ils naturellement de directions différentes dans leu mouvement ? Pourquoi les un tombent-ils perpendiculairement pendant que les autres se meu vent horisontalement ou oblique ment ? Traduisons quelques Ver de ceux qu'on lit en cet endroit

» O Epicure, Chef d'une nom
» breuse secte ! Si la religion or
» donnoit de croire de pareille
» folies, avec quels éclats de ri
» re, ne l'écouteriez-vous pas
» Vous l'accusez d'avoir été l
» mere de bien des crimes
» vous l'accuseriez plus justemen
» d'être la mere de bien des er
» reurs..... Maître absolu de ce
» Atomes qui vous sont si chers
» que ne les avez-vous rangés à
» votre gré & fait marcher en
» tourbillons, par des lignes spi
» rales, par des courbes de toutes
» les especes ?... Vous avez entre

e regler le monde, mais
oix que vous avez établies,
sçauroient subsister. Dans
: vuide immense où les Atc-
mes se jouent, on ne peut assi-
» gner aucune ligne ni oblique
» ni perpendiculaire; parce qu'on
» ne connoit ni le terme d'où ils
» ont commencé de se mouvoir
» ni celui où tend leur mouve-
» ment. Dira-t'on que leur pe-
» santeur les pousse vers le cen-
» tre de la terre?. L'espace qu'on
» assure être infini a donc un
» centre qui est celui de la terre,
» & cet espace n'est plus qu'un
» cercle terminé par une circon-
» férence. Passons toutefois ce
» point à Epicure, son systême
» en est-il plus facile à défendre?
» Puisque les Atomes se meuvent
» selon différentes directions, ils
» ne peuvent tendre tous vers
» le même centre. Tous ceux
» qui de leur nature marchent
» sur des lignes obliques traver-

» sent les lignes que suivent ceux
» qui tombent perpendiculaire-
» ment & qui forment comme au-
» tant de rayons.

Siccine Democriti mendum sarcire putabas ?
Ipse tegis vitium vitio, frustraque bis erras.

Est-ce ainsi Epicure que vous prétendiez corriger la faute de Democrite ? Vous la cachez par une autre faute & vous vous trompez deux fois.

Les arguments dont le même Philosophe se sert & qu'il tire de la liberté de notre volonté, sont encore d'une plus grande futilité. L'homme est libre ; donc les atomes se meuvent obliquement. Quelle étrange Logique ! Quels Paradoxes suivent de cette proposition ? Si les atomes se détournent, parce que telle est leur nature, il n'est donc pas possible

qu'ils tiennent une autre route, que conclura-t-on de cette nécessité inévitable en faveur de la liberté ?... Si c'est de leur choix qu'ils se détournent, ils sont donc libres, & l'homme ne jouira plus seul de cet avantage, qu'Epicure même a reconnu lui être propre. De là quel renversement dans l'univers ! Tous les élémens usant de la liberté, qu'on leur accorde, pourront cesser à leur gré de se prêter à la conservation du monde. Les fleuves ne continueront pas de couler ; ils assembleront leurs eaux dans des lacs ; le feu ne brulera point la paille, & s'attachera seulement, s'il le juge à propos, aux maisons & aux Palais. Le soleil ne se levera plus, & la lune refusera d'éclairer pendant la nuit. Ce sont là les suites nécessaires de cette merveilleuse doctrine. Comment ce grand Philosophe ne les a-t'il pas prévûes, & comment n'a-t'il pas com-

pris qu'après avoir reconnu q
l'ame des hommes étoit libre,
avançoit des principes incompa
bles avec cette liberté ?

Si nos ames ne sont qu'un asse
blage d'atomes, dont tous les m
vemens obliques & directs ne
pendent pas de nous, pourro
nous vouloir ou ne vouloir pa
notre gré ? Ne serons-nous pas f
cés de tourner notre volonté v
l'objet où la pousseront ces a
mes dont l'ame est composé
Voilà un destin plus terrible que
destin tant vanté par les Poët
& qui tenoit tous les Dieux d
la servitude. Le hasard que v
adoptez est détruit en même ter
quoiqu'il eût toujours été rega
comme le maître des hommes
des Dieux. Tout ce qui arrive,
rive nécessairement par l'assemb
ge des atomes dont les mou
mens, soit que ces atomes s
semblent ou se détachent &
fuyent, sont propres de leur

:eur parle ici ſelon les
s qui attribuoient au
vénemens dont ils igno-
ıuſe. Il ſçavoit autant
ıs grands Théologiens
ɔoint de hazard & que
verné par la Providen-

il fortuitò contingere poſ-

ıſus divûm pater atque ho-
'ex

que enim caſu eſt, quod
neceſſe eſt.

; zélé pour les atomes
vuide, eſt venu au ſe-
nocrite &d'Epicure,il a
ıe les atomes n'avoient
même degré de mou-
ns cette ſuppoſition, on
ément comment il s'eſt
rs aſſemblages de ces
ıx qui ſe meuvent plus
, ſe joignant à ceux
che eſt plus lente. Qu'il

eſt triſte pour Démocrit
voir pas imaginé cet ex
Epicure n'eût point eu r
mouvement oblique des
Cependant cette explic
contente pas. Quelle eſt
de cette inégalité de mo
dans les atomes, puiſqu'i
même nature ? Pourquoi
ſont-ils plus legers & les a
pareſſeux ? Comme l'Eco
cure prétend ſans raiſon
atomes ſont diſtribués e
de différentes figures,
n'eſt pas mieux fondé à
qu'ils ſont inégaux dans l
vement. Epicure qui
que les atomes n'ont p
créés, pouvoit-il enſeign
n'avoient pas le même
mouvement, dans l'impui
il étoit d'aſſigner une ca
qui en eût donné plus
qu'aux autres ? Cette ſu
étoit plus excuſable dans
di qui reconnoiſſoit un C

.olira-t-on avec ſuccès l'iné-
.é du mouvement des atomes
l'inégalité de leur peſanteur,
on doit eſtimer ſelon l'inégalité
leur *maſſe* ou plûtôt de leur
grandeur ; car le mot de maſſe ne
convient gueres en François à de
ſi petits corpuſcules.

Mole ergo diſtant atomi, ſi pondere diſ-
tant.

Ne répétons pas ce que nous avons dit ſur l'inégalité des figures : ce qui convient également à l'inégalité des grandeurs des atomes. Il eſt démontré par l'experience que la plume & la pierre tombent avec la même viteſſe dans le vuide. C'eſt la réſiſtance de l'air qui les empêche de deſcendre ailleurs avec la même rapidité. L'inégalité du mouvement des atomes fondée ſur l'inégalité de leur peſanteur & de leur grandeur, n'eſt donc qu'un foible ſecours pour le ſiſtême d'Epicure. Le ſçavant Car-

dinal compare ici le Philosophe Grec avec les Joueurs de gobelets Nous ne saurions obtenir de nous mêmes de ne pas mettre ici la description de cet art, mais tant par considération pour les lecteurs anti-latins, que pour ne pas manquer à notre parole, nous n transcrirons que peu de vers.

...... Quales jocularia Mimi
Prodigia exercent: digitis hi namque micantes,
Attentos fallunt oculos, dum vascul tractant
Apta dolis: fraudem velatam prepe gestu
Virga & voce juvant; & ubi posue lapillum
Ostendunt volucrem. Stupet ore ignaru hianti
Spectator, temnat si quando noverit a tem.

N'est-il pas à craindre que qu'on dit d'Epicure, on ne le di

; les Fondateurs de ſectes
phiques & qu'on ne les re-
:omme autant de Joueurs
elets, dont les uns ſont
roits que les autres? Paſſons
ıent ſur cet article qui
›it peut-être aux diſciples zé-
r la gloire de leurs maîtres.
enons le ſérieux d'un Phi-
:demandons à Epicure avec
luſtre Auteur, qu'eſt-ce que
:ſanteur dont vous vous pré-
ant? La connoiſſez-vous?
ez-vous que tout ce qui
iere eſt peſant, c'eſt ſans
›arce que vous voyez tous
ps tendre au centre de la
Mais n'y a-t-il pas des corps
›ntent naturellement? La
ne s'éléve-t-elle pas; les
qui s'exhalent d'un corps
rant ne ſe répandent-elles

terre. Avouez donc que comme la matiere n'a d'elle-même aucun mouvement, elle n'affecte point aussi de monter ni de descendre. Ces déterminations sont indifférentes à son égard.

Ce qu'il n'est pas possible d'expliquer dans le sistême d'Epicure, le sçavant Cardinal entreprend de l'expliquer selon le sistéme de Descartes. C'en est assez pour nous de rapporter le salut Philosophique qu'on rend ici à la matiere subtile. Tout y est de main de Maître & d'un très-grand Maître. Ce Panégyrique n'est pas long, mais il vaut une harangue entiere, & il seroit bien difficile de trouver qui en fist autant. Nous avertissons que ce n'est point ici une traduction. Nous en laissons volontiers l'honneur & le travail à ceux qui seront chargés de ce pénible soin.

Je vous rends hommage, matiere la plus subtile de tous les élemens, ouvrage d'une dexteri-

nie, instrument universel
uvrier suprême, qui vous
à échaper à tous nos sens
que la main de celui qui
a fabriquée. L'esprit seul est
e de vous voir. Vous êtes
ır & le sang de la matiere:
êtes répandue dans toutes
ines de l'Univers. Le mou-
ıt, qui a produit le monde;
votre origine, mais vous
enez le mouvement à votre
Vous faites vivre l'Univers
ıe les esprits animaux font
le corps humain. Sans vous,
res n'auroient ni beauté ni
La terre se dissiperoit au
u de l'air. C'est vous qui
ez ensemble toutes ses par-
& s'il y en a quelqu'une qui
he à s'échaper, vous la ra-
z par force vers son centre.
alheur à tout Traducteur,
ıe rendra pas mieux un si bel
oit de son original. On ex-
ıe ensuite les mystéres de la

peſanteur, myſteres bien humi-
lians pour les Philoſophes, puiſ-
qu'après tant d'efforts ils n'on
encore pû ni ſe contenter eux-
mêmes, ni contenter les autres
On s'eſt bien gardé d'oublier l
doctrine de Newton ſur ce ſujet
& on l'accuſe d'avoir inventé un
eſpece de magie. N'eſt-ce pas un
eſpece d'enchantement magiqu
de voir le Soleil attirer les Pla
netes, qui l'attirent de leur part
Ces mouvemens elliptiques pro
duits par la contrarieté des at
tractions ne ſont pas imaginé
moins magiquement. Tout c
ſyſtême eſt une machine bien com
mode pour l'intelligence des ré
volutions des corps celeſtes: l
mal eſt qu'elle n'eſt pas appuyé
ſur un fond ſolide. On adm
volontiers les calculs de ce fameu
Philoſophe; mais on rejette to
le reſte.

Le ſavant Auteur qui rencon
tre dans le Mathématicien Ar

lois un adversaire tout autrement ligne de lui qu'Epicure ni Lucréce, ne se borne pas à de légéres scarmouches, il lui donne une bataille générale & décisive: il lui reproche, parmi des choses plus importantes, de se vanter mal à propos de ne fabriquer aucun systême, puisqu'il en a composé un du vuide d'Epicure, & des qualités occultes d'Aristote, deux utilités dont il a fait les matériaux de son édifice. Ne seroit-il pas de l'honneur de l'Angleterre, si justement zélée pour la gloire de Newton, d'opposer à l'Auteur de l'Anti-Lucréce, presque aussi Anti-Newton, un Poëte qui défendit avec le même stile & les mêmes agrémens un homme que toute la nation admire & qui mérite de l'être? Quel avantage pour la République des Lettres!

Livre 5^e de l'Ame.

Il est de l'humanité d'être su-

jet à l'erreur. Le Pilote après avoir fait le tour du monde malgré les écueils & les orages, périt quelquefois à la vuë de la patrie sur un rivage qu'il devoit si bien connoître. Il n'est donc pas surprenant qu'on se trompe dans l'Etude de la nature ; ce qui surprend, c'est qu'un Philosophe, *Lucréce*, qui promet de découvrir toutes les sources du vrai, & qui a entrepris de délivrer le genre humain du joug incommode de la religion, employe pour la détruire des armes dont on se sert avantageusement pour la défendre. Spinosa n'a pas mieux réussi que Lucréce. Toutes leurs machines sont renversées dès qu'on a établi solidement que la matiere ne sçauroit se mouvoir par sa propre vertu ; il y a donc des substances spirituelles, c'est-à-dire des ames, des esprits qui sont seuls capables de la mettre en mouvement.

ımment ignorerions-nous que
avons une ame ? Nous
ıvons intérieurement que
penſons, que nous réprou-
le faux, que nous approu-
le vrai. Nous concevons &
méditons les objets qui vien-
à notre connoiſſance par l'or-
des ſens; nous comparons
nble ces objets, & nous diſ-
ɔns ce qu'ils ont de reſſem-
: & de particulier. Par le
en de ces obſervations nous
ons en nous les idées ſur
nos jugemens ſont fondés.
; rapportons à ces idées les
:s qui ſe préſentent & nous
derons s'ils y ſont conformes
ıon. Il eſt indifférent à l'il-
: Auteur que ces idées ſoient
en nous ou qu'elles ſoient
quées par l'ame. Il lui ſuffit
l'exécution de ſon deſſein
les exiſtent réellement en
, ce qu'on ne ſçauroit con-

On rencontre ici un détail merveilleux de tout ce que l'esprit humain a inventé dans l'Astronomie, dans la navigation, dans la Chymie & le reste. Si ceux qui ne sont pas en état de lire un si beau morceau, sçavoient ce qu'ils perdent pour n'avoir pas appris le Latin, ou pour l'avoir oublié, ils se condamneroient eux-mêmes. Le Sçavant Cardinal n'eût pas manqué, s'il n'eût craint d'être trop long, & qui le devoit moins craindre que lui ? de faire entrer ici en forme d'épisode, la Description de l'Observatoire. On auroit vû un nouvel ordre d'Architecture, bien supérieur aux cinq ordres que l'on connoît.

Revenons de cette digression, que le sujet autorise. Il n'apartient qu'à la substance spirituelle d'imprimer le premier mouvement. Soit que ce soit l'ame qui meuve nos corps, quoiqu'elle ignore le

anisme & le jeu de nos orga-
u que ce soit une puissance su-
ure, qui selon les desirs de l'a-
asse jouer les ressorts de toute
chine; c'est toujours une subs-
spirituelle, qui est le prin-
& la premiere cause du mou-
nt; une substance qui con-
& qui veut produire le mou-
nt qu'elle produit.
ous n'en douteriez pas, Quin-
si vous n'étiez pas prévenu
opinion qui prétend que l'a-
lle-même & toutes les sub-
s sans exception, sont ma-
les. Qu'est-ce donc que la
ere, quand vous la considé-
n Philosophe, offre à votre
n? des parties étenduës & di-
ment figurées, qu'y décou-
vous de plus? S'il est de la
e de la matiere d'avoir les
uts de l'ame, il n'y en a au-
partie, petite ou grande,
ie doive jouir des mêmes pri-
es, puisqu'il n'y en a aucune

qui ne ſoit autant matiere que toutes les autres. Ne refuſez donc ni à l'arbre ni à la pierre, l'intelligence & la volonté. Il y aura même autant d'ames dans ces corps qu'il y a de parties de matiere, & toutes ces ames ſeront immortelles, puiſque, ſelon vous, la matiere ſubſiſtera éternellement. Quelle douleur pour votre Secte de voir conclure de ſes principes que les ames ne ceſſeront pas d'exiſter après la mort! Démocrite jugeant qu'il étoit ridicule d'accorder à tous les atomes l'intelligence & la volonté, imagina une certaine quantité d'atomes cubiques, qui ſeuls à l'excluſion de tous les autres, poſſédoient cet avantage : Lucrece s'aperçut aiſément que ce n'étoit pas là un poſte où il fût poſſible de ſe défendre : il eſpéra ſe mettre à couvert de tous les efforts de ſes adverſaires, en diſant que chaque atome n'a de ſoi-même ni connoiſſance ni ſentiment, mais

: quand le hazard a rassemblé
rangé d'une certaine maniere
tain nombre d'atomes, avec les-
els il s'est mêlé des particu-
d'air, de feu & de sang, ce
npo sé est capable de connois-
ce & d'affection. Miserable
onse à une objection si pres-
te. Ce mélange d'air, de feu
de tout ce qu'on y joindra ne
a pas inutile pour expliquer
dureté, la molesse, la densi-
la liquidité des corps; mais de
el usage sçauroit-il être pour
pliquer la nature & les facul-
de l'ame? Il n'arrive rien aux
ps dont on ne rende raison sans
ourir à autre chose qu'à leur
uvement, leur repos, leur figu-
leur situation, leur volume.
le démontre par un détail très-
ntifique de Phénoménes choi-
& exprimés par une versifica-
n la plus convenable & la plus
ireuse.

Tout ce que dit Lucréce sur

te maniere d'être de la matiere c'est la connoissance.

Le Sçavant Cardinal s'étonne ici avec raison qu'il y ait des hommes qui desirent que leurs ames se dissipent en une poussiere imperceptible dès que la mort les aura separées du corps. Quelle fureur d'avoir tant d'envie d'être anéanti !

Tantus amor nihili ! Tanta est vecordia !

O Quintus, s'écrie-t'il, dans le sentiment d'une juste indignation, ne vous livrez jamais à une si terrible fureur.

Ah ! ne te subeat Quinti, tam dira cupido !

Quintus dans son raisonnement amene en vain Spinosa au secours de Lucréce, tous ces Alliés sont trop foibles contre un Ennemi aussi redoutable que notre illustre Auteur. Il démontre que si l'on suit les régles qu'on doit nécessai-

as, suffit-il de ne le comp-
e pas ?

. . . .

a ni materies, cui dotem adscribimus unam
t triplici protensa modo concreverit, hanc vim
Possideat quoque, qui velit atque intelligat : undè
Corruerent subito geminæ discrimina partis ?

Quintus continue en disant que peut-être l'essence de la matiere ne consiste ni dans l'étendue ni dans la pensée, mais dans quelque chose de superieur à l'une & à l'autre, & qui les produit toutes deux, comme deux branches, quoique différentes entre elles, naissent de la même racine. L'étendüe & la pensée sont différens *modes* de la nature universelle, c'est-à-dire, différentes manieres d'être, & la plus excellen-

le lien qui unit si étroitement le corps & l'ame ? est-il matériel ? Comment a-t'il pû saisir l'ame ? S'il n'a rien de matériel, comment a-t'-il pû saisir le corps ? Cette réfléxion est suivie de plusieurs autres qui conduisent à l'existence d'un être suprême dont la puissance a créé le monde & dont la sagesse le gouverne. *Le reste dans un autre Article.*

ARTICLE XXXVIII.

NOUVELLE THEORIE Physique de la Voix par M. Morel Chanoine de Montpellier. A Paris, chez Prault pere, Quai de Gêvres au Paradis, Broch. in 12. pp. 32.

NOs Mémoires ont parlé plusieurs fois du systême, ou plûtôt de la découverte ingénieuse & solide de M. Ferrein, célébre Anatomiste de l'Académie Royale des Sciences, & Médecin de la Faculté

Paris sur l'organe de la Voix *s'il considere comme un instrument à corde & à vent ; non dans le sens*, dit M. Morel, *que le vent produise un son & la corde un autre, mais le vent ou l'air ne fait, selon lui, que l'office d'un archet sur une corde.*

M. Morel continuë : » J'avouë que la lecture des Mémoires de ces deux sçavans Académiciens (*MM. Dodart & Ferrein*) » m'a » fait naître l'idée que la voix » pourroit bien être un double » instrument, produisant à l'unis» son deux sons d'une nature dif» férente ; l'un par le moyen de » l'air, l'autre par le moyen des » cordes, à peu près comme un » clavecin organisé.

L'Auteur vient aux preuves : dans une premiere section, il établit que la voix est un instrument à vent. *Car*, dit-il, *elle a un conduit qui fournit de l'air, une anche ou petite ouverture qui*

démontré la sensibilité de ces vibrations, aussi grande que celle des cordes de clavecin.

Selon M. Ferrein, & c'est là son propre systême, l'air en passant avec force à cause du rétrécissement de la glotte, fait sur ces cordes la fonction d'un archet. M. Morel démontre par le fait la force de l'air pour faire trembler & sonner une corde. Tous les jours une corde qui sonne fait sonner par le simple véhicule de l'air une corde qui est à l'unisson ou à l'accord. Et la *viola d'amore* des Italiens est montée sur ce principe. Une corde à boyau qu'on y touche y fait sonner avec force une corde de clavecin qui est voisine, mais qu'on ne touche pas, si ce n'est par la médiation de l'air ébranlé par la corde à boyau.

Voilà donc deux instrumens ou deux voix, selon M. Morel; quoique M. Ferrein n'en fasse qu'une, n'étant pas facile en effet de les

distinguer, ni par l'oreille, ni peut-être par l'esprit qui aura de la peine à distinguer les vibrations des cordes du larinx que l'Auteur appelle insensibles & particles de ses vibrations totales & sensibles. Pour mieux distinguer ces deux voix, M. Morel appelle l'une *organiste* & l'autre *luthée* : & dit que les deux unies font la voix pleine.

La difficulté n'est pas cependant à comprendre comment deux voix n'en font qu'une dans leur parfait accord. Dans l'orgue il y a tel son qui est composé de 2, de 3, de 4 & de 5 sons fort différens en soi, mais que leur accord fait paroître un seul son dans leur ensemble & leur totalité.

Il y a beaucoup d'esprit & une grande connoissance de la Musique & de la Physique du son dans le systême de M. Morel. C'est par la voix luthée qu'il explique le fausset, espece de seconde voix qui commence là où la voix

pleine & organisée finit. Mais plutôt il ne commence point là absolument, mais il commence à être tout seul, son étenduë étant bien plus grande que celle de la voix pleine. Il y a quelque chose de vrai dans tout cela ; & nous avons fait voir il y a 10 à 12 ans dans nos Mémoires que la voix humaine est composée non-seulement de deux, mais de plus de 3, de 4 & de 5 ou six voix, le nez seul par exemple formant incontestablement une voix tout aussi différente de celle du gosier ou du palais, que l'est dans l'orgue le *nazard* de la *montre* &c.

M. Morel procéde ensuite à l'explication des principaux phénoménes de la voix. On comprend bien que la fausseté de certaines voix doit venir ici des deux voix qui ne sont pas d'accord. L'Auteur explique à peu près par là l'enroûment, la muë de la voix, le sifflement de la voix ou l'enfle-

t du son, la différence des
:, leur étenduë &c.

.'ingénieux Auteur répond à
:lques difficultés que M. Fer-
n peut lui faire, & ses répon-
sont à leur tour des objections
ntre M. Ferrein, qui est bon
›ur y répliquer, comme il nous a
moigné vouloir le faire. Quoi-
ue nous pensions que dans la
›oix il y a plusieurs voix, celle
du palais, celle des dents, celle du
nez &c. nous ne laissons pas de
trouver de la difficulté à reconnoître
deux voix dans le même organe,
précisément dans le même larinx,
dans les mêmes rubans comme
les appelle M. Ferrein, dans
les mêmes cordes, dans les mêmes
fibres : & dans les deux voix, s'il y
en a deux, nous ne voyons que l'air
qui fait la fonction d'un simple
archet, & les bouches du larynx
qui font l'office de cordes. On
trouveroit dans le bizeau d'une
flute le même double instrument,

ou dans une anche, si celui-ci avoit lieu : ce que nous ne disons que pour exciter les deux ingénieux Auteurs MM. Ferrein & Morel à se jetter dans de nouvelles discussions au profit de la Physique, de l'Anatomie, & de la Musique même.

ARTICLE XXXIX.

ESSAI PHISIQUE SUR l'Economie animale, par M. Quesnay, seconde Edition, augmentée de deux Volumes, & de Tables fort amples. A Paris chez G. Cavelier Pere, rue saint Jacques 1747. Les 3 Vol. in 12. sont assez gros.

M. Quesnay est un Auteur célébre dans l'Academie Royale de Chirurgie de Paris. Il est même Docteur en Médecine de la Faculté de Pont-à-Mousson ; il écrit en Physicien habile sur les

es qu'il traite; son premier contient un discours pré-aire de 112 pages, le corps vre en a 364, & la table de seul Volume en a plus de

e Discours Préliminaire trai-de la Médecine en général, & tout des qualités du Médecin. oute Théorie ni toute Pratique lui suffisent pas, selon M. Quesay, qui du reste ne veut pas u'on sépare ces deux moyens de aute capacité dans une science, lans un art si intéressant pour e genre humain; son discours est plein des Réfléxions les plus ju-licieuses & mérite d'être mûre-nent étudié par tous ceux qui se consacrent à soulager les hommes lans leurs diverses maladies.

Le corps du 1. Volume traite en Physicien des principes des corps, *principes constitutifs*, ma-iere & forme, nombre même; *rincipes élémentaires*, le feu,

l'air, l'eau, la terre, l'huile & le sel

M. Quesnay observe que nou
ne connoissons la matiere que pa
les proprietés sensibles & que pa
conséquent nous en ignorons l'es
sence, il rejette l'opinion de Des
cartes qui constitue cette essenc
dans l'étenduë actuelle. Il paroi
pancher à croire une force inhé
rente à la matiere, non pas avec le
anciens, comme essentiellemen
inhérente, mais comme y ayan
été unie dans sa création. M. Ques
nay n'adopte pas cependant for
mellement ce sentiment dans le
quel il feroit dangereux de s
trop rapprocher des Stratonicien
ou des Stoïciens dont les uns fai
soient de Dieu l'ame du monde, &
les autres du monde même fai
soient Dieu.

L'Auteur s'arrête peu à ce
Principes abstraits. Il vient au
Elemens physiques qui nous son
mieux connus, que nous senton
du moins, ou qui sont la caus

hysique de toutes nos sensations.
Outre les quatre Principes ordinaires, air, eau, terre & feu, il est persuadé qu'il y a une huile & un sel élémentaires, vraiment élémentaires. Cela est nouveau, & ne laisse pas d'avoir sa vraisemblance. M. Quesnay panche même assez à reconnoître le Mercure des Chymistes pour un septiéme élément; & il est vrai que s'il n'y en a réellement que quatre, comme c'est l'opinion la plus commune, il faut dire que ces quatre sont les primitifs tout-à-fait simples, & que ces trois autres sous le nom de secondaires, résultent si naturellement du mélange des quatre autres, qu'il est bien difficile de les démêler.

L'Auteur, dans un troisiéme Chapitre, qui est le plus long, traite fort amplement de l'élément du feu qui est sans doute le principal, & peut-être aussi le moins connu, étant le moins sensible,

le moins palpable, le plus subtil. Les Anciens, selon l'Auteur, reconnoissoient deux sortes de feux, le céleste, & l'élémentaire, celui-ci feu en acte, celui-là en puissance. M. Quesnai prétend que les Cartésiens font consister le feu dans l'embrâsement. N'est-ce pas le feu grossier ? & leur matiére subtile n'est-elle pas leur élément du feu ? L'Auteur n'en admet lui-même dans la suite point d'autre, il entend apparemment le feu solaire qui n'est qu'embrâsement n'étant que matiere subtile, selon Descartes.

M. Quesnay ne veut point de ces causes attractives & répulsives, dont se payent les Physiciens Géomettres, ou tout court les Géométres qui touchent à la Physique un peu plus que la Géométrie ne leur apprend à y toucher. M. Newton lui-même a protesté plusieurs fois qu'il n'étoit que Géometre lorsqu'il parloit

ion. Il est vrai que sa pro-
n'a pas été toujours sin-
qu'il a trop enhardi ses
à se croire Physiciens,
réellement ils n'ont été,
que lui, que Géometres:
qu'aujourd'hui il y a
nt peu de vrais Physi-
tels qu'on voit ici M.
l'être de très-bonne foi,
en vrai & bon Physicien.
Auteur rapporte la cause
comme du chaud, de la
ation comme de la raréfa-
le l'adhésion comme de l'é-
nt, de la pesanteur même,
r, à la matiere subtile, au
ne qui pénétre les corps,
nodifie différemment, sui-
e son mouvement est mo-
léterminé, conspirant ou

e Auteur est dans les bons
s de Physique, lorsqu'il éta-
lumiere dans un mouve-
e vibration, aussi bien que

lorsque, contre l'opinion d
cartes, il croit le Soleil une
solide, opaque, qui a d
mais n'est pas toute en feu
doutons cependant qu'il
prouver que le mouveme
lumiere du Soleil en tous
in orbem, vienne de son n
ment autour de son axe, m
ment de même sens paral
l'Equateur & perpendicul
cet axe.

Notre Auteur doute qu'o
se prouver le feu central de
re, il y a pourtant bien des
faits pour le prouver, & on
roit bien en rassembler des
mes de preuves, de la for
Volcans qui vomissent du fe
tous les pays du monde,
que le monde a commencé
thermes ou eaux chaudes &
rales dont on compte plus d
en Italie, plus de 100 ou 2
France, & des milliers dan
tes les quatre parties de la

Puits dont l'eau eſt chaude &
ıante en hyver ; *de toutes les*
x profondes qui ne gélent ja-
is ; de tous les *ſouterrains* d'au-
t plus chauds en hyver qu'ils
t plus profonds &c.
.e Chapitre 4ᵉ traite de l'air
de ſa fluidité, de ſa peſanteur,
'a rareſcibilité, de ſon élaſticité.
: l'élaſticité l'Auteur paroît très-
:ruit des belles découvertes de
Hales de la Société Royale de
ndres, qui a découvert comme
ıx ſortes d'airs fort différens
apparence ; mais dans le fond
mêmes dans la compoſition des
xtes, ſçavoir un air élaſti-
: & un air en quelque ſorte
:oté, maſſif & qui a perdu tou-
ſon élaſticité.
C'eſt un Phenoméne nouveau
ns la Phyſique, & auquel les
ıyſiciens trop abſorbés dans des
lculs & dans une Géométrie
angere, ne paroiſſent pas avoir
t aſſez d'attention, ſoit pour

vérifier cette découverte, soit pour l'expliquer, & la ramener aux simples loix du méchanisme. Une chose prouve que ces deux airs sont le même air, c'est la glace, dans laquelle l'air qu'on voit rassemblé en bulles sensibles & dilatées, est évidemment le même air qui étant auparavant moins rassemblé & plus entremêlé par petites molecules avec celles de l'eau., en étoit comme garoté & réduit à rien, au moins quant à son élasticité.

L'élasticité de l'air paroît dépendre de sa quantité ni trop grande ni trop petite entre la liberté d'une trop vaste atmosphere, & la trop grande contrainte d'une prison imperceptible. L'air en trop grande quantité est comme mol, en trop petite quantité il est comme dur. Dans l'entre-deux il tient le milieu de la dureté & de la molesse. Dans la glace, il est dans ce juste entre-deux de la trop

grande liberté de l'atmosphere & de la trop grande contrainte de l'eau non glacée. Toutes choses ont leurs milieux où il faut savoir les prendre pour en bien juger.

Ch. 5^e^. De l'eau. Ses principales propriétés sont sa pesanteur, le poli de sa surface qui la rend propre à réfléchir la lumiere, sa transparence, la subtilité de ses atomes, ses dispositions à la congelation & à devenir dure & fragile par le froid, à se fondre par la chaleur, sa liquidité, sa force dissolvante, sa rarescibilité ou force d'expansion, sa vertu relâchante, émolliente &c. L'Auteur constate toutes ces propriétés de l'eau par des preuves & des explications physiques. La Physique n'en admet point d'autre, & se refuse aux prétendues démonstrations des Géometres qui ne sont que cela. C'est ruiner la Physique que vouloir trop l'élever. Aussi les *attractions* & le vuide à

quoi toutes ces élévations ont abouti, ne leur servent point trop de recommandation auprès des esprits judicieux & modérés.

L'Auteur termine cet article par l'explication pourquoi l'eau ne dissout pas les corps vivans; n'est-ce pas uniquement parce qu'ils sont vivans? Car nous ne croyons pas qu'il faille jamais chercher la résolution d'un Phénomène hors du Phénomène même. Qui dit vivant, dit organisation & circulation. Une eau circulante & passagere ne détruit rien. Il n'y a que les eaux qui séjournent, qui croupissent, qui ont le tems de ramollir, relâcher & détruire.

Ch. 6. C'est le plus court. Il traite de la Terre, le plus grossier de nos Elémens, & sans doute le mieux connu, par les sens au moins. La pesanteur est sa propriété la plus sensible. M. Quesnay n'en croit pas les atomes fort actifs, ni propres à servir guére d'autre cho-

que de matériaux dans la conſ-
ıction des mixtes. Mais leur
:rtie même peut rendre fort
iſſants & fort actifs les atomes
ıs ſubtils & plus mobiles de
au, de l'air, du feu lorſqu'ils y
ıt mêlés, de même que l'eau de-
nt plus forte & plus active à
ide d'une poutre qu'elle entraî-
. La friabilité de la Terre paroît
e ſa qualité principale. C'eſt la
rre qui donne leur conſiſtance à
pluſpart des mixtes. Les ani-
ux ont peu de terre, ou peut-
e y eſt-elle fort mêlée & fort
otiliſée par ce mélange intime
ec l'eau & l'air.

Ch. 7. De l'Huile ou du prin-
e ſulfureux. Ses propriétés ſont
ſubtilité, l'inflammabilité, la
acité, la fuſibilité, l'odorabi-
, la colorabilité. L'Auteur ob-
ve que l'air, l'eau, la terre ſont
élémens abondans qui forment
cun une grande ſphère particu-
e; au lieu que les ſels & les hui-

que n'a pû démêler, est en quel-
e sorte *indémêlable*, simple &
mentaire par conséquent. C'est
›poser l'Art humain parfait.
Ch. 8. Du Sel élémentaire. Il
regardé comme le principal
ent des saveurs. Une de ses
ındes propriétés est aussi d'être
resclble. Les sels sont aussi fort
rosifs.
Suit la Table des matieres pres.
'aussi longue que le corps même
Livre, & par là devenuë elle-
:me un Livre utile & commode;
le, parce que les matieres, les
ints de doctrine, les raisonne-
:ns mêmes n'y sont pas seule-
'nt indiqués, mais suffisament
›ncés; *commode* du reste à cau-
de l'ordre alphabétique qui fa-
te les recherches du Lecteur.
:st un bon Dictionnaire de Phy-
ue, de la Physique propre de
uteur, bonne Physique en gé-
'al, & fort sobrement mêlée de
qui s'appelle hypothèse; l'Au-

les disparoissent en sortant des corps, ou ne vont point se rassembler dans une sphère propre ; & pour cette raison il les appelle des *principes fugitifs*, & les croit fort subtils. Ne seroit-ce pas parce que ce sont de vrais mixtes & des élémens secondaires, qui résultent du premier mêlange des 3 ou 4 élémens simples, & qui avec eux composent les mixtes secondaires plus grossiers & plus composés ?

M. Quesnay agite ici de nouveau la question si le sel & l'huile sont ou ne sont pas des principes simples. Il ne dissimule pas l'expérience de Juncker & de tous les Chymistes, que l'esprit de vin de plus en plus déphlegmé laisse de l'eau de plus en plus dans le récipient. Mais comme l'analyse n'est jamais parfaite, & qu'il échape toujours un peu d'esprit inflammable, qui se dissipe dans l'air & y répand son odeur, il panche à croire que ce que l'Art Chy-

pû démêler, eſt en quel-
indémêlable , ſimple &
:e par conſéquent. C'eſt
'Art humain parfait.
Du Sel élémentaire. Il
é comme le principal
ſaveurs. Une de ſes
ropriétés eſt auſſi d'être
Les ſels ſont auſſi fort

Table des matieres preſ-
ngue que le corps même
, & par là devenuë elle-
Livre utile & commode :
:e que les matieres , les
doctrine , les raiſonne-
nes n'y ſont pas ſeule-
qués , mais ſuffiſament
commode du reſte à cau-
re alphabétique qui fa-
recherches du Lecteur.
on Dictionnaire de Phy-
la Phyſique propre de
bonne Phyſique en gé-
fort ſobrement mêlée de
ɔpelle *hypothèſe* ; l'Au-

siécle que *le goût séduisa*
systêmes, dit-il, *s'est empar*
prits. Il pouvoit dire le go
systêmes Géometriques &
périences rafinées. Les Liv
Médecine, surtout chez les
gers, Anglois, Italiens
mands, en sont pleins, pl
calcul, pleins d'algebre,
conséquent de systêmes,
pis est, d'hypothèses les pl
zardées.

La Chymie est un peu d
les élémens des Chymistes
possession d'être tournés
cule par les modernes, par l
tésiens surtout, comme
trois élemens purement in
bles avoient plus de solidité
des Chymistes au moins so
sibles, & pour le moins
peu près d'élémens. On s
tente bien en Géométrie
résolution approchée des
mes les plus importans.
trop heureux en Physique

la maniere la plus palpable que ,us les corps se réduisent à des ιels, à des huiles, à des phlegmes, à des terres, à des esprits; toutes choses qui ne sont évidemment que les élémens ordinaires, terre, eau, air un peu déguisés par leur mêlange mutuel.

Enfin notre Auteur pense solidement que la connoissance de ces parties intégrantes des corps est *absolument nécessaire aux Physiciens, surtout à ceux qui se destinent à la Médecine & à la Chirurgie.* Il est bien nécessaire qu'un Horloger connoisse la nature, le nombre même des roues & ressorts d'une montre qu'il veut raccommoder, ne voulût-il que simplement en raisonner & en discourir.

Au Chap. second de ce second volume il s'agit des parties intégrantes salines, & d'abord de l'acide en général. L'acide étant le sel le plus simple que nous connoissions, l'Auteur panche à le

croire le vrai ſel élémentair
il n'oſe prononcer, parce qu
ſa derniere analyſe ce ſel
tiliſe, ſe volatiliſe juſqu'à
nouir. L'acide prend outr
diverſes formes. Plus conn
ſon goût aigre & piquant,
laiſſe pas d'avoir le plus ſ
un goût âcre & brûlant, lo
eſt concentré avec la terr
même avec l'eau, ou peu
avec lui-même, & que ſes
réunies forment des mol
groſſieres. Ne pourroit-c
comparer ces acides aigres
plement piquans à des ai
fines qui s'inſinuent finemen
la langue ou le goſier ſans
chirer ni trop l'ébranler;
acides âcres, brûlans, corr
des paquets de ces mêmes
les qui ne peuvent pénétre
ébranler, déchirer & détru
tiſſu des corps? Tout par
pendre du plus ou du moins
dans laquelle l'acide eſt p

é, plus ou moins dif-
iguilles plus ou moins fi-
néral ce que nous appel-
s, comme le citron, l'o-
grenade sont des acides
ıx, & dont les molécu-
subtilement répandues
. C'est la notion la plus
n puisse en donner d'a-
savant Auteur.
iere de rechercher la na-
s propriétés actives des
:égrantes, salines, hui-
:. des mixtes par l'ana-
a fermentation, par les
:oagulations, précipita-
ııques, est d'une sagesse
:xemple aux Physiciens,
ε Médecins. On ne peut
:éder avec plus de cir-
n & d'intelligence. Il
out, il discute tout, il
ıt, & ne se presse jamais
e son parti. Aussi le
ort judicieusement, lors
l n'en prend aucun. Car

c'eſt le bien prendre en Phyſique le plus ſouvent, que de ſavoir douter & ſuſpendre ſon jugement. Un Phénomène ni deux ni trois ne le font jamais courir à l'hypothèſe. Il n'y a point d'hypothèſe, à ſe déterminer, comme il fait, par le concours de tous les Phénomènes, de toutes les expériences, de toutes les Analyſes & obſervations.

Le 3e Chapitre traite des eſpéces d'acides aqueux. Le 4e de l'acide vitriolique. Le 5e de l'acide du ſel commun. Le 6e de l'acide tartareux ou fermenté. Le 7e de l'acide nitreux. Le 8e du ſel alcali & de ſes eſpéces. Le 9e des alcalis fixes. Le 10e de l'alcali volatil. Le 11e des ſels neutres, c'eſt-à-dire des ſels ordinaires, alun, ſalpètre, vitriol, ſel commun &c. composés d'acide & d'alcali avec quelque mêlange de terre métallique ou autre. Le 12e du ſel tartareux ou végétal, autrement dit le ſel eſſentiel.

s ces Chapitres ne sont
nmas de faits choisis, com-
rapportés à un but, & tous
ns d'une infinité d'autres
d'expérience chymique &
ervation journaliere. Nous
ous lassons point de le répé-
c'est-là de la Physique, de la
:, de la bonne Physique. De
ils Livres sont rares dans ce
le trop savant, trop savant du
ins en Géométrie : car elle ab-
be toutes les sciences, abusant
l'avantage qu'elle a d'être la
incipale science, & d'avoir une
éthode & un esprit qui sont bons
tout : nous disons la méthode &
sprit, non le corps, la personne,
l est permis de parler ainsi, qui
it, comme toute autre science,
concentrer, se réduire à elle-
ême, ou aux arts & sciences
ii lui sont propres, comme les
écahniques, l'optique, l'astro-
mie &c. Nous donnerons dans
autre Extrait la suite du se-
nd Volume & le troisiéme.

ARTICLE XL.

LETTRE AU P. B. J. SUR quelques Passages de l'Evangile.

J'Ai souvent été frapé M. R. P. des rapports qui se rencontrent entre certaines manieres de parler répandues dans l'Evangile, & les anciens usages des Juifs : usages dont on trouve des vestiges dans leur conduite ordinaire, & plus encore dans les livres de leurs Rabbins. Le détail où je vais entrer sur celà vous fera connoître ma pensée ; ce n'est qu'une ébauche, & je ne prétends pas épuiser cette matiere qui est très-abondante. Mais il me semble que les exemples ausquels je m'attacherai méritent des attentions particulieres : & après vous les avoir proposés, je ferai voir en peu de mots quelles conséquences on

en peut tirer pour la gloire de Dieu & pour l'intérêt de la Religion : deux motifs qui ont toujours été l'ame de mes études, depuis que j'aï eu le bonheur de passer des ténébres de la Synagogue à la lumiere de l'Evangile.

Des infirmités habituelles me séparent en quelque sorte du commerce des hommes, mais il me reste encore assez de forces & de liberté d'esprit, pour m'occuper de la lecture des saints livres. Je vous fais part de mes réfléxions ; & vous les rendrez publiques, si vous jugez à propos, par le moyen de vos Mémoires. Dans les comparaisons que je fais des Textes de l'Evangile avec les passages des Rabbins, je cite l'Hébreu afin que vous ayez un témoignage de mon exactitude ; vous pouvez retrancher ces citations, moins propres d'un ouvrage périodique comme le vôtre, & vous contenter de la Traduction Françoise, qui suffira

pour le dessein que je me propose. C'est par l'Evangile de S. Matthieu que je commence.

SUR S. MATTHIEU.

Chap. V. v. 36. Ne jurez point par votre tête, & que votre discours soit oui, oui : non, non.

Rien n'est encore plus commun aujourd'hui que d'entendre les Juifs jurer *par leur tête.* Tous, depuis les anciens jusqu'aux plus jeunes, depuis les grands jusqu'aux plus petits disent sans cesse : *par la vie de ma tête*, quoique cela soit très-défendu par la Loi & par les Docteurs. *Le oui*, disent les Rabbins, *doit être oui* ; & *le non doit être non* ; c'est-à-dire qu'il faut répondre sur les choses simplement comme elles sont, sans jurement.

Ch. VII. 3. Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frere, & ne voyez-vous pas une poutre dans le vôtre ?

On trouve une maniere de par-

blable dans le Talmud
cond de *Erechin. Vous*
tre prochain, ôtez le
le bois qui est entre vos
z, lui dit-on, *vous-*
utre qui est dans votre

Y. 15. & suiv. Et dans
XI. 18. Les Disciples
présenterent à JESUS
t : » Pourquoi les Pha-
nous jeûnons - nous
& pourquoi vos Dis-
eûnent-ils point ? « Je-
our réponse leur don-
bole de l'Epoux, en-
le la piéce de drap mise
habit, & enfin il leur
net pas du vin nouveau
ux vaisseaux, autre-
isseaux se rompent, le
nd, & les vaisseaux

ue la comparaison des
poux regarde les jeunes
accompagnent l'Epoux

dans la cérémonie de ses noces, & que les paraboles qui suivent sont aussi allusion à l'état & aux dispositions de la jeunesse. Or J. C. a voulu montrer par là que ses Disciples étoient encore comme des jeunes gens, foibles & imparfaits par rapport à l'Evangile. C'est ce *vin nouveau qui rompt les vaisseaux, s'ils sont vieux*.

Que nous présente sur cela le Talmud? Au 20e Mischna du 4e Chapitre d'*Abboth*, on trouve ce passage: » Rabbi Jossi, fils de » Rabbi Jehuda, né dans un Vil- » lage dépendant de Babylone di- » soit: Celui qui apprend des jeu- » nes gens, à qui est-il semblable? » A celui qui mange du verjus & » qui boit le vin de la cuve. Car » comme il est mal sain de man- » ger du verjus & de boire du vin » nouveau, ou de la cuve, parce » qu'ils ne sont pas encore dans » leur point de perfection; ainsi » est-il dangereux d'aprendre quel-

que chose des jeunes gens dont
e jugement n'est pas formé. «
On voit ici que les Anciens,
ur faire connoître l'imperfec-
n de l'esprit des jeunes gens;
nt comparé à du vin nouveau;
c'est précisément la figure dont
sert J. C. dans S. Matthieu &
ns S. Marc, pour exprimer la
iblesse & l'ignorance de ses pre-
ers Disciples nouvellement ap-
llés à la connoissance de l'E-
ngile.

Ch. XVI. 6. & 12. *Donnez-
us de garde du levain des Phari-
ns & des Sadducéens... Et ils
nprirent alors que ce n'étoit pas
levain du pain, mais de la doc-
ne des Phariſiens qu'il leur
oit parlé.*

Ce terme de *levain* est très-or-
naire & très-ancien chez les
ifs, pour marquer la mauvaise
ctrine, les pensées qui corrom-
nt le cœur & gâtent l'esprit. Au
lmud, second Chapitre des *Bé-*

nédictions, Rabbi Alexandrai dit: » Seigneur, vous ſçavez que ma » volonté eſt de faire la vôtre; » mais ce qui m'en empêche, c'eſt » le levain qui eſt dans la pâte, » c'eſt-à-dire... *les mauvaiſes pen-* » *ſées.* «

Aujourd'hui encore on remarque, dans preſque tous les Livres de Morale, que ces paroles de l'Exode, *vous détruirez tout le levain qui ſe trouvera dans vos maiſons*, ſont priſes dans un ſens métaphorique, en ſorte que le mot *maiſon* s'applique aux hommes mêmes, qui, pour être purs & juſtes devant Dieu, doivent *détruire le levain du cœur.*

Cette expreſſion étoit ſi commune dès le tems de J. C. que ce Sauveur du monde reprochoit aux Apôtres leur peu d'intelligence à cet égard. *Comment ne comprenez-vous pas*, leur diſoit-il, *que je ne parlois pas de pain, lorſque je vous ai dit, Donnez-vous de*

*de du levain des Phariſiens ;
is que j'avois deſſein de vous
ourner de leur doctrine ?*
*Chap. XVIII. 15. Si votre fre-
ous a offenſé, allez le trou-
, & repréſentez-lui ſa faute
l à ſeul. S'il vous écoute, vous
ez gagné votre frere ; mais s'il
vous écoute point, prenez en-
e avec vous une ou deux per-
nes &c.*

l eſt conſtant que c'eſt encore
coutume parmi les Juifs, d'al-
trouver ceux qu'ils ont offen
; de leur parler d'abord en par-
ilier pour tâcher de les appai-
; de prendre enſuite des té-
ins, ſi les premieres ſatisfac-
ns n'ont aucun effet ; & tout
a ſe pratique ſurtout la veille
jeûne de l'expiation.

Cet uſage ſe trouve détaillé
is le Talmud au Chap. 8. de
na & dans le Code de Rabbi
ſeph Karo, traité du jour de
xpiation. Voici ce qu'on lit dans

nédictions, Rabbi Alexandrai dit:
» Seigneur, vous ſçavez que ma
» volonté eſt de faire la vôtre;
» mais ce qui m'en empêche, c'eſt
» le levain qui eſt dans la pâte,
» c'eſt-à-dire... *les mauvaiſes pen-*
» *ſées.* «

Aujourd'hui encore on remar-
que, dans preſque tous les Livres
de Morale, que ces paroles de l'E-
xode, *vous détruirez tout le levain*
qui ſe trouvera dans vos maiſons
ſont priſes dans un ſens métapho-
rique, en ſorte que le mot *mai-*
ſon s'applique aux hommes m[illegible]
mes, qui, pour être purs & juſtes
devant Dieu, doivent *détruire le*
levain du cœur.

Cette expreſſion étoit [illegible]
mune dès le tems de J. C[illegible]
Sauveur du monde [illegible]
Apôtre[illegible]

Sy-

nifio

de.

a vo

itaux

araifon

l.

ces anciens Ouvrages. » Le jour » de l'expiation ne répare aucune » transgression commise entre une » personne & son prochain, jusqu'à ce que cette personne aille » pour l'appaiser, & quoiqu'elle » n'ait même offensé son prochain que par de simples paroles, elle est cependant obligée » d'aller le trouver pour tâcher de » l'adoucir, ce qu'elle fera même » en prenant avec elle trois témoins, & revenant s'il le faut jusqu'à deux fois. Mais s'il arrive » malgré tout cela que son prochain ne veuille pas s'appaiser, » en ce cas la personne en question » sera quitte de ce qu'elle aura » fait contre son prochain &c. On voit toujours ici la supériorité de l'Evangile, qui ordonne de rechercher pour une réconciliation non seulement ceux que nous avons offensés, mais ceux mêmes de qui nous avons reçu une injure.

Ch. XIX. 24. Alors JESUS dit

ì ses Disciples : Je vous le
n vérité : il est bien difficile
z homme riche entre dans le
ume du Ciel. Je vous dis
: Il est plus aisé qu'un Cha-
passe par le trou d'une ai-
e qu'il ne l'est qu'un homme
entre dans le Royaume des
r.

ai toujours été surpris que
ins Commentateurs ayent
iné de changer le mot de *Cha-*
: en celui de *corde*. Leur rai-
sans doute étoit qu'un *Cha-*
: paroît trop monstrueux pour
mparaison, & qu'une *corde*
que suffisamment la pensée
. C. Mais ils n'ont pas fait at-
on 1°. Que le terme origi-
dont le Sauveur s'est servi ;
ue l'Auteur de la Version Sy-
ie a bien connu, signifioit
Chameau non une *corde*. 2°.
le même Sauveur a voulu,
ı le stile des Orientaux, em-
er une comparaison toute

extraordinaire pour marquer l
difficulté extrême de la chose don
il parloit.

Mais pour en revenir à la pra
tique & à la doctrine des an
ciens Docteurs de la Synagogue
voici un endroit du Talmud a
9e Chap. de *Berachot* ou des Bé
nédictions, lequel est dans l
même goût que l'expression d
l'Evangile. Le Rabbin Joseph pré
tendoit que les songes ne rou
loient jamais que sur les chose
dont on avoit été occupé duran
la journée; qu'ainsi l'on ne rêvoi
point à des choses éloignées d
tout usage ordinaire : & pour ex
primer sa pensée il disoit : » J
» vous demande si l'on a jamais ou
» dire qu'une personne a vû dan
» ses songes un palmier d'or ou u
» Elephant passer par le trou d'un
» aiguille. »

Ch. *XXI*. 8. A l'entrée de J.C
dans Jerusalem, *le peuple éten
doit ses vêtemens sur le chemi
&c.*

C'étoit la coutume des anciens Juifs d'étendre leurs vêtemens sur le chemin, pour faire honneur aux personnes de la premiere distinction. J'en tire la preuve du Talmud Chap. 6. de *Cataubotk* ou des Contrats de mariage. On y apprend que Nicodéme étoit extrêmement aimé du peuple, & que quand il alloit à l'Assemblée des Docteurs, on étendoit des vêtemens de soie sur le chemin par où il passoit.

Au reste ce Nicodéme paroît avoir été celui dont il est parlé dans le 3e Chap. de S. Jean : je pourrois justifier toutes les convenances par des traits tirés du Talmud.

SUR S. LUC.

Ch. XII. 22. Ne soyez point inquiet de ce que vous mangerez, & de ce qui doit servir à vos vêtemens &c.

Dans le Talmud au Ch. 2. de

Betza on lit ces paroles : » Hille
» l'ancien n'apprêtoit jamais le
» choses un jour pour l'autre
» parce qu'il mettoit sa confiance
» en Dieu qui ne l'abandonneroit
» pas dans ses besoins : il disoit
» toujours : Béni soit le Seigneur ;
» il nous comblera de jour en jour
» de ses dons «

Ch. XIV. 16. & suiv. Parabole du Pere de famille qui fait un grand festin. *Dans S. Matthieu, Ch. XXII.* Parabole du Roi qui fait les nôces de son fils. *Dans le même Evangile*, Parabole des dix Vierges &c. Il est manifeste que toutes ces Paraboles sont destinées à nous apprendre la vigilance ; l'attention aux ordres de Dieu ; le soin de lui plaire, & de nous préparer à bien mourir.

Or les anciens Docteurs des Juifs se servoient des mêmes figures pour ramener le peuple à la crainte de Dieu. Je vais citer le morceau suivant, qui est tiré du

hap. de *Sabbath* dans le Tal-
» Le Rabbin Eliezer disoit à
lisciples : . . . Faites péniten-
:ujourd'hui, c'est-à-dire tous
jours. Car si vous mouriez
:ain, vous vous trouveriez
s; & je vais vous raconter
cela une parabole. Un Roi
/ia ses serviteurs à un festin
leur en marquer le jour. Les
iteurs spirituels se vêtirent,
nérent & se mirent à la por-
le la maison du Roi, pour
toujours prêts lorsqu'il les
it appeller... Mais les servi-
s insensés dirent qu'il n'étoit
besoin de tant se hâter, qu'ils
voient toujours aller à leur
ail ordinaire, & qu'ils au-
nt assez de tems pour se pa-
quand le Roi les appelleroit.
:rriva-t'il ? Tout à coup le
fit inviter tous ses serviteurs
:stin. Les sages se trouvant
: , entrerent avec leurs or-
ens dans la salle du festin.

» Les insensés au contraire pressés
» d'obéir se firent voir dans leurs
» habits mal-propres, n'ayant pas
» eu le tems d'en prendre d'autres.
» Le Roi voyant les serviteurs ju-
» dicieux parés, comme ils de-
» voient être, les fit asseoir à sa
» table; mais pour les serviteurs
» insensés, il leur ordonna de se te-
» nir debout, & d'être seulement
» spectateurs de la fête. «

SUR S. JEAN.

Chap. XII. 24. *En vérité, en vérité, je vous le dis : si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jetté en terre, il demeure seul; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits.*

Au Talmud, Ch. 2. de *Sanhedrin*, la Reine Cléopatre demandant au Rabin Meïr si les hommes ressusciteront nuds ou dans leurs vêtemens, le Rabbin lui répondit : » Prenez-en exemple du » froment : quoiqu'on le mette

nud en terre, il ne laisse pas d'en sortir couvert de plusieurs vêtemens; de même les Justes ressusciteront revêtus d'ornemens."

Ce que ce Rabbin disoit appa-remment dans un sens spirituel, autres Juifs le prenoient grossié-rement. Ainsi ils habilloient leurs orts avec magnificence, afin u'ils ressuscitassent couverts de eaux habits. Et encore aujour-hui on fait de grandes dépenses ıns les Synagogues pour ensevelir s morts.

Je pourrois ajouter un grand ombre d'exemples à ceux-ci: je ourrois faire voir que plusieurs ıtres manieres de parler qu'on marque dans les Evangélistes, ɛpriment des usages ou des dog-es reconnus par les anciens Juifs. lais ceci doit suffire, M. R. P. pour s conséquences que j'ai dessein 'en tirer.

Car 1°. Puisque les écrits des

à peu près ce que j'avois
communiquer sur ces m
importantes. Je suis &c.

Votre &c.

RENE' AR
Sécretaire
naire de
seigneur
d'Orléans

ARTICLE XLI

LA MASTURE DISCU *& soumise à de nouvelle par M. Saverien Ingéni la Marine. A Paris, chez bert, Quai des Augustins Renommée & à la Pru 1747. in 12. p. 90. Discours préliminaire de*

LEs plus habiles Mathéma de l'Europe se sont appli l'envi à perfectionner la N tion. Cependant il n'y a que lotage qu'on ait soumis à de

des près, qui restent
découvrir sur mer. On
pléer à cette connois-
manque aux Pilotes,
: du sillage du Vaiss-
cette méthode est dé-
on n'a pas fait atten-
ngage naturel du Na-
provient de l'effort du
s voiles. Les courans
es sont aussi des obs-
il n'est pas aisé de se
Tel est l'art actuel du
irt encore bien impar-
beaucoup moins que
arts qui concernent la

abli les principes de
de cette manœuvre,
t principal est *une par-*
tition entre l'impulsion
r les voiles, & celle
ur le Navire. Outre
œuvre, il en est une
te opposée à la pré-

miere, & *qui est fondée* sur un certain contraste entre la situation des voiles & du gouvernail. C'est comme la seconde partie de la manœuvre générale, & on y considére la situation des voiles pour faire *virer* le Vaisseau, qui obéit avec autant de facilité que le coursier le plus fougueux obéit a un Ecuïer habile. L'Auteur ne parlera pas dans ce traité de la *Tactique* des Escadres & des Armées navales, parcequ'il prépare un Ouvrage particulier sur cette matiere si intéressante pour toutes les Puissances maritimes.

On se plaint souvent qu'il se fait trop de Livres: Peut-être s'en fait-il trop de médiocres ou de peu utiles: nous ne parlons pas des Livres de pieté, qui ne sont pas compris dans notre Sphére. Mais il s'en faut beaucoup que tous les livres dont on auroit besoin, ayent été faits. La seule navigation occupera longtems les

Mathématiciens & les Pilotes les plus habiles.

Pour établir les principes de cette partie de la manœuvre qu'on appelle ici *le manége du Navire*, il ſeroit néceſſaire de connoître la figure propre du Vaiſſeau & malheureuſement on l'ignore. Celle qui eſt en uſage, eſt purement méchanique, & par là le Géometre eſt privé de cette préciſion rigoureuſe, dont il ne ſe paſſe jamais qu'à regret. Il eſt étonnant qu'on ait abandonné à une routine aveugle l'Architecture navale, pendant que les Architectures civile & militaire ſont ſoumiſes à des loix : on doit néanmoins ſçavoir gré aux conſtructeurs de tout ce qu'ils ont fait pour perfectionner par la pratique ce qu'ils ne ſont pas en état de perfectionner par les principes d'une profonde Géometrie.

Dans les recherches des Mathématiciens pour déterminer la

figure la plus avantageuse di
vire, on a d'abord tâché d
couvrir quel est *le solide de*
dre resistance;mais on n'a pas
vé des solutions assez satisfa
tes. Un de ces génies rares,
se font jour à travers les c
cles les plus impénétrable
observé dans son traité des
des, qu'il ne suffit pas, comn
fait, depuis le Chevalier Ne
inclusivement, de trouver
d'entre les solides, qui ayai
même base & le même axe,
fre de la part de l'eau moi
résistance; il faut encore, q
somme des impulsions du
soit divisée par la masse di
lide, & prendre le *minimu*
Quotient.

Cette seule objection étoit

à la Marine. 1°. Il n'est pas démontré que le solide de moindre résistance pour les routes directes, le soit aussi pour les routes obliques. 2°. Le solide, par rapport au mouvement du Navire, ne doit point être regardé comme divisant le fluide parallélement à son axe; sa carêne lorsqu'il fait route, est une section oblique à l'horison. On a cru jusqu'ici que c'étoit une section horisontale, faite au raz de la Mer. L'Auteur dans une note marginale avoue qu'il semble avoir pensé comme les autres dans sa Théorie de la manœuvre; mais il démontrera qu'un Navire ne peut siller horisontalement. Il faut qu'il incline, & qu'il balance.

Pour calculer l'effort des obstacles, qui s'opposent au mouvement d'un corps, on doit connoître la nature de ce mouvement, & la *force motrice* par laquelle il est produit. Cependant on n'a

point encore examiné les mouvemens verticaux du Navire, & sans les connoître, on a voulu les soumettre à des loix : on a même ignoré l'*action du mât sur le Navire & le point d'appui de l'effort du vent par ce levier.* L'Auteur rapporte divers sentimens tant anciens que modernes, & il les réfute poliment en marquant l'estime qu'il fait de ceux qui les ont soutenus. M. Bouguer, Géometre très-habile & membre de l'Académie des Sciences, a remanié de nouveau cette importante question ; & pour determiner l'hypomoclion du mât, il a distingué deux états dans le mouvement du Vaisseau, l'un horisontal & l'autre vertical. M. Saverien prétend que ce mouvement horisontal n'a jamais existé. Quant au second mouvement, M. Bouguer place le point d'appui au centre de gravité du Vaisseau soit que le mât passe par ce centre ou qu'il n'y

ıas ; de ſorte que le point
i peut ſe trouver hors du
ême.
ne déterminera pas le véri-
›oint d'appui du mât, ſi l'on
ıſidere que le mât ne ſçau-
*ire incliner le Vaiſſeau ſans
ever*, & que plus il réſiſte
ɔulévement, moins l'incli-
eſt grande. En même temps
mât décrit un arc circu-
n avant, le Navire en dé-
ı autre en ſens contraire :
l eſt difficile de connoître
nent la grandeur de ces
oportionnels à leurs rayons.
uteur n'eſpere pas qu'on
favorablement tout ce
ɔppoſera à un adverſaire
ıt de réputation que M.
er, & il ne s'attend pas
ɔlus heureux que M. Huy-
quand il réfuta le principe
juel eſt établie la Théorie
manœuvre des Vaiſſeaux,
Chevalier Renau. Le *grand*

en arriere, on en conclut que la véritable mâture est celle qui fait passer la direction verticale, composée de l'eau & du vent, par le centre de gravité du Navire.

Outre les deux forces dont on vient de parler, il en est une troisiéme, que le savant Académicien n'a pas négligée. C'est le choc vertical de l'eau pour soulever le Vaisseau. Cette troisiéme force, qui est égale au poids du corps, agit dans le centre de gravité de l'espace occupé par la carêne. Quand le Vaisseau est soulevé par par le vent & par l'eau, le centre de la carêne ne quitte point par ce soulévement, la verticale du centre de gravité du Navire, dans les Bâtimens où la pouppe & la prouë sont égales, tels que sont les Houcres; mais dans les Vaisseaux ordinaires le centre de la carêne change de place; ce qui produit quelque inclinaison, selon que le centre de la carêne est éloigné

nos Lecteurs. Nous choisirons quelques traits qui demandent moins d'application. Comme ce Livre a été imprimé par le Libraire du Journal, il prendra facilement patience, quoiqu'il sçache bien que ces sortes d'extraits ne contribuent gueres au débit des écrits periodiques.

La Théorie de la manœuvre a pour objet les mouvemens du Vaisseau dans le sens horisontal; celle de la mâture dans les sens verticaux. La premiére n'a égard qu'à la grandeur du sillage: La seconde, aux oscillations capables de le retarder. Les balancemens du Vaisseau selon sa longueur se nomment *Tangage* & ses balancemens selon sa largeur se nomment *Rouli*.

On s'est apperçu depuis longtems que les voiles supérieures ont plus d'effet que les voiles inférieures; ce qui ne vient pas comme l'ont crû les Anciens, de ce

ne suffisent pas dans les r
obliques : c'est ce qui a o
M. Bouguer d'ajouter encor
nouvelles regles à celles que
avons transcrites. M. Sav
persiste à soutenir que le c
de gravité du Vaisseau n'est
l'hypomoclion du mât dans l
du Tangage. Il prétend que
fort du vent sur les voiles,
pulsion de l'eau sur la prou
peuvent suspendre le Vaiss
& le tenir en équilibre. S
cet habile Ingénieur, le centr
mouvement du Navire est un
tre de rotation. L'extrémité
rieure du mât ne peut décri
arc en avant, que l'extrémi
férieure n'en décrive un aut
arriere : d'ou l'on conclut que
l'instant du choc du vent s
voile, l'impulsion de l'eau s
proue, ne s'oppose pas à l'i
naison du Navire, puisqu'
la proue, loin de s'appuie
l'eau s'en éloigne. La prer

force qui s'oppose à l'effort du vent, ce n'est pas seulement la poussée verticale, mais aussi l'impulsion de l'eau sur la poupe, & si ces deux forces sont en équilibre à l'effort du vent, le Vaisseau n'inclinera point, & même il ne sillera point; car un Vaisseau ne sçauroit singler s'il n'incline, s'il ne tangue.

Ce n'est pas un petit inconvénient que nous ne puissions nous étendre plus au long sur les Livres de Mathématique; nous ne doutons pas que celui-ci ne soit lû de tous les vrais Mathématiciens: mais le sera-t-il autant qu'il seroit à propos de tous les Navigateurs? Quel avantage pour toutes les Nations qui fréquentent la mer, si ceux qui ont du commandement sur leurs vaisseaux aspiroient autant à tout le scientifique de leur art qu'à la gloire d'être braves & intrépides! L'intrépidité est sans doute d'un grand prix, elle

est souverainement nécessaire dans une profession si hazardeuse, mais c'est une vertu que le Matelot peut partager avec l'Officier. Ce n'est plus alors que la naissance & l'autorité qui mettent de la différence entre des conditions si inégales. Ne seroit-il pas plus honorable qu'outre cette différence il y en eût une autre fondée sur une connoissance profonde de tout ce qui concerne la Marine ? Seroit-ce là une espéce de dégradation ? Le Prince de Portugal, qui a si bien mérité de toutes les Nations par l'invention des Cartes réduites, pensa tout autrement, & pensa plus juste.

ARTICLE XLII.

GEOGRAPHIE SACRE'E, & historique de l'Ancien & du Nouveau Testament, à laquelle on a joint une Chronologie & des Principes & Observations pour l'intelligence de l'Histoire Sainte. Tome premier contenant la Geographie sacrée. Par M. Robert, Géographe ordinaire du Roi. A Paris, chez Durand, rue S. Jacques, à S. Landry & au Griffon, 1747. in 12. p. 580.

LEs Livres ſaints ſont un tréſor dont les fidéles connoiſſent en général le prix, mais aucun d'eux ne ſe vantera d'en avoir la parfaite intelligence. Ce n'eſt pas qu'on n'ait fait de grands efforts pour y parvenir : les Peres dans les premiers ſiécles de l'Egliſe, & dans les derniers les Savants ont

accumulé, comme à l'envi, un prodigieux nombre de commentaires sur le Texte sacré ; mais quoique plusieurs de ces interprétes eussent une érudition singuliere, ils n'ont pû par leurs travaux immenses dissiper toute l'obscurité des Divines Ecritures. On ne doit donc pas désaprouver ceux qui ont le courage d'entrer encore dans la lice, & qui se proposent de contribuer, du moins par quelque endroit, à faciliter une étude si sainte & si laborieuse.

La Géographie & la Chronologie sont deux champs de bataille, où il s'est livré de rudes combats entre les critiques, mais la guerre n'est pas finie, & chaque parti prétend avoir l'avantage, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Les Souverains ou leurs Généraux se sont souvent attribué la victoire, & ont fait de part & d'autre des réjouissances publiques.

M. Robert, Géographe ordinai-

te du Roi, commence par la *Géographie sacrée*, & connoissant combien une Géographie toute séche où l'on ne trouveroit que la position des lieux, seroit capable de rebuter les Lecteurs, surtout la jeunesse, il y a mêlé de courtes Dissertations. L'expédient est bien choisi, & naturellement il doit réussir. L'Histoire mêlée avec art à la Géographie joint l'agréable à l'utile; c'est le veritable secret de plaire & d'attacher.

Les Auteurs qui veulent consacrer leurs talens à l'éclaircissement des Livres Saints, ne sont pas dans l'obligation d'inventer des explications nouvelles de quelque passage obscur, sur quoi les interprétes n'ayent pas contenté jusqu'à présent. Ce seroit sans doute un avantage, mais la chose est si difficile qu'on ne doit gueres s'y attendre. On ne rendra pas un petit service au Public,

si se bornant à ce qui a déja été dit, on le dit avec plus de méthode & plus de clarté : si par son travail on diminue celui des autres, qui ne seront plus dans la necessité de lire tant d'énormes Volumes, dont le seul aspect est capable de décourager. L'ouvrage que nous annonçons commence par l'extrait de l'avertissement, qui est à la tête des remarques de Nicolas Sanson, sur la Géographie sacrée. Ce Géographe celebre y déclare, qu'après avoir examiné tous les Auteurs qui ont travaillé sur ce sujet, il a reconnu qu'*Adrichomius étoit le meilleur, & le plus exact, quoiqu'il ne fût pas exemt de quantité de fautes*, comme d'avoir fait quelquefois deux différens lieux d'un seul qui avoit différens noms ; d'avoit multiplié les Villes Lévitiques jusqu'à soixante&deux quoiqu'il n'en fût assigné que quarante-huit aux Lévites. Il n'est pas étonnant que

la multiplicité des noms de chaque lieu ait occasionné quelques erreurs ; cette multiplicité dans les Généalogies comme dans les Géographies cause souvent bien des méprises, contre lesquelles on ne sçauroit trop se précautionner.

On ne trouve dans tout l'ancien & le nouveau Testament, aucune position des Villes. On y trouve tout au plus une ou deux distances d'une Ville à l'autre : & comme aucun des Anciens ne nous a donné la situation véritable & naturelle de la Judée, où de la Palestine, c'est-à-dire une description exacte des côtes, des ports, des caps, des montagnes &c. il est très-difficile aujourd'hui de dresser une carte exacte de ce pays. Celles qu'on a dressées jusqu'ici (jusqu'au tems où écrivoit Nicolas Sanson) semblent avoir été faites d'imagination, & sans s'assujettir à aucune

regle. C'eſt ainſi que le
'eſt le jouet des Auteurs, q
ſûrent hardiment de l'exa
du travail qu'ils ont entrepri
ſon ſervice. Cependant le
humain n'eſt-il pas excuſabl
aime mieux ignorer la vra
ſition d'une Ville ou d'un
tagne, en croyant un Géo
ſur ſa parole, que de s'inſtr
la vérité à ſi grands frais.
bien de choſes dans la vie
nent paiſiblement par la c
ce qu'on a en ceux qui ſe
tent de les avoir bien étu
& de les bien ſçavoir? M
Sanſon explique la méthod
a ſuivie pour déterminer p
rement les poſitions des
Si nous n'en diſons rien, c'
nous ſommes preſſés d'entr
le corps de l'ouvrage don
rendons compte. Nous y
rons ce qui nous ſembler
propre à caractériſer l'Au
le Livre.

L'Auteur ne croit pas qu'il faille prendre le Gehon pour le Nil, ni le Phiſon pour le Gange. On ne ſçauroit ſe perſuader, que ni les tremblemens de terre, ni les inondations, ni les autres bouleverſemens de la machine du monde, ayent pû mettre une diſtance de cinq ou ſix cens lieuës entre les ſources de ces deux fleuves, & l'emplacement, tel qu'on l'a toujours cru, du Paradis terreſtre. Le Phiſon eſt devenu le Phaſe; on ne demande pas toujours tant de vraiſemblance dans les mots pour en tirer une preuve : le Gehon eſt aujourd'hui l'Araxe. Il y a eu tant de Diſſertations ſur la ſituation du Paradis terreſtre, que ceux qui voudront s'en inſtruire à fond, ſeront peut-être incommodés de la multitude des écrits qu'on a publiés ſur ce ſujet. N'eſt-il pas étonnant que les Chrétiens, je dis les Sçavans de toutes les communions chrétiennes, cherchent avec plus

de ſoin & d'inquiétude l
ion du Paradis terreſtre, q
avons perdu pour toujour
nous regrettons inutilemen
ne s'inquiétent de trouver
chemin d'un autre Paradis
dédommageroit ?

Selon l'Auteur, l'étendu
Judée du Sud au Nord eſt
xante lieuës, chacune d'un
de chemin ; de l'Orient à
dent elle n'a que vingt-deux
Ainſi le circuit de tout ce p
de près de ſix cens mille p
métriques ou de deux cen
marines, en comptant tro
pour chaque lieuë. La Ju
d'une merveilleuſe fécondi
te Terre & le Peuple d
ont eu différens noms. E
d'abord appellée la Terre
naan, parce qu'elle fut
par les Cananéens, enf
Cham & petits-fils de No
Iſraëlites l'appellerent Ter
miſe, après que Dieu eut

que leurs peres Abraham, Isaac & Jacob en seroient les possesseurs. On lui donna aussi le nom de Terre d'Israël, parce qu'elle étoit habitée par les Israëlites. Dans la suite des tems les Romains la subjuguerent & l'appellerent Palestine. Le Peuple Juif n'a pas eu moins de différens noms que le pays où il étoit établi. Ce Peuple fut d'abord appellé les Hébreux; après, les Israëlites, enfin, les Juifs. Tout le monde ne convient pas de l'étymologie du mot, Hébreux. L'opinion la plus vraisemblable est que Abraham étant venu de la Chaldée dans la Terre de Canaan où il ne put arriver sans passer l'Euphrate, on l'appella Hebreu, c'est-à-dire, étranger, ou venu d'au-de-là du fleuve. Ce sentiment est appuyé, sur ce qu'aucun des descendans d'Heber n'a été nommé Hebreu, ou Ebreu avant Abraham. Aussi S. Augustin appelle Abraham,

Transfluvialis d'au-de-là du fleuve. Le nom d'Israël est venu aux Israëlites, de celui que Jacob reçut de l'Ange contre lequel il lutta.

La premiere fois que l'Ecriture fait mention du nom de Judée pour designer le pays d'Israël, c'est dans le premier Livre des Rois; & la premiere fois qu'on lit dans l'Ecriture le nom de Juifs, c'est au quatriéme livre des Rois. Dans toutes les Bibles, la Judée est seulement prise pour le Royaume de Juda, après que les dix Tribus s'en furent separées, & on n'y appelle Juifs que ceux qui l'habiterent.

Le Jourdain est le seul fleuve qu'il y ait dans la Judée & ce n'en est pas même un selon la définition exacte des Géographes: mais il y a plusieurs torrens qui coulent avec rapidité & avec abondance après les grandes pluies: au midi de Machéronte dans la

Tribu de Ruben, il y avoit une vallée nommée Baarias ou Baariis, où, si l'on en croit Joseph, croissoit une racine, couleur de feu, & qui sur le soir jettoit des rayons *comme ceux du Soleil:* L'historien Juif ajoute d'autres particularités un peu suspectes. Cependant *le P. Eugene Roger en parle comme témoin.* Si cette plante subsiste encore, & il seroit bien étonnant qu'on en eût laissé périr l'espece, c'est un Phosphore d'une beauté singuliere.

L'Auteur marque en détail les bornes de chaque Tribu, & les Villes qui leur appartiennent. On comprend aisément qu'il ne convient pas de le suivre pas à pas dans sa course. Nous nous bornerons à certaines particularités de quelques-unes des principales Villes. Jerusalem étoit la capitale de la Judée &, avant le schisme des dix Tribus, la capitale de toute la terre promise, à cause du sa-

meux temple que Salomon y bâtit & où tout le peuple de Dieu s'il n'y avoit des empêchemens legitimes, venoit chaque année s'aquitter du devoir de religion prescrit par la loi : c'étoit en cette Ville que les Rois étoient inhumés, s'ils n'avoient pas mérité par leurs impiétés d'être privés de l'honneur de cette Sépulture.

» On voit encore les restes des » tombeaux des Rois de Juda, & » c'est ce qu'il y a de plus curieux » dans le pays. Voici ce qu'en dit » un voyageur qui les a vûs. Les » Sépulchres des Rois de Juda » sont à un quart de lieuë de la » Ville. On trouve d'abord une » grande cour d'environ six vingt » pieds en quarré, taillée dans le » rocher qui est de marbre. Il y a » à gauche en entrant une gal» lerie creusée dans le rocher, » soutenue par quelques pilastres, » dont les faces sont ornées de bas » reliefs ; elle a dix pas de long sur

» quatre de large & dix à douze
» de haut. Au bout de la galle-
» rie, on trouve un trou rond à
» fleur de terre, d'environ deux
» pieds & demi de diametre. On
» le ferme avec une pierre de la
» même figure qu'on roule faci-
» lement dans un canal relevé
» d'environ quatre pouces, où elle
» est enchassée. Il faut mettre le
» ventre à terre pour passer par
» ce trou, & laisser quelques per-
» sonnes dans la galerie pour fai-
» re la garde, & empêcher qu'on
» ne vienne enfermer ceux qui
» sont entrés dans ces souterrains.
» Ce passage difficile étant fran-
» chi, on se trouve dans une
» grande salle quarrée ; d'où l'on
» entre dans plusieurs petites cel-
» lules quarrées, & d'autres qui
» sont simplement comme des
» fours.....Ce qu'il y a de remar-
» quable dans ce Palais de morts,
» c'est la propreté & la délicatesse
» avec laquelle ces lourdes masses

» de pierre ont été travaillées. Les
» moulures, les corniches, & les
» autres membres de l'Architectu-
» res de ce tems-là, y sont tra-
» vaillés, aussi proprement, que
» si elles étoient faites d'un bois
» bien plein & bien doux. Les
» ventaux des portes étoient de
» la même pierre : on prétend
» qu'ils étoient taillés dans la
» pierre même, aussi bien que les
» gonds & les emboitures, & je
» le croi, parce qu'il seroit im-
» possible qu'on eût soulevé les
» seuils & les linteaux pour y faire
» entrer les gonds. Il y a encore
» de ces lourdes portes sur pied,
» qui se ferment & s'ouvrent fort
» aisément.

Ce n'est pas un seul voyageur qui rapporte ce fait. On auroit donc tort de le révoquer en doute. Quelle gloire pour les nations les plus exercées dans l'Architecture & dans la coupe des pierres, si elles venoient à bout de récou-

vrer un ſecret ſi merveilleux ! La malléabilité du verre, ſi toutefois elle exiſta jamais, n'auroit rien de plus ſingulier.

Nous ne nous arrêterons pas à la deſcription du Temple de Jeruſalem : à cette occaſion l'on pouroit demander aux Théologiens, s'il ne ſeroit pas permis, ſans les offenſer, à quelque habile Architecte, qui auroit étudié bien attentivement tout ce que l'Ecriture nous apprend de ce fameux édifice, & qui d'ailleurs auroit obſervé à loiſir toutes les merveilles de S. Pierre de Rome; s'il ne lui ſeroit pas permis de mettre en paralléle ces deux ſuperbes monuments, & de décider enſuite ſelon les regles de ſon art, laquelle des deux Architectures eſt la plus parfaite. Ce paralléle ne ſeroit pas un fond ſtérile pour les Arts.

Samarie fut le ſiége de tous les Rois d'Iſraël depuis Amri juſqu'à

la destruction de ce Royaume
L'Auteur rend compte de tout c
qui s'y est passé, & c'est ainsi qu'i
en use à l'égard de tous les lieu
dont il parle. Son livre peut êtr
regardé comme un Dictionnair
historique & géographique, o
l'on instruit le Lecteur, non seule
ment de la situation des villes &
des montagnes, & de tout ce q
fait l'objet ordinaire de la Géo
graphie, mais aussi des évenemen
qui semblent appartenir plus d
rectement à l'histoire.

On suit la même méthode dan
la seconde partie de l'ouvrag
destinée au Nouveau Testamen
il est avantageux aux Chrétie
qui l'ont souvent entre les mains
de connoître exactement la pos
tion des lieux que le Sauveur
consacrés par sa présence & illu
trés par divers prodiges. On aim
à comparer l'ancienne Géograph
à la nôtre pour se mettre en ét
de mieux entendre l'Histoire p

fane, ne doit-on pas s'efforcer de s'instruire encore mieux des villes, des lacs, des bourgs mêmes dont il est parlé dans l'Evangile ? Du tems de ces fameuses Croisades où les François ont eu tant de part, c'est-à-dire tant de succès éclatans & tant d'affreuses disgraces ; on s'appliquoit selon les apparences plus qu'on ne fait aujourd'hui à la Géographie de la Terre Sainte. L'Auteur détermine les limites du Royaume d'Herode le Grand & des Etats que possédérent ses descendans jusqu'à la ruine de Jerusalem. Ce Prince devenu Roi des Juifs à la faveur des Romains ne régna pas seulement dans la Judée & la Samarie, mais encore dans la Galilée, la Perse, l'Iturée, la Trachonite & l'Idumée. La Judée dans le Nouveau Testament ne se prend pas pour toute l'étenduë de la Terre Sainte : ce nom n'est donné qu'au Pays occupé par les Tribus de Juda & de Benjamin.

Les voyages de S. Paul ont ſemblé dignes d'une attention particuliere : ce n'eſt pas que les autres Apôtres n'ayent auſſi parcouru de vaſtes régions, ſurtout ſi ſaint Jacques a pénétré juſqu'à la côte occidentale de l'Eſpagne, & ſaint Thomas juſqu'aux Indes : mais l'Apôtre des Nations a toujours été renommé pour ſes longues & pénibles courſes. L'Auteur en a dreſſé une carte très-détaillée. Il en a auſſi dreſſé pluſieurs autres, qui ſont relatives aux différentes parties de ſon Ouvrage. Il avertit de tems en tems d'avoir ces Cartes ſous les yeux, & c'eſt un bon conſeil à ſuivre. Les Cartes & le Livre ſe prêtent mutuellement ſecours, & impriment plus avant dans la mémoire les choſes qu'on veut y conſerver.

Nous n'oſons pas aſſurer l'Auteur qu'il n'y aura perſonne qui juge que l'Hiſtoire eſt trop étenduë dans un Livre dont il ſemble

que le principal but eſt d'enſeigner la Géographie. Il n'eſt pas poſſible d'emporter tous les ſuffrages. La diverſité des goûts eſt trop grande parmi le genre humain. Nous ne dirons rien du ſtile, dès qu'il eſt clair & debaraſſé, ce qui ne manque pas ici, il a les perfections néceſſaires dans ces ſortes d'écrits.

ARTICLE XLIII.

ESSAI SUR L'HONNEUR; en forme de Lettres. A Londres. in 12.

UN Eſſai ſur *l'honneur* ne peut manquer d'exciter la curioſité des François. L'Ouvrage vient d'Angleterre, & il méritoit de paſſer en France. L'Editeur fait un grand éloge de l'Auteur dans ſa Préface, & de fortes invectives ſur l'ingratitude de ſes Compatriotes. *Croiroit-on*, s'é-

crie-t-il, *qu'il pût se trouver assez peu de Religion, d'honneur, & de générosité dans un Pays policé, pour ne pas traiter avec distinction un homme qui pense si bien, & qui écrit si agréablement ?*

M. *Hooker*, c'est le nom de l'Auteur, a consumé les plus belles années de sa vie dans l'obscur emploi de *Maître d'Ecole de Campagne*, tandis qu'il pouvoit remplir avec honneur une Chaire dans la premiere Université d'Angleterre. Il est depuis longtems borné à la Cure d'un petit Village, sans que ni la pureté de ses mœurs, ni l'éclat de sa doctrine ayent fait appercevoir aux Anglois qu'un homme d'un si grand mérite ne seroit point déplacé dans les premieres Dignités de leur Clergé.

M. *Hooker* n'est pas le premier homme d'esprit dont les talens n'ont eu pour récompense qu'une admiration stérile, & dont l'indi-

gence ait fait la honte de sa Patrie. Heureux si cette Philosophie si sage qui régne dans son Livre, prend sa source dans son cœur, & s'il sait profiter lui-même des leçons qu'il donne aux autres sur le mépris des faveurs & des biens de la fortune.

L'Editeur s'intéresse vivement au sort de M. *Hooker* qui porte le même nom que lui, & qui est son parent. Il craint que cet aveu ne diminue le prix de ses louanges; & il a soin de nous protester que la vérité seule les lui a arrachées. Si l'on l'en croit, rien ne manque à la perfection de cet Ouvrage. Les graces & la solidité s'y trouvent réunies dans le plus haut point. L'ingénuité la plus charmante avec le feu de l'imagination; la vivacité du stile avec la force des pensées; le sel de la plaisanterie; les agrémens de la narration; les traits de la satyre portent partout la conviction, animent le

ſujet, & annoncent le mérite de l'Ouvrage. L'éloge eſt complet, & la précaution que l'Editeur a priſe pour écarter le ſoupçon d'intérêt & de partialité, n'eſt point de trop. Il faut convenir que toutes ces Lettres ſont écrites avec beaucoup de feu & d'énergie. La morale en eſt pure ; la maniere de raiſonner forte & preſſante : en un mot, cet eſſai a de quoi plaire à un eſprit ſolide & ami de la raiſon. C'eſt dommage qu'un homme qui a des idées ſi juſtes ſur *l'honneur*, en ait de ſi fauſſes ſur la véritable Religion.

La premiere Lettre roule preſque toute entiere ſur le danger qu'il y a de faire une fauſſe application des termes, & ſur les abus dans leſquels ces ſortes de mépriſes entraînent *les eſprits prétendus forts.* Mais l'Auteur ſe propoſe principalement l'examen d'une autre eſpéce d'*ambigus*, qu'on déſigne ordinairement par la dénomination

omination d'*hommes d'honneur*. l veut éxaminer à fond, si les itres de ceux qui se parent d'un si beau nom, sont bien rèels, ou s'ils ne les doivent qu'à l'erreur & au préjugé. *Il y a longtems*, dit-il, *que M. Adisson a remarqué que les Modernes font consister le point d'honneur dans le courage chez les hommes, & chez les femmes dans la chasteté.*

Ce préjugé posé, tout homme qui ose envoyer ou accepter un cartel, & chaque femme qui a assez de résolution pour en refuser, ont des droits incontestables sur l'honneur. Au contraire, celui qui a assez de religion & de bon sens pour se défendre d'un duel, ne manquera pas d'être traité de faquin, de poltron, & d'être chassé ignominieusement du beau monde : & une Dame qui aura eu le malheur de faire un seul faux pas dans sa vie, aura beau témoigner par la suite un repentir sincere, être ornée de mille

qualités aimables, réclamer en sa faveur les loix de la charité, elle ne pourra jamais se laver de la tache ineffaçable d'infamie dont la couvrent toutes les fausses Prudes du monde.

C'est à ces fausses notions, selon M. H. qu'on peut attribuer une infinité d'absurdités, ausquelles les gens sensés ne sauroient s'accoutumer, quoiqu'elles passent dans le monde pour des principes établis. Attaquez, par exemple, un homme sur sa Religion & sur ses mœurs : reprochez-lui qu'il voit les femmes ; qu'il aime le vin ; qu'il est joueur : il souffre tous ces reproches avec un sang froid digne d'une meilleure occasion : peut-être même a-t-il la monstrueuse vanité de se faire croire encore plus criminel qu'il ne l'est en effet. Mais donnez un démenti à cet homme si patient ; vous le verrez prendre feu, & l'effusion seule de votre sang pourra satis-

faire ſa vengeance. D'où vient cela ? C'eſt qu'il eſt perſuadé que le menſonge eſt une marque certaine de poltronnerie, & que d'un autre côté, la fauſſe idée qu'il s'eſt formée de l'honneur lui fait croire qu'on peut être infidéle aux devoirs de ſa Religion, ſans foi, ſans mœurs, & homme d'honneur tout enſemble.

Mais comme il ne ſuffit pas d'ôter le maſque au préjugé & à l'erreur, ſi l'on ne met la verité dans tout ſon jour, l'Auteur définit le vrai honneur, ou plutôt il en décrit les effets : voici comment il s'exprime. *Le vrai honneur a ſon principe dans l'ame ; il eſt lui-même comme une ſource intariſſable qui part d'un cœur généreux, d'où il coule par une pente aiſée & naturelle dans toutes les parties de notre conduite & de nos mœurs, répandant ſes impreſſions, ſa force & ſes graces ſur toutes les facultés de l'ame,*

sur les accens de la voix, l'air du visage, & tous les mouvemens du corps. Les traits qui l'annoncent sont une grandeur d'ame qui n'a rien d'affecté, une fermeté fortifiée par une longue suite de réflexions sages & pieuses, d'actions nobles & magnanimes, en quoi consistent réellement la solide vertu & le vrai mérite.

On voit par ce morceau que *M. Hooker* fait marcher ensemble l'honneur & la vertu, qu'il les croit inséparables, ou pour mieux dire, qu'il n'en fait qu'une même chose; aussi ne peut-il souffrir qu'on appelle *Postes d'honneur*, des distinctions qui ne sont pas toujours le prix de la vertu. Il voudroit qu'elles perdissent un si beau nom, quand un pere vertueux les transmet à des descendans lâches & corrompus, & qui n'ont pour toute recommandation que le nom de leurs ancêtres, & un mérite d'imputation. Selon

es dignités & les récompen-
e devroient pas être plus hé-
ires que les vertus; il vou-
que les personnages hono-
fussent toujours *hommes*
neur.
faut convenir que tout ce
eau respire l'amour de la
té; mais il y regne un ton
léclamation & d'invective
e sera peut-être pas du goût
en des Lecteurs polis: & il
le que l'Auteur auroit pû
er à ce grand lieu commun
ir de finesse & de légéreté
en auroit adouci les traits.
oloris plus riant, une expres-
plus douce ne leur auroit rien
le leur force.
est assez inutile de parler de
conde lettre, c'est la conti-
on de la premiere. On y
la différence que l'Auteur
entre l'homme qui a de l'hon-
, & le personnage qui est
ré. Il peint le premier avec

les plus belles couleurs. Le caractére du ſecond, eſt une ſatire mordante de certaines perſonnes ſous un nom déguiſé.

M. H. ſe croit en droit de conclure dans la troiſiéme lettre, qu'un homme ſans Religion & ſans mœurs ne ſçauroit être un homme d'honneur. Comme la propoſition, toute évidente qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'être conteſtée par cette eſpéce d'hommes que l'Auteur pourſuit ſi vivement, il ſe met en devoir de la prouver. *Il eſt inconteſtable*, dit-il, *que l'honneur pris dans ſon véritable ſens n'eſt autre choſe qu'une certaine élévation d'ame, qu'on reconnoit dans nos moindres actions, par le caractére de Nobleſſe & de dignité qu'elle y répand* : & qu'au contraire l'irreligion & la dépravation des mœurs, ſont les effets de la baſſeſſe d'une ame eſclave des ſens & de la matiére, qui n'ayant pas le courage d'être ver-

tueuſe, tâche en ſe ſéduiſant elle-même de s'étourdir ſur ſes égaremens.

Si l'on vouloit citer dans cet extrait tous les beaux endroits de cette lettre, il faudroit la transcrire preſque en entier. L'Auteur y prouve avec beaucoup de force, qu'un homme qui paſſe ſes jours ſans lever les yeux vers ſon Créateur, qui jouit de ſes bienfaits ſans l'en remercier, eſt une créature lâche & ingrate qui ne peut prétendre au titre d'homme d'honneur. M. H. ajoute qu'il ſe ſent émû de compaſſion, lorſqu'il conſidére la petiteſſe de Génie des incrédules de nos jours, qu'il oſe preſque eſperer pour eux un ſort moins miſérable que celui dont on les menace, & que le criminel mépris qu'ils font du culte divin, ne ſera peut-être imputé qu'à la peſanteur de leur ame, & aux bornes étroites de leur intelligence. Il eſt vraiſemblable que le

Lecteur regardera les expreſſions de l'Auteur, moins comme un trait de compaſſion, que comme un trait de ſatire.

Si l'homme qui méconnoît ſon Créateur, n'a point de droits à prétendre ſur l'honneur, celui qui mépriſe ſes loix a-t'il de meilleures prétentions à former ſur un ſi beau titre? Non, ſans doute. *M. Hooker* n'a pas plus d'indulgence pour l'homme ſans mœurs que pour l'homme ſans religion. La débauche, l'avarice, l'ambition, l'injuſtice, & la violence ſont incompatibles avec l'honneur.

Les lettres ſuivantes ſont employées à prouver que les faveurs de la fortune, les talens de l'eſprit ou les graces du corps ne peuvent former l'homme d'honneur. Les preuves ſont fort détaillées, mais elles ſont trop étendues. Je ne ſçache pas que perſonne ait jamais prétendu qu'un bel Eſprit ſans religion & ſans

mœurs, pût à titre de bel Esprit précisément passer pour homme d'honneur. Le beau monde, tout amateur qu'il est des talens qui l'amusent, conserve assez de droiture pour distinguer l'homme d'honneur du bel Esprit; du Poëte, par exemple, s'il ne joint pas à ses talens les qualités du cœur qui rendent l'homme vraîment estimable. Il en est de même des autres talens de l'esprit, ou des graces du corps. Une femme n'est point honnête femme, parcequ'elle est belle. La beauté lui donne de grands avantages. Elle donne de l'éclat & du lustre à sa vertu, elle peut même cacher ou déguiser quelques défauts: mais elle n'eut jamais le pouvoir de faire seule une femme d'honneur.

L'Auteur devoit abréger toutes ces preuves, qui bien que peut-être un peu hors d'œuvre, ont de grandes beautés. On y voit entr'autres un fort bel endroit sur les

basses jalousies qui détruise
gens de Lettres, sur les intr
des beaux esprits, & sur les
les qu'ils forment pour se sup
ter. L'exemple d'*Horace* & de
gile vient fort à propos pou
puyer la morale. Ces deux l
esprits également chéris d'*A*
te, ne s'avancérent point au
pens l'un de l'autre. *Virgi*
sans jalousie le progrès que fi
race dans la faveur de son Ma
& Horace ne fit de brigue
pour l'avancement de Virgile
a été difficile de rencontrer
les siécles suivans le génie
Horace & d'un Virgile, il
encore moins aisé de retro
leur désintéressement & leur
dération. Un bel esprit est n
rare qu'un homme d'honneur

eux-mêmes ; qui cachent ſous un air d'indifférence un cœur vif ſur leurs intérêts, inſenſible à la vertu & aux talens des autres hommes, ou qui ne les conſiderent qu'autant qu'ils leur ſont utiles.

La huitiéme Lettre peint aux yeux de l'homme la dignité de ſa nature, & les beaux reſtes de ſa grandeur après ſa chûte. Elle lui rappelle les récompenſes deſtinées à la vertu ; le ſentiment intérieur qui nous porte à la pratiquer, & qui nous en rapproche quand nous nous en éloignons. Le témoignage des Philoſophes Payens eſt d'accord là-deſſus avec celui des Saints PP. & il faut avoüer que cet endroit eſt plein de nobleſſe & de force : nous ſouhaiterions que la matiére traitée dans cette lettre & dans les précédentes eût un rapport plus immédiat avec le titre & le but de l'ouvrage, ou du moins que la liaiſon fût plus ſenſible. D'ailleurs

la mauvaiſe humeur eſt toujours de la partie, & il ſemble qu'un illuſtre infortuné, qui veut qu'on le croye au deſſus de ſes malheurs devoit éviter ce défaut. On ſe venge de la fortune en déclamant contr'elle. Les Lecteurs malins pourroient croire que l'Auteur n'a écrit que pour ſe conſoler. Ce n'eſt pas que nous penſions qu'il ait dû flater le vice, & ménager d'indignes favoris; mais nous aurions voulu plus de ſang froid, plus de compaſſion, que d'indignation & de colére.

On trouve enfin dans la neuviéme & derniére lettre ce qu'on cherchoit avec impatience dans les huit premiéres. Cette lettre eſt employée toute entiére à prouver que le véritable honneur eſt incompatible avec la vengeance. La nature, la raiſon, & la religion défendent de ſe venger: la nature par les ſentimens & les mouvemens de notre cœur, la

par les motifs les plus forts,
gion par l'exemple & le
te de J. C.
H. fait d'abord une vive
te des sentimens que la Na-
imprimés dans le cœur de
ne par rapport à son sem-
. Si la violence des passions
pend quelquefois, elle ne
es éteindre ; il est des occa-
où ils renaissent subitement
otre ame ; elle est naturel-
: compatissante. L'homme
sauvage, le cœur le plus
he se laisse quelquefois at-
. Est-il rien qui prouve
que les sentimens de ten-
& d'humanité ont été im-
dans nos cœurs par la na-
nême, que ces sentimens
els & hypocrites, que nous
ns à la place des naturels,
les passions en ont détruit
moins suspendu l'impres-
Les soupirs affectés, les
feintes, les souris de pure

Politique emprunte de l'hun
même, pour la remplacer e
parence. On ne rougit point
inhumain, parcequ'on n'a
Juge que son propre cœur,
on rougiroit de le paroître
cequ'on auroit pour Juge le
de tous les hommes ; la ven
ce est donc condamnable a
bunal même de la nature. L
son lui seroit-elle plus favo
Ne nous fournit-elle pas le
tifs les plus propres à nous
détester cette passion furieus
tous les hommes avoient
de se venger, quelle désola

d'un querelleur vil & mépriſable ; qui n'a ſouvent d'autre vertu qu'une brutale indifférence pour la vie ? Un homme raiſonnable doit être auſſi éloigné d'abréger ſes jours par un crime, que de les prolonger aux dépens de ſa vertu & de ſon devoir. On rapporte ici la réponſe du fameux *Marquis de Renti*. Un Officier de diſtinction lui fit un cartel de defi. *Dieu & mon Roi*, dit le généreux Marquis, *me le défendent : je ne puis l'accepter, je vaquerai tous les jours à mes affaires ſelon ma coutume. Si mon ennemi oze m'attaquer, je l'en ferai repentir*. Le grand *Turenne* penſoit ainſi. Nos braves auroient mauvaiſe grace à penſer autrement.

Que ſi le vindicatif n'écoute pas la raiſon preſque toujours complice des égaremens de ſon cœur, qu'il ſe rende à l'Evangile : le précepte & l'exemple de J. C. ſont déciſifs. Il faut pardonner,

ou jamais Dieu ne no
nera.

Toujours prêt à venger
t'offense,
N'espére pas du Ciel épr
mence.

Cet essai renferme
mens les plus raisonn
plus chrétiens. Il n'est
fauts ; il a des longue
ques hors-d'œuvre :
est souvent séche & d
sent trop l'invective &
mais on ne peut nier q
de la probité, de la r
la Religion n'y soie
avec beaucoup de f
mérite efface bien de

ARTICLE XLIV.

GUIDONIS GRANDI Abbatis Camaldulensis & Mathematici præstantissimi Elogium. Autore Angelo Mar. Bandinio, Florentino. Eloge du P. Gui Grandi, Abbé de l'Ordre des Camaldules, & célèbre Mathématicien. Par M. Bandini, Florentin. *A Florence, 1745. pp. 61.*

IL y a dans l'Histoire Littéraire comme deux parties ou deux sortes d'Histoires particulieres : celle des Ecrits, & celle des Ecrivains. La premiere fait connoître le progrès des Sciences, & l'autre la génération successive des Savans. La premiere peint les productions de l'esprit, & la seconde trace le caractere des hommes. On montre plus de travail dans le développement des Ouvrages,

& plus de reconnoissance dans l'Eloge de ceux qui les ont composés. Enfin comme après avoir vû les Tableaux de Raphaël, de Poussin, de le Brun &c. on seroit bien aise encore de voir une galerie composée des portraits de ces grands Peintres ; aussi après avoir profité des veilles de ceux qui nous ont précédés, nous savons bon gré à quiconque rassemble les traits épars de leur histoire.

Ceci paroîtra peut-être aux Lecteurs de ces Mémoires comme un hors-d'œuvre ou un lieu-commun ; mais au fond c'est une maniere d'entrer dans quelques réfléxions sur ce que la coutume de tracer des Eloges historiques, paroît négligée depuis un tems. Nous ne parlons que de ce Journal, où l'on étoit si exact autrefois à payer un tribut de louanges aux Savans qui n'étoient plus ; où l'on répandoit toujours quelques larmes ou quelques fleurs sur des tombeaux

trop peu connus du vulgaire. Mais il faut dire aussi qu'autrefois les personnes intéressées à la gloire des Illustres morts avoient soin de fournir des détails sur ce qui les concernoit. Paris, les Provinces, les Pays étrangers faisoient connoître, par des Mémoires qui se communiquoient, leurs Antiquaires, leurs Poëtes, leurs Historiens, leurs Philosophes, leurs hommes célebres en tout genre de Littérature; & ce Journal présentoit au Public le résultat de ces Mémoires; il vengeoit de l'oubli des noms dignes de l'immortalité. Encore une fois le zéle s'est rallenti sur cet article; nous sommes bien aises d'en témoigner ici notre étonnement, & à l'occasion du docte Italien dont on nous a fourni l'Eloge, nous renouvellons volontiers les promesses tant de fois réitérées, de donner l'Histoire abrégée des Sçavans dont on nous expliquera les

qualités, les travaux & les succès.

François Louis *Grandi* naquit à Cremone le premier d'Octobre 1671. Il étoit d'une famille distinguée dans le pays, il s'adonna de bonne heure à l'étude, & en 1687 il se fit Camaldule à Ravenne. Cet Ordre est comme celui du P. Sebastien Truchet: *On y porte le détachement jusqu'à renoncer au nom qu'on a reçu dans son Baptême* *. Le jeune *François Louis* fut appellé *Guy*.

Nous ne connoissons en France les Camaldules que sous des idées de silence & de solitude: il faut qu'en Italie ce ne soit pas tout à fait la même chose; car le P. *Grandi* fut toute sa vie dans le tumulte Littéraire. Il étoit à peine initié dans cet Ordre qu'il établit parmi les Religieux de son âge une petite Académie qu'il ap-

* M. de Fontenelle: Eloge du P. Sebastien.

pella des *Certanti*, pour oppoſer à une autre qui prenoit le nom des *Concordi.* On ſçait qu'au-delà des Alpes les Sociétés de Littérature ſe forment ſouvent ſans appareil, ſans Patentes & ſans protecteurs. Le jeune *Grandi* cultiva d'abord les Belles-Lettres, la Muſique & l'Hiſtoire. La Philoſophie de ce tems-là lui déplut : c'étoit le Peripatétiſme pur. Il tâcha de jetter quelque agrément dans la méthode des Ecoles, de répandre du jour dans le cahos des Entités. Il poſtula même, pour y réuſſir, une Chaire de Philoſophie : mais tous les Réformateurs ſe font des affaires. Les anciens, qui n'aiment pas à ſe voir dépaïſer ſur la fin de leurs jours, s'élevent contre toutes les nouvelles découvertes. Le P. Grandi couroit riſque de n'être jamais Profeſſeur de Philoſophie, ſi un P. *Caramelli*, homme apparemment capable & puiſſant dans l'Ordre, n'eût levé tous les

obſtacles. A l'aide de ce Protecteur, notre jeune Philoſophe fut inſtalé dans l'Ecole de Florence; & ſa premiere attention fut d'exterminer l'Ariſtotelisſme, d'élever ſur ſes débris la méthode de Deſcartes, d'apprendre à fond la Géométrie, ſans en excepter celle qui eſt la plus tranſcendante; *Toricelli*, *Vallis*, *Gregoire de Saint Vincent* furent ſes livres ordinaires.

Cependant comme il eſt d'uſage, dans les Ordres religieux, de convoler de la Chaire de Philoſophie à celle de Théologie, le P. *Grandi* fit ce pas conſidérable, & il porta ſa Géométrie juſques dans la maniere de traiter les dogmes de la Religion. On cite en particulier *la Viſion de Dieu* comme ayant été expliquée par ce Profeſſeur en ſtile de Théorêmes: ce qui, pour la rareté du fait, mériteroit d'avoir été conſervé au Public.

L'attrait principal de ce docte
Camaldule étant toujours l'étude
es Mathématiques, on vit paroî-
re de lui un Ouvrage destiné à ré-
oudre les problêmes de *Viviani*
ır la construction des voutes. Ce
Livre, qu'il dédia au Grand Duc
Cosme III. lui valut la bienveillan-
e de ce Prince, & le fixa en Tos-
ane dans le tems qu'il comptoit
ller régenter la Théologie à Ro-
ne. Car le Grand Duc ne voulant
as perdre un homme qui donnoit
le si grandes espérances, le nom-
na Professeur de Philosophie dans
'Université de Pise. Cette Ecole
st le Lycée de la Toscane. Un
Philosophe de Pise s'estime plus
qu'un Théologien de toute autre
Ville, même de la Capitale. Alors
e P. Grandi se livra plus que ja-
nais à tous les mystéres de la Géo-
nétrie. L'Analyse, les Infinimens
petits, les séries des Infinis, tel-
es furent ses délices. Les Leib-
nitz, les Newton, les Bernoulli,

les Baglivi, les Magalotti; tels furent ses amis, ses correspondans, ses admirateurs mêmes : & tout cet Eloge Latin, que nous avons sous les yeux, préconise le Professeur Camaldule comme l'oracle de l'Italie, en tout ce qui concerne les Mathématiques.

Mais voici sans doute un Phénomène. Cet homme tout Géométre ne laissoit pas de s'occuper de l'Histoire, de la Critique & de la recherche des Antiquités de son Ordre. Quelqu'un en 1702 avoit donné une Vie de S. Pierre Damien en trois gros Volumes. Il montra le ridicule de ce mauvais Ouvrage. Ensuite repassant sur les Légendes de S. Romuald, il en retrancha quelques fables imaginées par de pieux Faussaires : ce qui lui mérita l'approbation de Dom Bernard de Montfaucon; mais non pas les remercimens des autres Camaldules ses Confreres, *qui* souffrirent impatiemment

qu'on

u'on rappellât l'hiſtoire de leur ondateur aux termes de la critiue. Ces contradictions troubleent le repos du P. *Grandi.* Il étoit ès-lors Abbé du Monaſtere de . Michel à Piſe; par ordre du Chapitre Général il fut depoſé, il ut même déclaré exclus de cette Maiſon : heureuſement il avoit la rotection du Souverain. Le Grand Duc Coſme III. le nomma ſon Profeſſeur de Mathématiques dans a même Ville, & apparemment ue la paix ſe fit auſſi avec les ennemis domeſtiques; il eſt certain du moins qu'il n'abandonna oint ce Monaſtere, qu'il rentra même dans la Charge d'Abbé, & que ſon Ordre le conſidéra depuis comme un de ſes Membres es plus illuſtres.

C'étoit en effet une délicateſſe mal entenduë, que de ſavoir mauvais gré à un homme de Lettres de ſes Obſervations ſur d'antiques Monuments où l'on ſçait que des

mains infidèles ont souvent inséré des faussetés. Les fables ne font-elles pas un véritable tort à la gloire de la Religion & des Saints, & ne doit-on pas regarder comme des hommes très-utiles à l'Eglise, ceux qui tâchent de ramener tout aux lumieres de la vérité, pourvû qu'ils observent en cela les régles du discernement, de la modération & de la sagesse ?

Tel fut le Géométre de Pise. Instruit néanmoins par le danger qu'il avoit couru, il ne se mêla plus gueres que des Mathématiques, pays où il est permis de faire des découvertes. L'Archevêque d'Armach, Narcisse Marsham, ayant publié quelques problémes fort difficiles sur le son, le Comte Laurent Magalotti pressa le P. Grandi de les résoudre ; ce qu'il fit si heureusement que Milord Henri Newton, qui étoit Ministre de la grande Bretagne auprès du Grand Duc, envoya l'ou-

vrage à la Societé Royale de Londres, & demanda une place d'Associé pour l'Auteur.

Un des plus grands Ouvrages du P. Grandi fut celui de ses series, & des infiniment petits. M. Varignon y étoit puissamment attaqué, & Bernoulli, grand Partisan de l'infini, fut charmé de se voir appuyé d'un Géometre de qui toute l'Italie prenoit le ton. Il faut entendre l'Italie Sçavante & Judicieuse. Car il s'éleva des Zoïles, & dans quel pays, dans quelle Science n'y en a-t-il pas? Le P. Grandi se faisant le défenseur de l'opinion de Galilée sur le mouvement, on vit entrer en lice un Luc Antoine *Porti*, un Vital *Jordani*, un Jérome *Tambucci*; & les écrits volerent de toutes parts. Les Géometres dans leurs Combats ressemblent à ces vieilles troupes, bien aguerries & bien armées, qui se portent des coups de fort près; ou à ces Ar-

mateurs rédoutables qui voi
d'un coup à l'abordage.
Grandi pressa tellement ses a
saires qu'il les mit en peu d
hors de combat. Il fit voi
Porti n'entendoit pas la que
prenant pour principe une
très-fausse, sçavoir que *les*
qui parcourent un plan inc
pressent selon une direction p
diculaire à l'Horison & n
plan même. Il reprocha à
ni non seulement le verbi
sa doctrine, mais encore s
conséquences ayant approu
trefois dans Galilée, ce qu
condamnoit actuellement. E
proposa au même Géome
à son disciple *Tambucci* de
blêmes dont ils ne purent se
quoiqu'ils ne fussent que de
metrie rectiligne. Voila les
des Géometres, ceux-ci s
mortels dans le sens même le
Physique & le plus absolu
dani, qui étoit d'ailleurs un

bon homme & ami de la paix, ne put ſurvivre à ſa défaite ; il mourut victime de ſa complaiſance pour *Tambucci*, qui l'avoit engagé dans cette querelle.

On raconte ici d'autres combats : il fallut que le P. *Grandi* défendît ſa doctrine de l'*Infini*, qu'on attaquoit comme donnant atteinte à la toute-puiſſance de Dieu. L'adverſaire étoit le Mathématicien *Marchetti* qui mourut auſſi ſur le champ de bataille, & le P. *Grandi* eut la généroſité d'honorer ſa mémoire par des éloges. Un Combattant plus fort que les précédens fut l'illuſtre M. Varignon. Attaqué dans l'ouvrage des ſeries infinies du Camaldule, il répondit par un Ecrit qui fut imprimé dans les Journaux de Leipſic. La controverſe changea un peu dans la ſuite, le P. *Grandi* la fit rouler ſur la Tangente & l'angle d'attouchement des Courbes, tels qu'on les conçoit dans les in-

finiment Petits. Il paroît
Italien étoit beaucoup pl
relleur que M. Varignon
n'eſt pas beaucoup dire : ca
ci vivoit en paix avec tout
de ; il n'a jamais diſputé p
que contre notre Camaldu
ne nommoit pas même *d*
diſoit-il, *de lui faire de L*
(a) Or il arriva encore,
dans les guerres précédent
la mort ſépara les combatt
Varignon alla joindre les *A*
ti & les *Jordani* ; mais ſ
étoit porté & le P. *Gran*
par déférence pour la rép
d'un ſi grand homme, ſoi
qu'il n'avoit rien de ſolid
pondre, n'écrivit point c
Mémoire de l'Académicien
ris.

(*a*) M. de Fontenelle dans l'
M. Varignon ne nomme pas n
P. Grandi. Il ſe contente de di
Religieux Italien habile dans
thématiques attaqua M. Varign

Il étoit ſans doute fort ſingulier que toutes les controverſes du Mathématicien de Piſe finîſſent par la deſtruction totale des adverſaires. Cette méthode très-courte & très-efficace eût bientôt dépeuplé toutes les Académies, ſi d'autres occupations n'euſſent appellé ailleurs le redoutable Camaldule. Au lieu de pourſuivre ſes propres querelles, il devint l'arbitre de celles des autres : on recouroit à lui pour décider les différends, qui s'élevoient pour les droits de pêche ou de péage ſur les rivieres ; il étoit queſtion d'aſſigner des limites, de niveller, de toiſer... D'autresfois c'étoit des plaintes ſur ce que les eaux de certains marais inondoient les campagnes voiſines. Les Bolonois & les Ferrarois étoient en rumeur ſur la maniere d'arrêter les inondations du *Reno* : toutes ces affaires furent portées au Tribunal du P. *Grandi* qui eut à cet égard des

commissions du Grand Duc & de la Cour Romaine. Il pacifia tout, & donna des ouvertures pour les Ouvrages nécessaires. Ses soins & ses lumieres ne demeurerent pas sans récompense. On lui confia l'Intendance des Eaux en Toscane, ce qui lui produisoit trois cens écus par an, & quand il eut accommodé l'affaire du *Reno*, le Pape lui rendit l'Abbaye de saint Michel de Pise.

Une multitude d'ouvrages Mathématiques l'occuperent jusqu'au démêlé fameux sur la Philosophie des Anciens & des Modernes. Un Jésuite Milanois, nommé le P. Thomas de Ceva, avoit publié un Poëme Latin intitulé *La Philosophie Moderne-Antique* : c'étoit une espéce de satyre des opinions nouvelles. Les vers étoient bien tournés ; mais ce n'étoient après tout que des vers. Tandis qu'on s'en tint là, les Philosophes Modernes, & le P. *Grandi* surtout

ne firent que rire de l'idée du Jésuite; ils lurent son ouvrage & le trouverent joli, mais quand on vint à le réimprimer avec une Préface où l'on prétendoit qu'il n'y avoit que des Hérétiques qui pussent mépriser la Philosophie d'Aristote, alors toute l'Academie de Pise se souleva, & le P. *Grandi* qui en étoit le Mathématicien fut des plus ardents à combattre la Préface & le Poëme du P. de *Ceva.* On croiroit peut-être que le Camaldule dressa des théorémes contre le Jesuite: point du tout, il se mit aussi à faire des vers, mais il eut la précaution de cacher son talent sous un nom emprunté. Cependant on assure ici qu'il réussissoit presque aussi bien en Poësie qu'en calculs, qu'en Analyse & qu'en arpentage: ce qui peut passer assurément pour une merveille. Si nous avions tous ces Poëmes sur la Philosophie, moderne & ancienne, nous

en dirions notre penſée. Nous ſçavons ſeulement que le P. de Ceva répliqua, & que toutes les pieces de ce démêlé parurent après la mort du grand Duc Coſme III. qui avoit défendu de les imprimer. Son fils Jean Gaſton, Philoſophe *Leibnitien*, n'eut pas la même délicateſſe, il laiſſa courir ces petits ouvrages qui amuſerent ſans-doute les Littérateurs des deux partis.

Nous ne finirions pas s'il falloit rapporter toutes les autres particularités de cet Eloge du P. Grandi. Il publia un nombre prodigieux de livres juſqu'à ſa mort qui arriva le 4 de Juillet 1742 à l'âge de 72 ans. Il y en avoit près de deux qu'il n'étoit plus que le reſte de lui-même, infirme, peſant, denué de ſa mémoire, & n'ayant que le ſentiment de ſon état. Il témoigna toujours beaucoup de religion, de patience, & de reconnoiſſance pour ceux qui ne l'oublioient pas. C'étoit un

homme naturellement robuſte, & capable de ſoutenir les plus grands travaux ; ſon eſprit vaſte embraſſoit toutes les Sciences, il étoit, comme preſque tous les Géométres, droit, ſincere, appellant les choſes par leur nom, ſçachant peu faire ſa cour, aimant les autres ſans trop le leur témoigner, & repouſſant les adverſaires ſans reſpect humain. On trouve à la fin de cette brochure la liſte de ſes ouvrages ; on croiroit que c'eſt le Catalogue d'une Bibliothéque. Nous ne devons pas oublier que M. Bandini Auteur de cet Eloge Latin paroît très-inſtruit dans tout ce qui concerne les Sciences : qu'il écrit en homme d'Eſprit, en Hiſtorien attentif. On lui ſouhaiteroit quelque choſe de plus facile dans la narration & de moins chargé dans le ſtile.

ARTICLE XLV.

THE'ORIE DES SENTIMENS agréables, où après avoir indiqué les régles que la nature suit dans la distribution du plaisir, on établit les principes de la Théologie, & ceux de la Philosophie Morale. A Paris Quai des Augustins chez David le jeune, in 12. avec Approb. & Privilége du Roi.

ESt-il un Plan d'ouvrage plus intéressant pour le cœur & la raison ? Nous obliger à réfléchir sur nos plaisirs, c'est les étendre & les multiplier ; en développer les causes & les rapports, c'est démontrer l'intelligence & la bonté du Créateur ; nous persuader qu'ils sont les effets naturels de la vertu, c'est faire aimer ce qu'elle a de plus austére ; tel est le dessein de l'Auteur. Il ne promet point de découvertes, & il est si modeste,

que l'Editeur a été réduit à saisir l'instant de son éloignement pour le louer librement & à son aise. *C'est un précieux morceau de Philosophie morale, profond dans sa briéveté & dont la forme élégante & fleurie renferme des sujets de la plus haute importance.*

Rien n'est plus important sans doute, que de connoitre les mouvemens de notre ame: les biens & les maux qui nous environnent. Le plaisir & la douleur sont à cet égard les maîtres que la nature nous commande de consulter, de façon cependant que leurs leçons soient toujours rectifiées par la raison. Le plaisir se fait sentir dans tout ce qui tend à favoriser notre conservation, à perfectionner nos facultés. La douleur au contraire nous avertit de ce qui nous manque & de ce qui nous nuit. Le corps, l'esprit & le cœur donnent chacun leurs plaisirs & leurs peines. Entrons dans quelque détail.

La diſſipation qui ſe fait à chaque inſtant de nous-mêmes, & les autres beſoins du corps font naître mille deſirs, les organes dont nous ſommes pourvus nous mettent à portée des objets. Ces organes, l'inaction les engourdit; un travail violent les affoiblit: mais tout mouvement qui les exerce ſans excéder leurs forces, eſt accompagné de ſentimens agréables. Si les couleurs, les ſons, les ſaveurs, les odeurs, par leſquelles nous jouiſſons de la nature, ne font pas les mêmes impreſſions ſur tous les corps, c'eſt qu'ils ne ſe reſſemblent guéres. La conſtruction des organes fait tout.

L'Eſprit doit ſuppléer au défaut des ſens. Les réfléxions & l'étude, quand elles ne ſont ni triſtes ni outrées, charment quelquefois & enlevent l'ame juſqu'à la rendre inſenſible aux beſoins du corps. C'eſt donc encore l'exercice modéré de l'eſprit, qui eſt la

source de ses plaisirs. Tout ce qui aggrandit ses idées, tout ce qui peut lui faire saisir aisément les objets & leurs rapports est de nature à lui plaire.

Tous les mouvemens du cœur qui ne sont point empoisonnés par la haine, & les passions qu'elle nourrit, sont des mouvemens agréables. De là vient que tout homme né tendre, bienfaisant, généreux, est naturellement gai. Quelquefois on aime à se plonger dans des rêveries affligeantes; c'est, dit l'Auteur, après d'autres Philosophes, parce que ces sentimens sont les plus convenables à notre situation présente; mais dans la douleur, rien ne convient que ce qui peut la dissiper. N'est-ce pas plûtôt, parce que n'ayant pas alors la force de rappeller le plaisir qui nous échape, on aime encore mieux souffrir quelque chose, que de ne rien sentir? Aussi quand la douleur

eſt exceſſive, & qu'elle paroît ſans reméde, on préfére la mort à un état ſi violent & ſi ennemi de la nature.

Nous ſommes tout paitris d'amour, quoique ſouvent nous ne l'apercevions pas; mais cet amour ne ſe termine pas ſeulement à nous-mêmes. Le Créateur a voulu qu'il s'étendît à nos ſemblables. Leurs qualités extérieures nous plaiſent, ou nous choquent, ſelon qu'elles ſont favorables ou contraires à leur exiſtence. S'il eſt des beautés arbitraires, c'eſt que les mêmes parties quoique différemment tournées, peuvent également ſervir aux fonctions de la vie.

La beauté de l'eſprit eſt préférable dans eux à celle du corps. La pénétration & la vivacité, le diſcernement & la juſteſſe, ſont des qualités brillantes, que l'envie & la haine peuvent ſeules empêcher d'aimer.

La beauté de l'ame l'emporte ſur l'une & ſur l'autre. Les graces les plus ſéduiſantes, les ſaillies les plus ingénieuſes, ne valent pas ces traits nobles & grands de bienveillance, de déſintéreſſement & de courage qu'on déſire dans le traitre qui nous ſert le plus utilement; qu'on admiredans un ennemi, qu'on chérit même dans un mort.

Mais ſi malgré l'anéantiſſement du tombeau, nous aimons les belles qualités de l'ame dans des hommes qui ne ſont plus pour nous: ce n'eſt donc point préciſément, ni parcequ'elles aſſurent leur exiſtence, ni comme d'autres prétendent, parce qu'elles favoriſent nos intérêts; il faut encore remonter plus haut, & convenir, que ce qui les rend ſi précieuſes, c'eſt l'idée de perfection qui les accompagne, c'eſt ce caractére impoſant que l'Auteur de la nature a attaché à la vertu, & dont l'apparen-

ce ſeule ſuffit, pour enlever notre eſtime.

Cette idée de perfection n'eſt que trop ſouvent l'ouvrage de nos préjugés & de nos penchants; mais pour peu que l'homme ſe replie ſur lui-même dans le ſilence des paſſions, il reconnoit ſans peine, qu'étant né intelligent & ſociable, qu'étant créé par un Etre Souverain & ſage, la vérité doit préſider à ſes Jugemens, & l'équité à ſa conduite: que l'uſage de ſes facultés doit être ſubordonné aux intentions de leur Auteur, & qu'en ſe laiſſant conduire aux ſentimens, il doit moins penſer à la ſatisfaction momentanée d'un ſens ou d'une faculté particuliére, qu'au bonheur ſolide de la perſonne entiére conſidérée dans toutes ſes parties & dans toute ſa durée. Il s'enſuit qu'on eſt plus parfait, & par-là même plus heureux, à proportion qu'on laiſſe au fond de ſoi-

même moins de principes de regrets, & d'inquiétudes, qu'on acquiert plus de facilité à régler ses désirs & les mouvemens de son cœur.

Le but décidé que s'est proposé le Créateur, en mettant dans nous les germes de tant de sentimens si différens, & néanmoins si bien assortis à nos besoins, prouve également son intelligence & sa bonté. Le plaisir nous indique ce qui nous convient, la douleur ce qui nous nuit, & leurs impressions sont d'autant plus vives, que le bien qui se présente, est plus avantageux à notre Etre, & que le mal qui nous presse, demande un plus prompt remède. S'il est des douleurs, qu'on ne peut soulager, il faut penser qu'il en est des loix du sentiment, comme de celles du mouvement: elles sont simples & générales: & la douleur qui nous est inutile, par une suite des circonstances

qui l'ont produite, sert du moins d'instruction aux autres, en les invitant à se garantir par des précautions plus sages, de l'état où nous sommes réduits.

Quelques Philosophes attendris sur les maux du genre humain voudroient que la douleur fût bannie du monde ; que nous ne vécussions que pour la volupté ; mais alors, qui nous avertiroit des maux présens & à venir ? Quel frein nous modéreroit dans l'usage des plaisirs ? La douleur ne disparoîtroit que pour faire place à la mort. Voudroient-ils seulement en affoiblir le sentiment ? Sa voix étouffée par le tumulte des passions ne se feroit plus entendre. Voudroient-ils augmenter les plaisirs des sens ? Ceux de l'ame deviendroient insipides. Augmenteroient-ils ceux de l'ame ? Ils feroient négliger ceux du corps. On ne peut réformer l'homme à cet égard sans le détruire. Ce ne feroit

plus lui. Diroient-ils que le plaiſir & la douleur viennent donc de deux principes ? Ils ſont diſtribués avec tant d'œconomie ; l'unité de deſſein y eſt ſi marquée, que cette réfléxion ſeule feroit tomber une chimére ſi abſurde d'ailleurs par tant de raiſons palpables. C'eſt à peu près ainſi que l'Auteur défend la ſageſſe & la bonté de Dieu contre les objections embarraſſantes de *Bayle*. Ceux qui les connoiſſent pourront juger mieux par le Livre même de la force des réponſes. Ch. X. & XI.

Après cela il eſt aiſé de concevoir que l'accompliſſement de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes & les autres, eſt la ſource la plus pure de nos plaiſirs, d'autant plus qu'elle eſt indépendante de la malignité des hommes & des diſgraces de la fortune.

Quand Dieu n'éxigeroit rien des hommes, nous ne pourrions refuſer à ſon infinie ſageſſe le tribut de

notre admiration, & à sa bonté l'hommage de notre amour. Nous devons jouir des biens qu'il nous offre, sans murmurer de ceux qu'il nous refuse; par là nous goûterons mieux nos plaisirs, & nous sentirons moins nos peines. On les perd de vûe en se portant vers d'autres objets. La réfléxion sur ce qu'on souffre double au moins la souffrance: en nous persuadant que Dieu nous aime, nous nous soumettrons sans effort; & quand nous nous connoîtrons bien, nous le remercierons de n'accorder pas tout à nos desirs.

Les biens que nous offre la Nature ne sont pas tous du même prix; il faut y regarder de près: toutes les méprises sont funestes. Outre qu'on ne peut, sans se dégrader, donner aux plaisirs des sens la préférence sur ceux de l'ame; l'expérience convainc, que les premiers sont rarement sans mélange, qu'ils reçoivent de l'es-

prit & du cœur ce qu'ils ont de plus délicieux, & qu'ils n'ont guéres de durée que celle qu'ils empruntent d'un beſoin paſſager; dès qu'ils vont au-delà, ce ſont des principes de douleur. Mais, demande l'Auteur, leſquels valent mieux des ſentimens de l'eſprit, ou de ceux du cœur? *Les ſentimens de l'eſprit:* il y a peut-être ici quelque faute oubliée dans l'*Errata*; car le *cœur* n'eſt-il pas le centre unique des ſentimens, & ce qu'on appelle l'*eſprit* en eſt-il ſuſceptible? Quoi qu'il en ſoit, l'Auteur dit que le mépris eſt le plus redouté de tous les maux; par conſéquent, l'eſtime qui rend témoignage à notre perfection, eſt le plus agréable de tous les biens; & même les tendres affections de l'amour, qui ſemble ne vivre que par les ſens, ne nous flatteroient qu'à demi, ſi elles n'étoient des preuves que nous le méritons. Cela ſe réduit à dire que

l'amitié & l'amour ſont pour nous les aſſurances les plus flateuſes de l'eſtime. Au reſte, nos ſentimens, comme nos actions, ſe nuancent ſelon les caracteres, le tour d'imagination & les habitudes de penſer. On ne peut tout expliquer par un ſeul principe.

Ce qui eſt inconteſtable, c'eſt que ces hommes qui ont un eſprit droit, juſte, & ami de l'ordre, un cœur ſenſible, généreux, & bienfaiſant, & qui malheureuſement ſont en ſi petit nombre, nagent dans une volupté délicate & pure, à laquelle on ne peut rien comparer. Il n'eſt point de ſpectacle plus doux que celui de ſe voir aimé. Or ce ſpectacle, c'eſt la juſtice & la bienveillance qui le préparent: un maſque de vertu peut tromper ceux avec qui nous vivons: mais outre qu'il eſt impoſſible de ſoutenir juſqu'au bout le perſonnage, nous aurions toujours le chagrin ſecret d'être indignes

indignes des égards qu'on a pour nous. Comme nous ne pouvons être heureux ſans le ſecours des autres, nous ne pouvons l'être, ſans travailler à leur bonheur, ſans les aimer. S'il eſt ſi difficile, de ne haïr pas ceux qui nous nuiſent, il l'eſt encore bien plus de renoncer à être heureux; & comment l'être, quand on nourrit des ſentimens d'averſion & de haine, qui portent le trouble dans l'ame, qui répandent l'amertume juſques ſur nos plaiſirs!

Les loix de la vertu ſont donc toutes d'accord avec le deſir naturel de la félicité. L'homme injuſte & méchant ſe trouve réduit à ſouhaiter d'être après la vie abîmé pour toujours dans les horreurs du néant. L'homme ſage & vertueux en goutant dans l'accompliſſement de ſes devoirs des plaiſirs réels & préſents, jouit encore des douceurs de l'eſpérance; il n'enviſage la mort que comme

le paſſage à un bonheur parfait.

L'Auteur conclut que la Philoſophie Morale eſt à la portée de tous les hommes, & que ne la pas étudier, c'eſt conſentir à être malheureux.

On ne peut rendre tous les détails curieux & intéreſſans, qu'il a répandus dans ſon Ouvrage; & il paroît ſuperflu de le ſuivre dans les digreſſions, dont il a voulu l'embellir. Elles ſont plus du reſſort de la Littérature que de la Morale. Il y en a une de 27 pages ſur l'Harmonie du ſtile, c'eſt-à-dire, ſur les Périodes, on ne croit pas quelle ſoit goûtée de tout le monde. Soupçonneroit-on, par exemple, que ce fût ici une Période à trois membres très-harmonieuſe? Il s'agit de *Calipſo*.

Dans ſa douleur,
Elle ſe trouvoit malheureuſe,
D'être immortelle.

Il y en a une autre ſur le cerveau & l'origine des ſenſations : mais l'Auteur ne la donnant que comme une conjecture ſur laquelle même il appuye foiblement, on croit devoir renvoyer à ſon livre. Il ſemble que dans ſa *Théorie*, il ne s'eſt pas aſſez appliqué à lier les principes, & à rapprocher les conſéquences ; il a de l'eſprit de reſte pour faire un Ouvrage plus parfait.

ARTICLE XLVI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

DE MILAN.

LEs Directeurs de la Bibliotèque Ambroſienne ont établi une Imprimerie dont le ſieur Jo-

ſeph *Marelli* eſt le chef. Pour mettre en réputation ces nouvelles preſſes, on y imprime actuellement les Sermons de S. Charles Borromée, tels qu'on a pû les recueillir des Manuſcrits mêmes de ce ſaint Prélat. L'Ouvrage ſera *in-fol.* & *in-4°.* & contiendra quatre Volumes, dont deux ſont déja publics. On y ajoutera dans la ſuite un 5ᵉ Tome contenant les Oraiſons Synodales du même Saint, & les exhortations qu'il faiſoit aux Religieuſes de S. Paul de Milan. Enfin quelques autres de ſes Ouvrages paroîtront ſucceſſivement, celui par exemple qui eſt intitulé: *De officio Epiſcopi & Sacerdotum*; & celui qui enſeigne l'*Art de méditer*.

Toutes ces nouvelles productions ſe trouveront à Paris chez de Bure l'ainé Quai des Auguſtins.

A cette occaſion les Auteurs des Mémoires de Trevoux demandent ſi l'on a imprimé les Lettres

du même S. Charles Borromée. En travaillant à cet article du Journal, on en a ſous les yeux plus de 300 manuſcrites, qui ſont des années 1561 & 1562. la plûpart relatives au Concile de Trente. Si l'Edition n'en a pas été faite, il ſemble que la nouvelle Imprimerie pourroit s'exercer ſur ce recueil. Les Originaux doivent être à Milan & à Rome.

DE FLORENCE.

Dell' Anatomia Diſcorſo d'Antonio Cocchi Magellano. Diſcours ſur l'Anatomie, par M. Antoine Cocchi. 4°. 1745. Le Grand Duc François de Lorraine ayant établi un Profeſſeur d'Anatomie dans le grand Hôpital de Sainte Marie la neuve de Florence ; *M. Cocchi* nommé pour remplir cette place, commença ſes Leçons par le Diſcours qu'on annonce ici. C'eſt une inſtruction Philoſophique & hiſto-

rique ſur l'Anatomie. *On en pa lera plus au long dans un Ar cle de ces Mémoires, & l'on y fe connoître en même tems une aut Diſſertation de cet Auteur ſur l' ſage ancien de ſe baigner dans l'e froide.*

FRANCE.

D'ANGERS.

Recueil de Littérature, ch Boſſard ruë S. Michel 8°. C' un ouvrage périodique qui s'ét blit à Angers. On promet de *d tribuer une feuille au moins to les 15 jours.* On recevra tou les productions Littéraires qui ront adreſſées au Libraire qu' nomme ici : on excepte celles q feroient licentieuſes, impies ſatyriques. Or pour entrer da ce commerce de Littérature donne l'extrait d'un Panégyriq du Roi, prononcé le 14 Juin.17

par M. Ayrault de S. Thenis, membre de l'Académie Royale d'Angers, homme distingué dans le pays par la Magistrature & la probité d'une longue suite d'Ancêtres. On cite plusieurs morceaux de son Discours dans cette Feuille naissante, à qui l'on souhaite une succession d'aussi bons Mémoires. C'est, pour parler le langage des Italiens, *grande proposito*, que de fonder en Province une Feuille périodique & presque hebdomadaire. La Capitale avec les dépendances de son tourbillon, qui est grand, fournit à peine ses Journaux Littéraires, de bonnes choses, s'entend : de ces choses que

Plotius & Varius, Mecænas, Virgiliusque
Valgius, & probet hæc Octavius optimus....

Horat. Sat X. L. I.

Mais quoi qu'il en soit, on ne

peut qu'applaudir à cette tentative, qu'encourager l'Anonime d'Angers qui se lance dans la carriére, qu'exhorter tous les Amateurs des Lettres à l'enrichir de leurs découvertes ou de leurs essais. Encore une fois le Discours de M. de S. Thenis forme un frontispice avantageux. Nous ne citerons que ce morceau destiné à relever les Rois bienfaisans au-dessus des Monarques terribles. » Qu'ils sont indignes de ces ti-» tres (de Pere & de bien-aimé » des peuples) ces Souverains qui, » indifférens à la haine ou à l'a-» mour de leurs sujets, n'ont en » vuë que d'inspirer la crainte & » d'en faire autant d'esclaves! » Qu'ils se trompent, s'ils croyent » ainsi fonder solidement leur au-» torité & leur repos! La crainte » est impatiente, le devoir est » languissant, l'amour seul est vi-» gilant. Confié à sa garde, qu'un » Prince sur son Thrône est fort,

qu'il eſt tranquille! S'il a des hommes qui l'environnent, c'eſt noins pour veiller à ſa ſureté que pour ſoutenir le caractére le ſa grandeur. Les cœurs veilent pour lui: s'il les poſſede, qu'a-t-il à craindre? Mais les gagner n'eſt pas la moindre de ſes Conquêtes. «

De Nantes.

Mémoire ſur la Goutte. 1746. *'ialogue ſur l'expérience des reédes indiqués dans le Mémoire r la Goutte. 1747.* Ce ſont :ux brochures dont l'Extrait ouvera ſa place dans ces Méoires. *On les vend auſſi à Paris :ez Briaſſon, rue S. Jacques.*

De Paris.

Nouveau Traité de Diplomatiue, où l'on examine les fonde- :ens de cet Art; on établit des re-

gles sur le discernement des titres, & l'on expose historiquement les caracteres des Bulles Pontificales & des diplomes donnés en chaque siécle, avec des éclaircissemens sur un nombre considérable de points d'histoire, de chronologie, de critique & de discipline, & la réfutation de diverses accusations intentées contre beaucoup d'Archives célébres, & surtout celles des anciennes Eglises. Par deux Religieux Bénédictins de la Congrégation de Saint Maur. *Cinq Volumes in-4°. enrichis de Notes, de Vignettes, & d'environ 100 Planches en Taille-douce.* Proposé par Souscription. Chez Guill. Desprez & Pierre-Guillaume Cavelier rûe S. Jacques.

On promet de livrer les deux premiers Volumes au commencement de l'année 1749. Les trois autres suivront de près. Les termes de la souscription sont depuis le premier de Mars 1748 jusqu'à

la fin de Juillet de la même année. En recevant les souscriptions, les Libraires s'engageront à fournir les cinq Volumes stipulés de la maniere suivante.

Les cinq Volumes seront delivrés en feuilles aux Souscripteurs pour la somme de cinquante livres. Ils payeront en souscrivant pour les deux premiers Volumes 20 liv. En les recevant, ils payeront pour le 3^e^ 10 liv. en recevant le 3^e^ ils payeront pour le 4^e^ 10 l. en recevant le 4^e^ ils payeront pour le 5^e^ 10 liv.

Ceux qui ne voudront pas souscrire payeront 15 liv. pour chaque Volume en feuilles. Il en sera tiré un petit nombre sur de très-beau papier grand raisin, en faveur des curieux, dont le prix sera pour les cinq Volumes de 80 liv. c'est-à-dire 32 liv. pour les deux premiers Volumes & 16 liv. pour chacun des suivants.

Les Souscripteurs auront soin

de retirer leurs Exemplaires aux tems marqués. Ceux qui négligeront de le faire dans le cours de l'année qui ſuivra la publication du dernier Volume, perdront leurs avances, & ne ſeront point reçus à répéter leurs exemplaires.

Art de la Guerre par régles & principes. Ouvrage de M. le Marechal de Puyſegur, mis au jour par M. le Marquis de Puyſegur ſon fils, Brigadier des Armées du Roi. Volume *in fol.* orné de vignettes, fleurons & culs-de-lampe, & de plus de 40 grandes planches. Chez Charles-Antoine Jombert Quai des Auguſtins.

Chez le même l'*Arithmétique & la Géométrie de l'Officier*, contenant les Elemens de ces deux Sciences appliqués aux différens beſoins de l'homme de guerre, avec un traité de la Caſtramétation ou de la meſure & de la formation des Camps, par M. le

Blond, Professeur de Mathématiques des pages de la grande Ecurie du Roi. 3 vol. 8°. accompagnés de 50 planches.

Observations Chirurgicales sur les maladies de l'Uretere traitées suivant une nouvelle méthode. Par Jacques Daran, Conseiller, Chirurgien ordinaire du Roi par quartier, Chirurgien de Paris, & ci-devant Chirurgien Major des Hôpitaux & Armées de l'Empereur Charles VI. *Nouvelle Edition in-12.* Chez Debure l'aîné Quai des Augustins. Ce Livre contient un Discours préliminaire très-étendu sur la matiére presente; ensuite le détail des observations: & partout on remarque dans l'Auteur une Théorie, soutenue de la meilleure pratique; certifiée par une multitude de faits & de témoignages. Nous rendrons compte de son travail dans un extrait, tel qu'il peut convenir à nos Mémoires.

On vient de traduire en notre Langue l'ouvrage de Xenophon d'Ephese sur *Abrocome & Anthia*. Ce Roman Grec, imprimé pour la premiére fois il n'y a pas encore trente ans, a été traduit d'abord en Italien par M. l'Abbé Salvini, puis en Latin par M. Antoine Cochi de Florence : en 1726 on en fit une Edition à Londres où cette traduction Latine fut mise à la suite du Grec. Enfin M. J.... nous donne aujourd'hui cet ouvrage en françois avec des notes; & quelques figures en taille-douce. Comme nous avons le texte Grec sous les yeux, nous sommes en état de rendre compte avec quelque précision de tout le succés des Traducteurs; & cet objet nous occupera dans un article de nos Mémoires. Ici nous ne faisons qu'une observation qui roule sur le titre du Livre. Dans la Traduction de M. Cochi on lit: *Xenophontis Ephesii Ephe*-

ſiacorum Libri V. de amoribus Anthiæ & Abrocomæ. M. J.... met à la tête de la ſienne : *Les Amours d'Abrocome & d'Anthia, Hiſtoire Epheſienne.* Or ce n'eſt point là rendre le titre de l'Auteur, qui porte ſimplement : *Cinq Diſcours des Ephéſiaques de Xenophon ſur Abrocome & Anthia.* Mais comme cela n'eſt gueres aſſorti à notre Langue, & que d'ailleurs cette Hiſtoire eſt remplie de cataſtrophes & d'incidents ; il falloit traduire en François : *Les Avantures d'Abrocome & d'Anthia, Ouvrage de Xénophon d'Ephèſe en V. Diſcours.* Pourquoi nous parler ici d'amour, tandis que Xenophon n'en parle point ? A la vérité dans le corps du Livre, il y a des traits marqués & ſinguliers de l'amour conjugal, mais le titre & le tiſſu de l'Hiſtoire ne préſentent en général & comme objet dominant que des avantures.

Diſcours prononcés dans l'A-

cadémie Françoise le Jeudi 4. Avril 1748. à la réception de M. de Paulmy & de M. Gresset. Chez Jean-Bapt. Coignard, Imprimeur de l'Académie.

M. de Paulmy, élû à la place de feu M. l'Abbé Girard, parla le premier. Son Discours présente de suite les témoignages d'une vive reconnoissance envers l'Académie; un morceau très-délicat sur les talens & sur le goût; des fleurs répandues à propos sur le tombeau de M. l'Abbé Girard; des éloges ménagés avec art pour honorer la mémoire du Cardinal de Richelieu, du Chancelier Seguier, du Roi Louis XIV. & tout se termine par le caractére héroïque du Vainqueur de la Flandre. Le nouvel Académicien s'exprime noblement & ingénieusement; on en jugera par la maniere dont il caractérise le Goût. » La récompense » n'est duë qu'à celui qui posséde » ce goût judicieux, capable d'un

xamen également prompt & so-
de , que le faux brillant ne
eut jamais séduire, qui, non
ontent de connoître les effets
e l'Art, sçait en pénétrer tous
es secrets ; qui peut rendre
ompte du sentiment qu'il éprou-
e, & déveloper les causes qui
'ont fait naître : enfin qui, par
habitude contractée avec les
rands modéles, s'est rendu pro-
re une portion de l'Eloquence
ont vous êtes les dépositaires
: les organes ; de cette éloquen-
e également utile à l'homme de
ettres, à l'homme du Monde
: à l'homme d'Etat &c.

M. Gresset élu à la place de feu
Danchet, parla après M. de
lmy, & son discours est un
plus étendu que le précé-
t. Les traits principaux qu'on y
arque sont le caractére de M.
nchet ; l'éloge des sentimens
tueux qui dominent dans l'A-
émie ; le développement de

cette pensée si favorable à l'émulation : qu'il est encore des progrès à faire dans les Lettres comme dans les Arts.

En parlant de M. Danchet l'Orateur indique d'abord ses succès littéraires ; il peint ensuite *le mérite de son ame.* Ce morceau dont nous transcrivons ici une partie, fut fort applaudi. » Ce n'est pas » seulement, Messieurs, à l'idée » générale d'une franchise respec» table, d'une probité sans nuages » & d'une conduite sans varia» tions que je viens rappeller vo» tre souvenir... Je n'ai nommé là » que les vertus & les devoirs » qu'il partageoit avec tous les » véritables honnêtes gens ; il n'a» voit d'amis qu'eux, il ne pou» voit ressembler à d'autres : mais, » pour y joindre des traits plus » personnels, un mérite dont il » faut lui tenir compte, un avan» tage qu'il emporte dans le tom» beau, c'est de n'avoir jamais

ıonoré l'usage de son esprit
aucun abus de la Poësie :
ıctére si rare dans l'art dan-
:ux qu'il cultivoit, & où le
nt ne doit pas être plus esti-
ɔle par les choses même qu'il
duit, que par celles qu'il a
ourage de se refuser. Instruit
sa jeunesse & convaincu
:e sa vie que la Poësie ne
: être que l'Interprète de la
ité & de l'honneur, la Lan-
de la sagesse & de l'amitié,
le charme de la société; il
partagea ni le délire ni l'i-
minie de ceux qui la profa-
t. Au dessus de cette lâche
ie qui est toujours une preu-
humiliante d'infériorité: En-
ıi du genre Satyrique, dont
t est si facile & si bas; Enne-
de l'obscénité dont le succès
me est si honteux: inaccessi-
à cette aveugle licence qui
attaquer le respect dû aux
ix, au Thrône, à la Religion,

» audace dont tout le mérite eſt
» en même tems ſi coupable & ſi
» digne de mépris : incapable en-
» fin de ce que doivent interdire
» l'eſprit ſociable, la façon noble
» de penſer, l'ordre, la décence
» & le devoir, ſes Ecrits portérent
» toujours l'empreinte de ſon
» cœur. «

M. de Boze, Directeur de l'Académie répondit à ces deux Diſcours. Après des attentions ſur le mérite perſonnel de M. de Paulmy, il raconta comment M. d'Argenſon, Garde des Sceaux, Contrôleur Général & ayeul du jeune Académicien, étoit entré, trente ans auparavant, dans l'Académie : comment diſpenſé du cérémonial ordinaire des réceptions, il étoit venu, ſans appareil, prononcer un excellent Diſcours ; c'eſt ce que le Directeur appelle un *Phénomène Académique :* il en rappelle toutes les circonſtances ; il les fait ſervir ſucceſſivement à la

du Garde des Sceaux, de
Paulmy & de l'Académie.
le Boze adressant ensuite la
à M. Gresset remarque que
ours qu'il venoit de pro-
avoit plû surtout par l'é-
M. Danchet. » Entre les
tés dont ce Discours brille,
n est qui nous touchent,
ous affectent par préféren-
ce sont certainement celles
vous avez orné l'éloge de
anchet, Académien assidu,
vertueux, pour qui notre
e & notre amitié ne diffé-
it de ce qu'on appelle com-
ément vénération, qu'en ce
nos égards pour lui étoient
naturels, plus continus, &
à peut-être moins sensibles,
suite du Discours revient à
cert de talents & de vertus
ivent former le caractére
cadémicien : & des louan-
s-méritées célébrent encore

la puissante Protection de notre Auguste Monarque.

Le II. Vol. de Mai paroîtra le 15. de ce mois.

TABLE DES ARTICLES du I. Vol. de Mai 1748.

ART. XXXVII. *Antilucretius de Deo &c.* Antilucrece de M. le Card. de Polignac &c. Suite de l'Article XXII. au mois de Mars, 768

ART. XXXVIII. *Nouvelle Théorie de la Voix* par M. Morel &c. 798

ART. XXXIX. *Essai Physique sur l'Economie Animale* par M. Quesnay &c. 806

ART. XL. *Lettre au P. B. J. sur quelques Passages de l'Evangile,* 828

iences & des beaux Arts. 95?

XLI. *La Mâture discutée* par M. Saverien, &c. 842

XLII. *Géographie sacrée* &c. M. Robert &c. 863

XLIII. *Essai sur l'honneur*, 881

XLIV. *Guidonis Grandi* *gium &c.* Eloge du P. Gran- Mathématicien célébre &c. 901

XLV. *Théorie des Sentimens éables &c.* 920

XLVI. *Nouvelles Littérai-* , 935

---

ta pour le mois d'Avril 1748.

92. lig. 21. cette Capitale, *re-* *chez ces mots & cette virgule.*

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 10 Avril 1748.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1748.

EMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
ES SCIENCES
ET
ES BEAUX ARTS.

Mai 1748. II. Vol.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

mmencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à on Altesse Sérénissime Monsei- neur le PRINCE SOUVE- AIN DE DOMBES.

Mai 1748. II. Vol.

A PARIS,
AUBERT, à l'entrée du Quai
gustins, à la Renommée,
& à la Prudence.

DCC. XLVIII.
obation & Privilége du Roi.

ES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années					
1701.	9.	vol.	1725.	12.	v.
1702.	12.	v.	1726.	13.	v.
1703.	12.	v.	1727.	12.	v.
1704.	12.	v.	1728.	12.	v.
1705.	12.	v.	1729.	12.	v.
1706.	12.	v.	1730.	12.	v.
1707.	12.	v.	1731.	12.	v.
1708.	12.	v.	1732.	12.	v.
1709.	12.	v.	1733.	12.	v.
1710.	12.	v.	1734.	12.	v.
1711.	12.	v.	1735.	14.	v.
1712.	12.	v.	1736.	15.	v.
1713.	12.	v.	1737.	13.	v.
1714.	12.	v.	1738.	13.	v.
1715.	12.	v.	1739.	14.	v.
1716.	12.	v.	1740.	13.	v.
1717.	12.	v.	1741.	12.	v.
1718.	12.	v.	1742.	12.	v
1719.	12.	v.	1743.	12.	
1720.	5.	v.	1744.	12.	
1721.	12.	v.	1745.	12.	
1722.	12.	v.	1746.	15.	
1723.	12.	v.	1747.	14.	
1724.	12.		1748.	6.	

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Mai 1748. II. Vol.

ARTICLE XLVII.

ESSAI PHYSIQUE SUR l'Economie Animale. Par M. Quesnay. Suite de l'Article XXXIX. au I. Vol. de Mai.

LE 13^e. Chapitre du second Tome roule sur la nature des Huiles composées. Les Huiles sensibles que nous qualifions de ce nom sont un mêlange d'Huile essentielle ou Elémentaire, d'air, d'eau

& de terre. L'eau y domine beaucoup selon l'Auteur, qui pense qu'elle en fait presque tout le volume. La plûpart des huiles des Plantes tiennent beaucoup du sel tartareux; aussi ce sel se transforme-t'il en huile dans beaucoup de Plantes: & M. Quesnai avoue qu'on pourroit croire que le même Element diversement modifié fait la base ou l'ame de l'Huile & du sel; mais il ajoute que cette conjecture n'est qu'un *Préjugé des sens.*

Il explique comment la même substance se produit sous la forme tantôt d'huile, tantôt de sel, selon que le sel est incorporé dans l'huile ou l'huile dans le sel, ce qui vient de ce qu'il y a plus ou moins de l'un ou de l'autre dans leur mêlange intime. Il y a du reste dans les huiles une très-grande quantité d'air: elles s'enflent, bouillonent & laissent échaper un air infini dans la distillation; mais

y a encore plus d'eau. On peut
ır la diſtillation tirer juſqu'a 15
ıces d'eau d'une livre d'huile
: canelle. Il n'eſt pas douteux
ı'il n'y ait auſſi de la terre, mais
:u, dans les huiles. C'eſt proba-
ement cette terre qui enchaîne
étroitement l'eau avec l'air. Et
ıe ſçait-on ſi ces trois élémens
ınt la réalité eſt conſtatée dans le
ırps des huiles ne ſuffiſent pas
ır leurs combinaiſons, qui peu-
:nt être fort exquiſes pour for-
er ce corps, ſans recourir à
ıutres Elemens qui ne ſont ſû-
ment pas ſi réels & ſi bien conſ-
tés.

Chapitre 14. Des Huiles mi-
rales ou primitives. L'Auteur
; compoſe d'Huile Elémentaire,
ıcide vitriolique, de terre, d'air
de beaucoup d'eau. Ces Hui-
; ſe trouvent ſous une forme
ıtôt ſolide, tantôt liquide, mais
; ſolides mêmes comme le ſouf-
: minéral ordinaire qui eſt fort

maux. *Chapitre 20*ᵉ Des huiles entierement fermentées. *Ch. 21*ᵉ. De la destruction ou décomposition des huiles & des sels tartareux par la pourriture. C'est par leurs sels tartareux que les huiles sont sujettes à la corruption, soit par fermentation, soit par putréfaction : car les huiles purement résineuses se conservent incorruptibles. Leurs sels sont ou anéantis & tournés en huiles ou garotés & fixés, ou en moindre & trop petite quantité.

Dans la fermentation & la putréfaction c'est l'eau qui excite le sel & par son moyen met l'huile même en mouvement de destruction ou de changement. Les humeurs des animaux sont plus sujettes à la putréfaction, celles des plantes à la fermentation qui est selon M. Quesnay, une putréfaction manquée, parcequ'elle ne pénétre pas & ne va pas jusqu'à la dissolution des par-

; intimes. Cet Auteur l'attribuë
'air qui est le premier agent
met l'eau en mouvement pour
1 dégager lui-même; & qui
1 dégage plûtôt, plus vîte &
s tumultueusement, d'où vient
mouvement de fermentation,
:e cause en est très-Physique
fondée sur l'observation des
s. Si les Physiciens vouloient
:garder de près, ils verroient
: la plûpart des fermentations
sans doute toutes viennent de
: qui se dégage avec effort &
ort, & que l'ébullition même
la chaux vient de là, c'est-à-
: de l'air imbibé par la chaux
que ses pores sont ouverts
le feu, & que l'eau en le
1primant aide à rompre ses
ons & à se dégager tumultueu-
ient & avec froissement de
ties, & chaleur par consé-
nt.
:n finissant le second Volume,
Quesnai observe fort à pro-

pos que les connoissances Physiques qu'il vient de donner sont très-nécessaires pour éclairer la Physique du corps humain. Réellement il en fait partout l'application à la Médecine & à l'œconomie animale, dont il traite ensuite plus spécialement dans le troisiéme Tome dont nous allons parler. Et voila comme il semble que les Medecins devroient être Physiciens, grands Physiciens mêmes, par des connoissances réfléchies, immédiatement tirées des expériences, des observations, des analises des corps soit végétaux, soit minéraux, soit animaux, & non par des hypothèses abstraites, par des systémes généraux ou par des calculs Géométriques, algébriques, arbitraires.

Le 3^e^. Tome, le plus étendu, contient 470 pages de discours, & près de 300 pages de table qui est toujours un discours coupé alphabétiquement. La division

discours se trouve, comme
: des deux autres Volumes,
tête du livre.
'œconomie animale consiste
les humeurs chyleuses,
:ricieres, recrémenteuses, ex-
nenteuses; dans les parties si-
ires, dissimilaires, organi-
;, non organiques; dans les
its; dans les facultés, végé-
re, animale, sensitive, intel-
ıelle, mixte; dans les actions,
ıvemens organiques, actions
corps sur l'ame, de l'ame sur
orps, circulations, coctions,
étions, nutritions; enfin dans
temperamens, sanguins, bi-
x, mélancholiques, pituiteux.
uteur, comme on voit, em-
se un grand terrain, sans sor-
:ependant de son propre ter-
ı, de celui de la Physique, &
out de la Médecine, qui ne
ıroit guerir toutes les maladies
corps, sans avoir de justes
rds pour celles de l'esprit, pour

son influence au moins sur le corps.

Nous ne sommes pas de pures machines, & il y a bien autant de *Moralisme* que de *Méchanisme* dans notre régime, dans notre temperament, & dans les divers évenemens corporels même de notre vie. La pure Physique ne peut pas tout expliquer, & le simple jeu des corpuscules est à tout moment en défaut, surtout lorsqu'on veut remonter à la cause des causes, & aux premiers mouvemens le plus souvent libres & dépendans de l'esprit seul. Seulement il nous paroît dangereux pour un simple Physicien, pour un Medecin même, de trop philosopher & de parler dogmatiquement sur les principes moraux de nos opérations. Nous ne voudrions pas que, sous la division générale des *facultés sensitives*, notre Auteur eût mis indifféremment comme telles les sensa-

;, les perceptions, le discer-
ent, la connoissance, la mé-
e, l'imagination, la pénétra-
, la science, les passions, l'inst.
, la conception, le bon sens,
révention, le sommeil; &
en les distinguant des *facul-
itellectuelles* sous lesquelles il
la volonté, la raison, l'at-
on, le jugement, la liberté,
nortalité de l'ame &c. En-
dans le détail qui pourra
moder un peu les choses,
eur étant fort éclairé, fort
ieux.

s'agit d'abord des humeurs,
ans le chapitre premier *du
é.* La digestion de l'estomach
orme, les Anciens l'appel-
t coction. Les Modernes ont
te opinions sur cela, la fer-
tation, la pourriture, la tri-
ion, la dissolution. M. Ques-
ne veut point de fermenta-
, de celle au moins qui sup-
un conflict d'acides & d'al-

calis, ou des levains je ne sçais quels dans l'estomac. Il ne veut pas non plus de putréfaction, & beaucoup moins de trituration, quoiqu'il convienne cependant qu'un certain mouvement de l'estomach que nous qualifierions volontiers de balotement, de sassement, y soit un peu nécessaire. Il rejette aussi la dissolution.

Son sentiment est que *la digestion se fait par exsuction ou extraction des sucs des alimens.* Un suc *savoneux* pénétre les alimens, s'y mêle aux sucs propres à former le chyle, la chaleur lui aide, & *l'extraction de ces sucs est aidée par l'action de l'estomach qui remue les alimens, les presse & en exprime ces sucs.* Cela est fort vraisemblable, & d'une saine Physique fondée sur l'œconomie animale, autant que sur la nature des alimens. La couleur du chyle vient, selon lui, des huiles grasses des alimens.

Ch. second eſt ſur le *Laït.*
ce qu'il y a de plus analo-
u Chyle. Vû au microſco-
paroît plein de globules &
ırties irréguliéres qui nagent
une lymphe uniforme. Le
:h. eſt ſur les quatre hu-
s nourricieres. Ces quatre
:urs ſont le ſang, la bile,
élancolie & la pituite. M.
nay dit fort ſagement que
s les fois que la doctrine des
ens s'accorde comme ici avec
connoiſſances, on doit la
e pour enchaîner notre théo-
: notre pratique avec la leur,
:ofiter de leurs bonnes pen-
Cela eſt admirablement dit,
ıous aurions bien plus de
ı la Médecine, ſi au lieu de
ontradictions, ſouvent vrayes
ınes, avec l'ancienne, elle ſe
entoit d'ajouter à celle-ci,
porter plus loin ſes connoiſ-
es, ou de la rectifier ſimple-
t, modeſtement dans des

points où elle a fort bien pu se tromper.

Les quatre Chapitres suivans traitent en particulier & au long de ces quatre humeurs. Le *Ch.* 8^e^. traite des lymphes. Notre Auteur ne veut pas qu'on les confonde avec la pituite, & à la couleur près il les croit fort analogues avec le sang. Le 9^e^. *Ch.* est sur le suc nourricier même. Le 10^e^. sur les sucs recrementeux & sur les excrémenteux. Le 11^e^. sur la quantité des liquides. Le 12^e^. sur les parties solides. Presque tous nos corps, nos os mêmes sont composés de vaisseaux, composés eux-mêmes de vaisseaux qui les réduisent à n'être presque composés que des liquides, pour lesquels seuls ces vaisseaux paroissent être faits, & n'en être par conséquent pas la centiéme partie; le vase n'étant communément qu'une surface en comparaison de la capacité du liquide qu'il contient,

parler que cette surface est
nême moitié au moins liqui-
émoin sa souplesse

13e. Chapitre traite du Prin-
vital, ou du premier agent
ciel qui donne la vie, le mou-
nt & la sensibilité aux par-
u corps. On n'a jamais douté
e principe ne résidât dans les
. Mais quel est-il ce principe ?
là un grand mystere : on l'a
urs par provision appellé *Es-
animaux*. On ne peut guére
r qu'ils n'existent. Mais on
sait pas mieux en quoi ils
tent. Quelques-uns ont cru
oient avec assez de vraisem-
e que c'est, non pas l'air,
un fluide fort aërien. On ne
oît que l'air renfermé qui soit
le d'une certaine fermeté de
t, capable de transmettre
vîte une impression vive. Au
le l'air, M. Quesnay attribue
fonction à l'*éther* ou au *feu*
l. C'est peut-être la derniere

ou premiere cauſe de l'action de l'eſprit animal, comme de toutes les autres actions méchaniques. Il s'agit de la cauſe immédiate & prochaine ; & l'on ne voit que l'air, ou plutôt un fluide aërien qui y convienne, d'autant mieux que la nature ſéche du nerf paroît s'y ajuſter au mieux.

Le 14^{e}. *Chap.* traite des *facultés*. Le 15^{e}. des facultés organiques des corps vivans, attribuées à l'*ame végétative*. L'Auteur ne tient point d'ame végétative particuliere, beaucoup moins une ame végétative matérielle. Il rapporte nettement à Dieu toutes les diſpoſitions des corps pour la végétation. Ce Chapitre eſt plein de raiſonnemens les plus ſubtils, le plus finement maniés contre les Matérialiſtes. On ſent qu'il n'y a qu'un grand Phyſicien ortodoxe, qui ſoit bien en état de réfuter tous les petits ſophiſmes que des ſoi-diſans Phyſiciens pervers tirent de la na-

tre ſon Auteur, ou contre
ıalité de nos ames.
on ſent tout-à-fait la
:apacité de l'Auteur à ma-
natieres de Phyſique, ſur-
queſtions délicates qui ef-
la Morale, nommément
ualité de nos ames, c'eſt
article qu'il traite à part
Chapitre ſur la *faculté gé-*
:. Il bat en ruine la préé-
des corps organiſés dans
nences. Il en fait voir l'ab-
l'impoſſibilité, & l'inca-
hyſique des auteurs & des
:urs de ce ſyſtême, vraie
occulte, qui explique tout
n expliquer.
:omparaiſon des métiers
pour produire un ouvra-
ןui le produiſent ſans que
qui donne le mouvement
ıe aux formes & aux deſ-
ı'elle paroît exécuter, avec
uction & réproduction des
rganiques, qui ſe fait avec

justesse, comme toute seule, p
des agens méchaniques ou autr
fort ignorans des merveilles
quoi ils déterminent la nature
nous paroît une chose neuve, ju
te & tout-à-fait admirable.

Nous ne saurions goûter de mê
les petits *animalcules* que *Lewe-
hoek* prétendit découvrir dans
sperme des animaux, animalcule
autrement petits *vers* auxque
l'Auteur paroît attribuer la féco
dation des œufs & des animaux
vipares. Nous n'osons lui att
buer ce sentiment. Nous serio
fâchés qu'un Physicien si raiso
nable donnât dans une opinion
indécente & si hazardée. Comm
il en parle assez succinctement
sans trop d'affirmation, nous n
vons pas le temps de vérifier
c'est là sa vraie pensée, ou u
simple maniere de s'expliqu
La comparaison des étamines
fleurs dit pourtant quelque ch
& même beaucoup, si ce n'
trop.

Ch. 16^e^. Des facultés animales.
'eſt ici le point délicat : mais
Auteur paroît & bien inſtruit &
ès-religieux obſervateur des ve-
tés que la foi oppoſe en cette
ıatiére à une foule d'erreurs tou-
ıurs prêtes à renaître ſous des
lumes moins ſages & moins
clairées que la ſienne. M. Queſ-
ay a rejetté l'automatiſme des
êtes. Il leur donne ici une ame
nſitive purement paſſive & bor-
ée à des ſenſations. Nous trou-
ons bien ce que dit nettement
Auteur que l'ame ſenſitive des
ètes ne différe pas de l'ame rai-
nnable de l'homme *par le plus
moins des connoiſſances, ce qui
urroit dependre uniquement de
différence de leurs organes,
ais par des facultés intellectuel-
s qu'on ne découvre point dans
s bêtes, & qui établiſſent entre
s ames ſenſitives & l'ame rai-
nnable de l'homme, une diffé-
nce eſſentielle.* Voilà des eſprits

auxquels il eſt permis de philoſopher ſur toutes choſes, d'autant mieux qu'on ſent bien que ce n'eſt pas par prudence préciſément, beaucoup moins par politique ou par adreſſe que M. Queſnay évite ici les écueils, mais par conviction, par intelligence, par ſa propre maniére de penſer.

Il partage les facultés animales en deux, en facultés ſenſitives du corps qui agiſſent ſur l'ame, & en facultés motrices de l'ame qui agiſſent ſur le corps. Les premieres dépendent des ſens. Elles agiſſent ſur l'ame par les eſprits animaux. Leur rendez-vous paroît être, comme l'a penſé feu M. de la Peyronie, dans cet endroit du cerveau qu'on nomme *le corps calleux*. Les preuves en paroiſſent être ſans replique ; & juſques-là M. Queſnay donne une idée de la façon dont les objets extérieurs ſe rendent ſenſibles à notre ame par le moyen des ſens,

des

nerfs & des esprits animaux.
Iais il entreprend d'expliquer
aculté récordative, comme il
pelle, de l'ame: & c'est là que
rande capacité dans ces matié-
nous paroît un peu *en défaut*,
s ne disons pas *en excès*, en
:ur. Il ne passe pas le but, il
trop sage, mais nous ne voyons
comment il l'atteint, s'il l'at-
it. Il rejette les traces du cer-
u comme une chose inintelligi-
& que personne n'entend. Il
sort pas des nerfs dont effecti-
nent le rendez-vous n'est pas
t au cerveau, mais au corps
leux. C'est dans la pulpe ou sub-
ıce médullaire des nerfs qu'il
ıgine, car il y a & il faut un
ı d'imagination, non pas des
ces, des *espéces impresses* des
jets déja vûs, entendus, con-
s, mais de certaines modifica-
ns persévérantes & capables de
odifier les nouvelles modifica-
ns occasionnées par les mêmes

objets ou par d'autres.

Si ce sentiment est nouveau ; comme il nous le paroît, il est bien ingénieux, bien Physique &, nous osons dire, cinq fois plus vraisemblable que celui des traces imprimées dans le cerveau. Car le cerveau doit faire face aux cinq sens, la vue, l'ouie &c. & leurs cinq opérations doivent s'y confondre ou y confondre leurs traces : au lieu que chaque sens ayant ses propres nerfs bien distincts, distincts de substance, de place & de fonction, il n'y a pas à craindre que les modifications ou traces gravées dans les uns soient effacées ou effacent celles des autres. Il y a plus ; & autant que le volume des nerfs est plus grand que celui du cerveau, autant y a-t-il plus de place & moins de confusion à craindre.

Nous dirions bien encore un mot favorable au systême de M. Quesnay. Un peu de connoissance

: la Musique vient ici au secours. es nerfs comme tendus par le :ffort même des esprits animaux, :euvent être regardés comme :s cordes *sensitives*, s'il est permis : le dire, lesquelles deviennent : plus en plus sensitives par ısage, & d'autant plus propres représenter les mêmes objets, u'elles les ont déja plus souvent :présentés, avec la faculté dans s représentations nouvelles de :présenter les anciennes. Cela :eut se détailler, & peut-être se rouver jusqu'à un certain point. quelqu'un peut en juger, c'est I. Quesnay, capable comme il :st de sousentendre ici bien des ıoses.

Il vient à la faculté motrice ıe l'ame exerce sur le corps. elle-ci pourroit bien aider à la :écédente en fait de mémoire, : supléer à bien des traces & des odifications. On trouve ici une axime admirable que *la Philo-*

ſophie ne peut s'allier à la foy ; qu'autant qu'elle eſt retenuë dans ſes bornes. L'Auteur combat efficacement une puiſſance motrice & une faculté de ſentir attribuée à la matiére ou aux formes purement matérielles ; & c'eſt à cette occaſion qu'il remarque fort judicieuſement *qu'on abuſe aujourd'hui de la doctrine des Scholaſtiques pour rétablir le Matérialiſme*. Il eſt aſſez ordinaire de ne reconnoitre que Dieu pour Auteur du mouvement. Mais nous doutons que perſonne ait rendu cette vérité auſſi ſenſible que le fait ici M. Queſnay, le flambeau de l'œconomie animale à la main, de cette œconomie animale dont tant de prétendus Phyſiciens Anatomiſtes ont abuſé, pour ſapper l'Empire immédiat de Dieu ſur la nature. L'ame eſt ici maintenuë dans ſes droits de produire les déterminations, les directions d'un mouvement, entretenu, com-

aux ordres de cette ame, par
out-puissant Auteur du mou-
ent & de toutes choses. M.
snay qualifie ce droit de l'ame
es mouvemens de son corps,
'uissance active, & tout soup-
, non de mécréance, mais de
d'affection pieuse à la créan-
traitée de crédulité par les pe-
génies, est renvoyé bien loin
livre si sain jusqu'ici. Car
s avouons qu'on a voulu nous
ner des soupçons, ce qui ne
a inspiré qu'une grande at-
ion, au profit de l'Auteur, di-
d'être étudié de près.

ous permettra-t-il cependant
estimable Auteur, malgré la
iexité anatomique qu'il obser-
ntre les nerfs sensitifs & les
s moteurs dans le cerveau, de
er de la liaison méchanique
met entre les opérations des
& celle des autres. *Si les yeux
exemple*, dit-il, *sont frapés
ement d'une lumiere qui cause*

une ſenſation fort vive, ils ſe ferment dans l'inſtant ſans aucune attention de l'ame... L'ame n'a aucune part à ces mouvemens. Nous ſommes perſuadés qu'il faut ici à l'ame très-peu d'attention, ſurtout lorſque l'habitude & l'expérience lui ont appris ce jeu promt & ſubit : mais trois raiſons nous perſuadent auſſi qu'il y faut quelque attention, & que nous n'avançons pas les mains lorſque nous nous ſentons prêts de tomber, ni dans mille autres mouvemens qu'on traite de machinaux, ſans une très-expreſſe attention & volonté de l'ame.

Car 1°. un corps, pur corps, quelque organiſé qu'il ſoit, ne peut l'être pour des accidens libres, étrangers, imprévûs. 2°. Un corps mort, pur corps, auroit beau être frappé de la lumiere vive en queſtion, fût-elle brûlante, fût-ce le feu, il ne s'en garantiroit pas pour cela en fermant les yeux ni

ıtrement. 3°. Il nous arrive mil-
fois, surtout dans un âge d'in-
ɪpérience & d'inhabitude, d'être
s victimes de mille accidens que
ɔus n'évitons pas, ou n'évitons
ɪs à tems, uniquement manque
expérience, de science, de con-
ɔissance & de volonté précise &
:lairée *ad hoc*. Nous avouons au
:ste qu'en lisant la suite des réflé-
ons, infiniment fines & subtiles
e l'Auteur, nous doutons si c'est
pensée propre ou une objec-
on qu'il se fait, que nous ve-
ɔns de réfuter. Sa manière naïve
ingénieuse d'enchaîner les rai-
nnemens & les réfléxions, ne
et pas quelquefois assez de dif-
rence entre ses opinions & cel-
s qu'il combat, ou dont il se laiss-
combattre en passant.

Le Ch. 17e. traite des facultés
tribuées à l'ame sensitive. Quoi-
ɪe l'Auteur dans tout ce Chapi-
e, comme partout ailleurs, distin-
te avec soin l'ame raisonnable

de l'ame purement ſenſitive des bêtes, quoiqu'il ſoit fort en garde contre tout ce qui pourroit favoriſer le *matérialiſme* de notre ame, quoiqu'il combatte ici fortement le *ſpiritualiſme* non moins dangereux du Malebranchiſme, il ne laiſſe pas de donner encore beaucoup dans le ſenſitif, en accordant beaucoup plus à l'œconomie animale, & au méchaniſme que nous ne le voudrions de la part d'un Auteur ſi clairvoyant & ſi judicieux. Il y réfute auſſi Locke qu'il paroît peu eſtimer auprès de Malebranche. S'il y a ici quelques excès en faveur du Méchaniſme, c'eſt que l'Auteur a voulu tout ſubtiliſer, tout analyſer, tout détailler, rendre raiſon de tout, de la ſenſation, de la compréhenſion, de la perception, de l'idée, de la pénétration, de la contemplation, de la ſcience, du bon ſens &c. faiſant de tout cela des articles à part, & ramenant tout

peu trop aux ſenſations.
e *Ch.* 18e. vient enfin à l'a-
raiſonnable & à ſes facultés.
t ici que l'on voit bien que
ond de la penſée de M. Queſ-
eſt très-ſage & très-orthodo-
mais il a trop voulu diſtin-
r les opérations de l'ame ſur
orps, des opérations du corps
'ame; & quand il a traité des
il a paru trop ôter aux au-
. Tout cela eſt fort mêlé chez
s, & nous croyons bonnement
n diſcours moins étendu &
ns decoupé le demêleroit
ux. Les bornes des deux Em-
s de l'ame ſur le corps & du
s ſur l'ame ſont trop entrela-
en quelque ſorte les unes dans
autres, & ces deux Empires
trop réciproques, pour être
chés ſi finement comme par
ligne de *démarcation* qui n'a
même réuſſi entre les Eſpa-
ls & les Portugais. A force de
ſique nous ſera-t-il permis

d'obſerver que cet ouvrage, ce troiſiéme Tome en particulier dégénére un peu en Métaphyſique? M. Queſnay a naturellement l'eſprit fin & analytique à l'infini.

C'eſt la liberté ſurtout qui exerce le plus la fineſſe analytique de ſon eſprit. Il la tourne, il la retourne ; il la définit, il la redéfinit, & jamais il n'eſt content de ſa définition, puiſqu'il y revient cinq, ſix & peut-être dix fois à des repriſes toutes différentes. On peut dire cependant que c'eſt la ſeule difficulté de la choſe qui cauſe tout cet embaras, & que du reſte l'Auteur penſe fort ſainement ſur l'article comme ſur tout autre. C'eſt le point ſur lequel on avoit voulu nous inſpirer quelque défiance. Il eſt vrai que l'Auteur auroit pû rendre ſon Traité de l'œconomie animale tout auſſi bon & ſurtout plus Phyſique & plus médical, en retranchant beaucoup de diſcuſſions Lo

giques, Métaphysiques, Morales, Théologiques même. Un simple précis des deux derniers Chapitres qui les auroit même rendus plus méthodiques & moins confus, auroit suffi pour remplir le titre sinon le dessein de l'Auteur, c'est-à-dire sinon son dessein secret, du moins le dessein annoncé.

Il traite des devoirs, du droit des gens, du juste & de l'injuste, des loix, de la distribution des biens, de la Providence, & enfin de l'immortalité de l'ame. Il ne dit rien que d'orthodoxe & de bien pensé sur tout cela.

Le 15. *Ch.* traite des facultés mixtes de l'ame raisonnable. Ces facultés sont selon l'Auteur le goût, le génie, & l'industrie; l'Auteur ne craint-il pas qu'on lui fasse au sujet du génie le même reproche qu'on a fait à Malebranche au sujet de l'imagination, qu'elle n'avoit servi qu'un ingrat en le

servant? Car M. Quesnay nous dit aussi que le genie utile aux Poëtes, Orateurs, Peintres, Musiciens &c. est très *nuisible aux Philosophes, aux Jurisconsultes, aux Médecins*. Il pourroit bien confondre ici le genie avec l'imagination.

L'Auteur qui a le sentiment délicat, & à qui son propre génie n'en fait pas trop accroire, a prévenu après coup les petits reproches que nous venons de prendre la liberté de lui faire. Car on trouve à la fin de tout ceci ces mots italiques par forme d'avertissement sans en avoir le titre ni la place. *Ce traité des facultés ne doit pas paroitre déplacé dans un ouvrage qui concerne l'Art de guerir* &c. Aussi ne l'avons-nous pas trouvé *déplacé* mais un peu *étendu* hors des bornes de *l'Art de guerir* les corps *par essence*, les esprits *par occasion*.

Le *Ch.* 20^e^. traite des actions
s parties organiques du corps.
s muscles sont les propres or-
nes de nos mouvemens. Le
rps du muscle est composé d'u-
infinité de fibres ou filets creux
nplis de sang. Autour de ces
res sont comme tortillées des
rilles de nerfs qui ne peuvent
gonfler sans resserrer les fibres
muscles comme des anneaux
oits, & sans les racourcir.
est ce racourcissement qui opé-
it celui du muscle entier fait
mouvement des parties aux-
elles le muscle est attaché dans
dessein de la part de l'Auteur,
u même.
L'Auteur toujours vaste dans
vuës, toujours subtil dans ses
ussions, traite encore ici bien
questions, & la nature de
ne & ses opérations sur le
ps ou celles du corps sur elle,
appellent toujours à la Méta-
ysique. Il vient à la circulation

du sang. Il prouve que sa découverte a enfanté une infinité de systêmes qui ont beaucoup nui à la Médecine.

Le 21^e^. & dernier Chapitre sur le *tempérament*, est au moins tout médical, & à l'épreuve de la plus sévere critique. Toutes celles que nous avons pris la liberté de glisser de tems en tems sont legeres, & n'empêchent pas que nous n'exhortions le Scavant & ingénieux Auteur de nous donner de pareils ouvrages de Physique, de Métaphysique s'il veut, de morale même. Il n'y a seulement qu'à leur en donner le titre, & à les détacher du rapport qu'ils peuvent avoir avec la médecine : ce n'est qu'une formalité à laquelle il n'a, ce semble, un peu manqué, que pour nous donner lieu de mieux constater la sincérité des applaudissemens que nous renouvellons à son bel ouvrage en finissant cet extrait.

'ICLE XLVIII.

ETICA, O REGLAS
Poësia en general y de sus
ales especies, por Don
o de Luzan Claramunt de
s y Gurrea entre los Aca-
s Ereinos de Palerma,
do Egidio Menalipo. En
oza, por Franc. Revilla.
. Poëtique, ou Règles de
sie en général, & de ses
ales espèces, par Dom
de Luzan Clermont de
s & Gurrea : imprimée à
oce, chez François Re-
l'an 1757. *Petit in-fol.*
nd in-4°. 603 pag.

ne peut remplacer le gé-
Il n'est donné qu'à la Na-
éer un Poëte. L'art avec
otes ne fera tout au plus
ersificateur élégant. Ce
omme autant d'axiomes

adoptés par tous les Poëtes qui se sont empressés d'en établir la vérité, flattés sans doute d'être en quelque sorte par là tirés de l'ordre commun des humains.

Nous ne prétendons pas déprendre les esprits de cette persuasion. Mais il nous sera permis d'ajouter qu'il n'y a que le concours heureux des efforts de l'art & de la Nature qui puisse former un Poëte parfait. La Nature pourra produire un *Thespis*, un *Ronsard* & même un *Camoëns* : l'art pourra donner un *Guarini*, un *Segrais*, un *Prior*. Mais pour enfanter un *Virgile* ou un *Racine*, il faut que l'art s'unisse à la Nature.

Les Arts n'ont point atteint tout d'un coup le degré de perfection où nous les voyons. Ils ont eu leur enfance, leurs accroissemens, leurs progrès & leurs différens âges. Ils sont l'ouvrage de plusieurs siècles, & le résultat des travaux & des réflexions de plusieurs

peuples. Quelque éclatant que soit le jour que les Génies lumineux des siècles passés & ceux du nôtre ont répandu sur les Arts, peut-être n'en est-il pas un seul qui ne fournît encore à une infinité de nouvelles découvertes.

> Tant l'Esprit est borné ; tant l'Art est étendu.
>
> *Pope, Trad. de M. du Renel.*

L'Ouvrage que nous annonçons au Public est le fruit d'une lecture immense & d'une étude profonde. Il semble que M. de Luzan soit de tous les Pays de l'Europe, tant il est au fait de la Littérature de chaque Peuple. Il en connoît tous les bons Auteurs, si l'on en excepte les Anglois ; soit qu'il n'ait pas été à portée de lire ces derniers ; soit qu'il ne leur trouve pas assez d'éxactitude & de clarté, pour les citer dans un Ouvrage qui demande beaucoup d'ordre & de précision. Quoiqu'il en soit, l'Auteur a ré-

duit en principes & presque en démonstrations la Poësie, cet Art si ennemi de la contrainte & de la servitude. Pour l'honneur de M. de Luzan, nous souhaiterions que la Langue Espagnole fût aujourd'hui à la mode en France. Il ne manque à cet Ouvrage que des Lecteurs.

Un usage non interrompu veut que tous les Auteurs donnent au genre d'Ouvrage qu'ils entreprennent, la préférence sur tous les autres. C'est-là un petit retour sur soi-même bien pardonnable à l'amour-propre. Dans cet éloge on retrouve la justification de son choix & le triomphe de son bon goût. Au reste il est bien des Lecteurs qui par là se laissent prévenir en faveur d'un Livre : & enfin quelle que puisse être la fortune & le sort de l'Ouvrage, l'Auteur ne perdra pas tout. En se payant ainsi par lui-même en partie, il se consolera plus aisément des applau-

ns que le Public pourroit
ser.
eurs raisons dispensent M.
an de recourir à cette triste
le ressource. La maniére
e dont il a traité son su-
. garantit le suffrage de
s Lecteurs ; & de plus,
& la splendeur qui envi-
: la Poësie, ses charmes
empire sur tous les cœurs
assez pour elle. Au-dessus
les éloges ; belle de sa
eauté, elle n'a pas besoin
urs étranger pour plaire ;
t en diminuer la gloire,
e prétendre la réhausser.
nats les plus sauvages, les
les plus farouches ont
le pouvoir de ses loix.
pire est aussi étendu que
s. Nous ne suivrons pas
uteur dans le dénombre-
u'il fait de tous les Pays
oësie est en honneur. Nous
ontenterons d'ajouter que

les Américains célébrent en vers les exploits de leurs Caciques, & que l'on trouve dans M. Ludovic Antonio Muratori une chanson Turque pleine de sentimens & de tendresse. Elle a été fidellement traduite par Bernardin *Tomitano*.

Dans une espéce d'introduction, M. de Luzan examine pourquoi la Nation Espagnole, avec tant d'esprit & de génie, compte si peu de bons Auteurs. Il attribuë cette disette à une certaine fierté qui croiroit s'avilir, si elle s'assujetissoit aux régles, & qui prend pour inspiration & pour enthousiasme ce qui n'est que le fruit d'une imagination qui s'égare : & qui doute en effet qu'un *Lope de Véga*, qu'un *Calderon*, qu'un *Solis* n'eussent donné des Comédies excellentes, s'ils avoient pû ou voulu se conformer aux régles, qui ne sont que les Oracles d'une raison saine & épurée ; mais

eque ces Auteurs ont violé les
es les plus essentielles, leurs
rages, quoique remplis de
s charmants, n'ont trouvé
s les Etrangers que des Cen-
s impitoyables. Les grands
ies ne péchent jamais seuls;
s fautes donnent le ton à leur
le; leur exemple est une loi
veraine & nécessaire pour
s les autres Ecrivains. A la sui-
l'un *Lope de Vega*, d'un *Cal-*
on, & d'un *Solis*, les Auteurs
agnols ont donné dans des é-
:s impardonnables. Au langage
urel on a substitué des senti-
ns sophistiqués, des métapho-
trop hardies, ou avortées; la
blesse a dégénéré en enflure,
sublime en pompeux galima-
is; l'afféterie, les pointes, les
x de mots défigurent presque
s leurs écrits. Les Poëtes Lyri-
es, pour atteindre à l'éléva-
n impétueuse & au beau dé-
dre de l'Ode, ont répandu dans

leurs vers une obſcurité myſté-
rieuſe, impénétrable aux rayons
du bon ſens. La plûpart de leurs
Stances ſont pour les Eſpagnols
même un recueil d'Enigmes. Le
peuple qui partout eſt le même,
& qui ſe laiſſe toujours éblouir
par un certain merveilleux puéril,
ſe déclara en faveur de ce ſtile,
& depuis ce tems à peine a-t-on
vû paroître en Eſpagne un Ouvra-
ge écrit d'un ſtile raiſonnable.
Nous exceptons pourtant la belle
Hiſtoire du Méxique par Antonio
Solis : encore le ſtile n'en eſt-il
pas ſans défauts. Nous oſons aſ-
ſurer que l'Ouvrage de M. de Lu-
zan a tout ce qu'il faut pour ar-
rêter ce torrent du mauvais goû
en Eſpagne, & pour y faire re
naître le ſiécle de Sainte Thereſ
de Mariana, de Miguel Cerva
tes, & de quelques autres.

Les François & les Eſpagn
ſemblent n'avoir maintenant qu
ſeul & même intérêt. Les Litté

s des deux Nations doivent
aussi unis que leurs guer-
s ; & si les armes de ceux-ci
vent avec avantage les efforts
l'Europe conjurée, ceux-là
vent au moins balancer les
térateurs des autres Nations,
tablir sur le Parnasse l'équili-
qu'on cherche depuis un sié-
à introduire dans le systême
'Europe.

'Ouvrage de M. de Luzan est
agé en quatre Livres. Le pre-
: traite de l'origine, des pro-
, & de l'essence de la Poësie,
econd de l'utilité & des agré-
s de cet art charmant. Dans
oisiéme l'Auteur particularise
sujet; il parle de la Tragé-
de la Comédie, des Pastora-
& des *Opera*. Le quatriéme
consacré tout entier à la Poë-
Epique.

C'est l'oisiveté qui a fait naître
oësie. M. de Luzan d'après Be-
t donne aux Bergers de l'Ar-

cadie la gloire de l'invention. Cette origine eſt aſſez vraiſemblable. Tous les objets qui environnoient ces Bergers, leur offroient les images les plus riantes. Le retour du printems, le chant des oiſeaux, la verdure d'une prairie, le murmure des ruiſſeaux ; tout intéreſſoit le cœur, qui ne pouvant renfermer dans lui-même cette joie pure & tendre qui l'enyvroit, cherchoit par des ſons à la manifeſter au-dehors. Ce n'étoit d'abord que des accents mal exprimés, des ſons champêtres, & des chants négligés. Peu à peu l'Art vint au ſecours, & montra l'uſage qu'on pourroit faire d'une invention qu'on devoit au hazard. Des Villages & de la Campagne, la Poëſie paſſa dans les Villes ſous des dehors plus décents & plus ornés.

Les Prêtres de l'Egypte la reçurent avec empreſſement, pour donner plus de Majeſté à leurs

'es. Ils présentérent au peu-
s attributs de la Divinité
ſous des Figures Hierogly-
es, & tantôt ſous des ima-
'oëtiques. Bientôt l'on ou-
e que ſignifioient ces vers;
:vinrent pour la multitude
)racles inintelligibles. Les
:s s'en réſervoient à eux
a connoiſſance, pour s'attirer
e vénération: le peuple s'en
à ces figures ſimboliques,
pénétrer plus avant pour y
vrir la vérité qui y étoit
e; & parcequ'il ne compre-
pas ce qu'elles ſignifioient;
admiroit. L'admiration pro-
le reſpect, & par une gra-
ı toute naturelle, le reſpect
nsforma bientôt en culte &
oration. Voilà, ſelon notre
r, l'origine de l'idolatrie,
toutes ces Divinités Poëti-
qui ſemblent faites pour le
de l'imagination.
; Egyptiens qui fonderent

plusieurs Colonies dans la Gréce, y portérent en même-tems leurs mœurs, leurs connoissances, & leur goût pour la Poësie. Ajoutons à cela que les Grecs, qui se sentoient du génie, accouroient dans l'Egypte, pour s'instruire à l'école des Prêtres Egyptiens. De retour dans leur patrie, ils y apportoient les connoissances & les Fables de l'Egypte. Le peuple de la Gréce, inconstant & ami des nouveautés, reçut avec transport & crut toutes ces fables, qui avoient un air de vérité.

De la différence des esprits qui s'adonnérent à la Poësie naquirent ses différents genies, Le génie fier, noble & sublime enfanta l'Ode, la Tragédie, & l'Epopée. Le génie plus doux, plus tranquille, & plus imitateur fit éclorre l'Eclogue & la Comédie. Les caractéres sombres & farouches épanchérent dans des satyres contre le genre humain leur bile

ur mauvaise humeur. L'ambi-
inquiéte des Romains trou-
le repos honorable dont la
e jouissoit dans la Gréce :
les Arts vengérent les Grecs
mes des Romains. Les vain-
npoférent à leur tour des
ux Vainqueurs.

capta ferum victorem cepit, &
es
grefti Latio.

Horat.

oësie adoucit la ferocité
des Romains. Ces Maî-
monde peu contents de
des armes entreprirent
ter aux Grecs la gloire
ts : & si nous en croyons
* les Romains l'empor-
les Grecs. L'amour de
aveugloit l'Orateur Ro-
nquante ans aprés le
parloit, on auroit pu
me balançoit Athénes,

fcul. Livre premier.

férer même un Ennius,
vius, un Lucilius, à Ho
Pindare, à Sophocle &
de ?

Les lettres ſuivent to
deſtinée de l'Etat politi
décadence de l'Empire
entraîna la ruine des A
peuples barbares qui in
les plus délicieuſes con
l'Europe, uniquement
la guerre, ne connoiſſoi
les Arts, qui font le p
agrément de la paix. L'i
qui étoit le partage d
queurs devint inſenſiblen

ner ; on vit sous leurs
les premiéres lueurs d'un
is cultivé. Ce n'étoit pas
c'étoit une nuit moins
Est-ce la Provence, est-
ile qui a produit les Res-
s des Arts ? Ce point de
rse partage encore les

igne toujours déchirée par
res intestines fut long-
is prendre part au réta-
nt des Sciences. Ce ne fut
s le seizième siécle qu'on
oître quelques Poëtes ; le
de Santillanne en fut le
ingué : il imita Petrarque.
Herrera cite un sonnet
uis de Santillane. Ces vers
estimables que parcequ'ils
faits par un grand Sei-
& dans un tems où ce
as un petit mérite que de
lire. *Jean Boscan, Diego
doza* devancérent de peu
so de la Vega surnommé

le Prince des Poëtes Lyriques. Ce sont là les Maîtres de la Poë sie Espagnole. Peu à peu elle dé généra. L'affectation fit perdre d vue la belle nature.

L'Auteur prétend que ce fu rent *Lope de Vega* & *Gongo* qui commencérent cette triste r volution de la littérature en E pagne. Gongora avoit beauco d'esprit, mais trop avide de gl re il donna dans la nouveau Ses ouvrages sont hérissés d'a tithéses & d'équivoques. *Lo de Vega*, né avec un génie fécon heureux & facile, en abusa. voulut s'affranchir de l'esclava des régles; il hazarda du no veau qui lui réussit. Ce succès p dit ses talents. La réputation d jouissoient ces deux Auteurs l donna des imitateurs, qui n'ay pas leur génie furent de misé bles copistes. Car, par une fat té déplorable pour la raison maine, le faux a toujours plu

partisans que le vrai. *Lope de Vega* & *Gongora* ont été pour l'Espagne ce que le Cavalier *Marin* a été pour l'Italie. Ces trois Auteurs ont gâté le goût de leur Nation par leurs faux-brillants, & leurs *Concetti*. Le stile énigmatique de Gratien n'a pas moins nui à la Prose Espagnole. On voulut à son exemple paroître profond, & l'on n'étoit qu'obscur.

M. de Luzan éxamine la différence qui se rencontre entre les Poëtes Anciens & les Modernes. Les premiers Poëtes Grecs sembloient ne reconnoître qu'un genre d'héroïsme. La valeur, selon eux, consistoit à dompter les animaux les plus féroces. Si proches de l'enfance du monde, les hommes n'avoient pas eu le tems de se polir. Les Grecs représentoient la nature, mais souvent les portraits nous dégoutent par trop de ressemblance: ou peut-être devenus *Sibarites*, par une délicatesse

Nausicaa fille du Roi Alcino
ve elle-même le linge de son
& que Patrocle fasse l'Office
cuyer tranchant. En un mot
les écrits des Grecs, l'Art
montroit qu'en second: enc
déguisoit-il si bien qu'on le
fondoit avec la nature. Che
Romains le goût étoit diff
La magnificence Romaine n
ta jamais avec plus de p
que sous Auguste; l'envie de
re à un Maître changea le
mains autrefois si fiers, en
tisans souples & timides; o
dia les penchants du Prince
s'y conformer. Cette nouvel

ges. L'Art y répandit ſes preſtiges ingénieux. Pour plaire, il fallut que la nature en empruntât les ornemens. Ajoutons que les Héros de Rome fourniſſoient à la Poëſie des vertus morales inconnuës à la Gréce du tems d'Homere. Sans recourir aux prodiges de la Fable, la vérité plus féconde offroit des hommes admirables. L'imagination profitoit plus des exemples d'un Paul Emile, d'un Scipion, ou d'un Céſar, que des victoires d'un Hercule, d'un Théſée, ou d'un Achille *aux pieds légers.*

La Religion Chrétienne a changé le ſyſtême de Poëſie. Les Dieux de la Fable ont diſparu de nos Poëmes Epiques modernes. On leur a ſubſtitué les bons & les mauvais Anges, les Enchanteurs, les Vertus perſonnifiées &c. » Ce » n'eſt pas, dit notre Auteur, » une impiété dans le Camoëns » d'avoir encore fait uſage de Ju» piter, de Bacchus, de Nep-

au monde intelligible. L'homme feroit partie de l'un & de l'autre. Mais quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que la Poëſie peint tous les êtres, qu'elle ſaiſit tous les événemens, qu'elle développe les plus ſecrets mouvemens du cœur. Pétrarque appelle ingénieuſement Homére le Peintre des ſiécles paſſés : & à ſon imitation Burguillos, Poëte Eſpagnol a dit : *Marini gran Pintor de los oidos, y Rubens gran Poëta de los ojos : Marini grand Peintre pour les oreilles, & Rubens grand Poëte pour les yeux.*

Doit-on préférer le genre *Icaſtique* au *Phantaſtique ;* ou pour parler plus clairement, faut-il repréſenter les hommes tels qu'ils ſont, ou tels qu'ils devroient être? M. de Luzan ſemble pancher pour ce dernier genre : il nous permettra de ne pas être tout-à-fait de ſon avis. En effet, pour inſtruire les hommes avec ſuccès, on doit copier d'après d'autres hommes

les modéles qu'on leur propoſe. Nous aimons à nous retrouver dans les Héros dont on nous vante les exploits. Une vertu exemte de tout défaut ſemble être au-deſſus de la nature humaine. Un tel homme plaira peut-être à mon imagination ; ma raiſon ſe prêtera difficilement à une idée toujours démentie par l'expérience, & mon cœur n'y prendra aucun intérêt. Nous ſommes foibles : il faut ménager notre foibleſſe. L'amour propre ſeroit révolté de l'intervalle immenſe, qui nous ſépareroit d'un Héros qui n'auroit que des vertus ſublimes.

Nous ne diſſimulerons pas cependant que le genre *Phantaſtique* ou univerſel fournit des peintures plus neuves & plus brillantes. L'impreſſion qu'il fait eſt plus impérieuſe, ſes modéles ſont plus parfaits : mais c'eſt parce qu'ils ſont plus parfaits, qu'ils ſont moins reſſemblants. Empruntez

à la bonne heure de différens Héros quelques traits singuliers, pour en former un plus magnifique Tableau, mais adoucissez un peu les couleurs: ne lui donnez pas toutes les vertus; rapprochez-le un peu de nous, & laissez-le à l'humanité par quelque foiblesse; sans cela on regardera comme un être fabuleux, cet homme qui ne se trouve nulle-part. Selon la sage réfléxion de Plutarque, nous sommes en garde contre l'illusion; une vertu si héroïque nous décourage au lieu de nous animer. En un mot, tous les plus grands Poëtes ont commencé à travailler sur un fonds vrai: mais il est & sera toujours permis d'y ajouter de la broderie & du relief, pour faire saillir davantage les figures.

Le genre *universel* est plus d'usage par rapport aux caractéres des Acteurs qu'on introduit sur la Scène. S'agit-il des évenemens, des Phénoménes & des merveilles de

la Nature ? C'est là l'empire du genre *particulier*. Il faut représenter alors les choses telles qu'elles sont ; le premier, le suprême mérite de ces tableaux, c'est la ressemblance fidelle avec les objets qu'on veut peindre.

Les Auteurs qui ont traité de la Poësie ne sont pas d'accord sur la fin qu'elle doit se proposer. Les
ns ne lui donnent pour but que
imitation vraie & naturelle, &
s-lors elle ne différe presque
int de la Peinture & des autres
ts imitateurs. Le Cardinal *Pa-*
icin & *Castelvetro* d'après Quin-
n établissent le plaisir pour fin
que de la Poësie. Cet Art, di-
ils, ne doit avoir pour objet
le plaisir qui lui a donné la
nce. Quelques autres enfin
ionnant la Poësie à la Mora-
à la Politique la renferment
entiere dans l'utilité. Pour
r les différens avis, disons
orace :

Aut prodeſſe volunt, aut delectare Poëtæ,
Aut ſimul & jucunda & idonea dicere vitæ.

Le même Art peut ſe propoſer pluſieurs fins. Le même Architecte qui a bâti un Palais ſuperbe pour l'ornement d'une Ville, peut tracer le Plan d'un Temple magnifique, pour l'honneur de la Religion. Que dans un Madrigal, un Sonnet, ou une petite piéce de vers on s'en tienne à l'envie de plaire ; le Poëme Epique, la Tragédie, la Comédie tendront à perfectionner l'humanité.

Mais par quel ſecret heureux le Poëte peut-il atteindre à ce but difficile ? Comment viendra-t'-il à bout d'inſtruire & de plaire ? Le ſecond livre de notre Auteur en indique les moyens. Si la nature humaine n'avoit pas été corrompuë par le péché, nous n'aurions pas beſoin de Maîtres pour

ıs inſtruire. Notre cœur docile
ɛ impreſſions de la ſageſſe,
ıemi du menſonge & de l'ar-
ce, nous eût toujours montré
vrai: le ſentiment ſeul nous
: ſervi de guide & d'Oracle:
.is les paſſions en ont altéré la
›iture, & l'ont plié à la fauſ-
é. Transformées en Sophiſtes
en Orateurs ſéduiſants, ſou-
nt elles nous repréſentent com-
: permis ce qui ne l'eſt pas;nous
nmes donc contraints de re-
ercher hors de nous des lu-
éres que nous ne trouvons pas
nous-mêmes : mais cet amour
ɔpre qui nous aveugle, nous
:vient contre l'inſtruction. Pour
us inſtruire, il faut commen-
r par nous intéreſſer. Nous reſ-
nblons à ces hommes qui ſor-
ıt tout à coup d'une caverne
ıſcure ne peuvent ſoutenir l'é-
ıt du grand jour. Il faut que
s gradations inſenſibles de lu-
iéres *préparent* leur débile vue

à en recevoir les rayons. Ainsi c'est avec beaucoup de ménagements qu'on doit nous montrer la vérité, tel est l'avantage inestimable de la Poësie. Le mélange du faux & du vrai nous attire. Ces voiles de la fable sous lesquels la vérité se cache, en interceptant ses rayons, tempérent sa trop grande vivacité. La Philosophie morale nous étonne, & nous révolte par la dureté de ses préceptes. La Poësie nous gagne par l'agrément des instructions. Celle là parle à la raison, & ce dialogue est trop sérieux, trop austére pour notre foiblesse. Celle-ci parle au cœur & à l'imagination, & c'est de leur imagination que les hommes reçoivent leurs plaisirs, leur bonheur, quelquefois même leurs vertus.

Nous ne parlons ici que de la Poësie considérée selon ce qu'elle doit être. Nous n'ignorons pas que la Poësie, cet Art charmant

& si propre à inspirer l'amour de la vertu, a été quelquefois dégradée & avilie au point de devenir l'organe impur du crime, & l'interprête affreux de l'impiété; mais, comme le remarque notre Auteur, ce désordre est la honte des Poëtes, & non pas le vice de la Poësie: l'abus des plus grands biens fait éclore les plus grands maux.

D'où peut naître le plaisir que l'on éprouve à la lecture d'un bon Poëte? Muratori qui a écrit avec tant de netteté sur la Poësie, prétend que ce plaisir naît de la beauté, comme l'instruction de la vérité. M. de Luzan entre dans une analyse fine & réfléchie sur la source de ce plaisir. La beauté seule, dit-il, n'en est pas le principe; il faut qu'à la beauté se joigne un charme secret, sans lequel elle n'a que de vains attraits. Combien de beaux objets sur lesquels la vuë glisse rapidement, & sans

s'arrêter, parce qu'ils manquent de ce je ne sçais quoi qui passionne & qui ravit. Toutes ces observations ne sont qu'un commentaire ingénieux du Vers d'Horace,

Nec satis est pulchra esse Poëmata, dulcia sunto.

Or ce *dulcia*, que l'Auteur appelle en sa langue *dulçura*, & qu'on rendra bien dans la nôtre par l'*agrément*, & peut-être mieux encore par l'*intéressant*, c'est là ce qui touche & ce qui persuade. L'Auteur saisit avec beaucoup de sagacité les nuances imperceptibles qui séparent ces deux idées. La *beauté* en fait de Poësie consiste, selon lui, dans la clarté, la briéveté, la noblesse, la force, & la vivacité. La *dulçura* naît de cette tournure qui pénétre jusqu'au plus intime de l'ame; leurs effets sont aussi différents que leur cause. La beauté frappe

ation, mais elle n'excite
cœur qu'une admiration
e ; la *dulçura* l'arrache
ême,,& le maîtrise. Il eſt
:ceaux de Poëſie qui, mal-
s défauts, plaiſent infini-
arcequ'ils nous intéreſſent,
ır en cite pluſieurs exem-
ıous nous en tiendrons à
qui eſt tiré du Taſſe: ce
plaintes d'Armide, lorſque
d l'abandonne,

O tu che porte
rte di me, parte ne laſſi
li l'una o rendi l'altra, o morte
:me ad ambe, arreſta, arreſta i
ſſi.

, cruel, ou rends-moi la
de moi-même que tu m'enlè-
ıu emmene avec toi l'autre
que tu laiſſes, ou enfin ter-
eur ſort par le trépas. Ar-

Lecteur François trouvera

que la douleur ne s'exprime pas aussi ingénieusement, & qu'il ne falloit pas qu'Armide fût en proie au désespoir, puisqu'elle s'amusoit à calculer avec tant de finesse & de précision : mais l'Auteur dit que le sentiment & la tendresse que renferment ces Vers doivent en faire oublier l'affectation. Nous viendrons mieux à bout, par un autre exemple, que par des définitions trop subtiles, de faire entendre ce dont il s'agit ici. Tel est peut-être ce Vers de Racine, qui, quoique contraire aux régles de la Grammaire, attendrit le spectateur en faveur d'Hermione. C'est lorsqu'elle dit à Pirrhus ;

Je t'aimois inconstant ; qu'aurois-je fait fidelle ? *Androm.*

La vérité de ce sentiment, sa conformité, ses rapports avec la situation présente d'Hermione, nous touchent & nous intéressent.

La *Dulçura*, ou l'intéressant,

à manier les paſ-
. émouvoir à propos :
lement les reſſorts &
ns de l'ame, qu'on
ient ce que la ſitua-
:e fournit & doit
c'eſt ici en particu-
t ſupérieur de Vir-
.acine ; preſque ja-
s deux Auteurs l'art
ſentiment. Mais com-
- t'on donner à ſes
charme inexprima-
'en peut fournir que
la nature ſeule peut
ruire : mais on peut
ſecret de toucher un
que ſubordonné à ce
ouvons nous-mêmes,
rons jamais aux au-
ment dont nous ne
pénétrés.

; me flere, dolendum eſt
pſi tibi...

ans un autre Article
ires.

ARTICLE XLIX.

LETTRE DE M. BOUGUER de l'Académie Royale des Sciences aux Auteurs de ces Mémoires.

MM. RR. PP.

J'Ai douté assez longtems si je devois, comme vous m'y inviciez à la page 2003 de vos Journaux de 1747, travailler à éclaircir davantage le paradoxe que j'ai avancé sur *certains Navires, qui peuvent aller dans quelques rencontres plus vîte que le vent même.* Je sentois que votre invitation m'engageoit à ne pas rester dans le silence : mais je considérois d'un autre côté que lorsque vous jetteriez plus à loisir les yeux sur l'endroit du Traité du Navire dont il étoit question, vous le trouveriez vraisemblablement d'une clarté

suffisante,

ſuffiſante, & que vous y apperce-
vriez le genre même d'explica-
tion, qui vous paroiſſoit le plus
propre à diſſiper toute l'obſcuri-
té. Il eſt bien difficile de ſoutenir
toujours la même attention dans
une lecture un peu longue, & il
ne peut pas manquer d'arriver,
ſelon que nous ſommes plus ou
moins attentifs, que les choſes
que nous liſons ne nous affectent
différemment : c'eſt ce que nous
éprouvons tous quelquefois. Mal-
gré cela je me ſuis déterminé,
M. R. P. à faire ce que vous m'a-
'ez paru ſouhaiter. J'ai penſé que
l'éclairciſſement que vous me
iſiez l'honneur de me deman-
r, étoit devenu inutile pour
us, il ſeroit au moins utile pour
utres perſonnes ; principale-
nt depuis qu'un Anonyme M.
à qui vous avez ouvert l'en-
de vos Mémoires, montre
l ne penſe pas auſſi favora-
ıent que vous le faites de

mon travail. Ce que je compte encore pour beaucoup, c'est que je puis non-seulement faire quelques remarques sur les deux Lettres de cet Anonyme, je me procure l'occasion de vous remercier publiquement de la maniere flateuse dont vous avez bien voulu parler de mon Livre dans les deux extraits que vous en avez donnés. Rien n'est plus louable que le zéle noble & généreux avec lequel vous encouragez tout le monde : vous faites tout ce qui est en vous pour promouvoir les Sciences. Vous cherchez le point de vûe qui est le plus avantageux pour présenter au Public tous les ouvrages dont vous lui rendez compte ; & si vous vous permettez quelque legere critique, elle découvre toujours le motif qui vous anime, elle est équitable, modérée & instructive.

Il y a longtems qu'on sçait qu'un Navire marche plus vîte

il prend le vent un peu de
que lorſqu'il ſingle vent en
On en a donné pour rai-
e, dans les routes obliques,
les voiles contribuent au
, parce que celles de l'arrié-
ent de couvrir & de rendre
s celles de la prouë. Je n'ai
de d'offrir cela comme un
xe. Mais ce que j'ai pro-
page 448 du traité du Na-
en eſt bien un. J'ai fait
ie malgré ce qu'ont penſé
préſent tous les Marins,
ne que les Mathématiciens
: examiné le plus cette ma-
la propriété d'aller plus vî-
t ſubſiſter dans les routes
es, par une raiſon qui, quoi-
us cachée, n'eſt pas moins
rable que l'autre, & qui eſt
que le Navire marcheroit
plus promptement, dans
es routes obliques que dans
ête, quand même il n'au-
u'un *ſeul* mât & qu'une

ſeule voile ; ce qui exclud la cauſe déja raportée. Je réunis actuellement ce paradoxe avec l'autre ; & je vais les ſoumettre à une même & unique explication.

Lorſqu'on veut ſacrifier tout à l'avantage de rendre le ſillage rapide, lorſqu'on renonce à toutes les commodités de la Navigation, & à toutes les raiſons de convenance, qu'on réduit les ponts à un ſeul, qu'on ſupprime entierement l'artillerie, qu'on eſt attentif à diminuer le poids de toutes les parties ſupérieures, rien n'empêche, en changeant la forme du navire, de lui donner une voilure beaucoup plus grande qu'à l'ordinaire, & de rendre ſa prouë incomparablement plus tranchante ou plus aiguë. J'ai montré (page 379.) qu'on peut par l'allongement de la caréne, qui en produit un proportionnel ſur la prouë, faire diminuer dans quel rapor on veut l'obſtacle qu'apporte l'ea

la vîteſſe du ſillage : & outre cela le Navire étant plus long, devenant d'un plus grand poids, acquérant une nouvelle ſtabilité ou une plus grande force, pour conſerver ſa ſituation horiſontale, peut recevoir & ſoutenir un plus grand nombre de mâts & de voiles. On ne pourra néanmoins aller jamais auſſi vîte que le vent dans la route directe ; car en ſinglant avec une pareille vîteſſe, on ceſſeroit d'être pouſſé, & les voiles ne ſeroient plus enflées. A plus forte raiſon eſt-il abſolument impoſſible d'aller plus vîte que le vent dans la même route. Car les voiles, bien loin d'être alors utiles, nuiroient au contraire à la marche, en frapant l'air qu'elles trouveroient ſur leur chemin, & qui ne ſe retireroit pas aſſez vîte.

Mais faiſons ſuivre à notre navire une route oblique : & pour plus de facilité fixons l'obliquité

à 60 degrés, en même tems que nous diſpoſerons les voiles, de maniere qu'elles ſoient expoſées perpendiculairement à la direction réelle du vent. Je dis la direction réelle, à cauſe de la diſtinction que j'ai miſe entre cette direction & l'apparente qui eſt indiquée en mer par les girouettes, les pavillons, les flammes &c. Il eſt certain que, vû l'obliquité de la route, tout le chemin fait par le navire n'eſt pas à retrancher de la vîteſſe du vent, ſi l'on veut avoir la vîteſſe relative avec laquelle les voiles ſont pouſſées. Le vent eſt comme un large fleuve, dont toutes les parties ſe meuvent avec des vîteſſes égales & ſur des lignes paralléles. Mais il faudroit que le vaiſſeau allât dans cette rencontre deux fois auſſi vîte, pour que ſes voiles ceſſaſſent d'être frappées. Car la route eſt comme l'hypothéneuſe d'un triangle rectangle dont un des angles eſt

60 degrés, & dont le petit cô-
ſt parcouru par l'air en mou-
ent. Le navire marche ſur
poténeuſe, mais n'avance ſe-
le lit du vent ou ſelon le cours
fleuve, que de la longueur du
t côté. Ainſi ſuppoſé que la vî-
: du vent ſoit de 40 pieds par
nde, il faudroit que le vaiſ-
ı en fît 80 ſur ſa direction
que, pour ſouſtraire ſes voi-
entierement à l'impulſion : au
que, s'il ne fait que 40 pieds,
n'a qu'une vîteſſe exactement
e à celle de l'air en mouve-
t, il ne fera, par l'obliquité de
oute, perdre au vent que 20
s ou que la moitié de ſa vî-
:, & par conſéquent les voi-
ecevront encore une très-gran-
npulſion. Or on peut faire
ſeulement 40 pieds, mais 42,
60, & même 79. Dans tous
cas, au moins dans les pre-
s, les voiles ſeront encore ex-
es à un choc très-conſidéra-

ble & qui suffira pour entretenir le mouvement du sillage, pourvû qu'on admette les suppositions que nous avons faites, d'une prouë extrêmement tranchante & d'une voilure fort étenduë.

Concluons donc par reconnoître qu'il y a un terme dans la route directe, au-delà duquel on ne peut jamais porter la vîtesse de la marche par l'effort du vent. Faites la prouë si aiguë qu'il sera possible, & donnez quelle grandeur vous voudrez aux voiles, votre navire n'ira point encore aussi vîte que le vent. Mais ce ne sera plus la même chose si vous embrassez une autre route, parce qu'il n'y aura alors qu'une partie de votre vîtesse qui sera à retrancher de celle du vent; les voiles se refuseront moins au choc par la fuite oblique. Si dans l'exemple que nous avons pris, nous laissons à part les vîtesses qui ne donnent pas lieu au paradoxe, le Vaisseau peut

ıre, ſur la direction dont l'obli-
ııté eſt de 60 degrés, 42 pieds,
›, 60, 79. Il ira plus vîte que
: vent, qui ne fait que 40 pieds, & malgré cela ſes voiles ſeront encore frappées avec quelque force : il n'avancera ſelon le cours du vent que de 21 pieds, de 25, de 30 &c. & par conſéquent la vîteſſe relative du choc, qui eſt le reſte à 40 pieds, ſera encore de 19 pieds, de 15, de 10 &c. Il eſt vrai que l'impulſion ſera moindre qu'elle ne l'eſt ordinairement : mais il n'importe : auſſitôt qu'elle n'eſt ni négative, ni nulle, elle n'agira pas inutilement. Car nous avons une reſſource aſſurée dans la figure aiguë de la prouë ; nous pouvons rendre, s'il le faut, la réſiſtance de l'eau 100 fois ou 200 fois moindre.

Je ſuis perſuadé, M. R. P. que ce court éclairciſſement vous ſatisfera. Mais je ne m'engagerois pas ſi volontiers à répondre à tou-

tes les difficultés que l'Anonyme pourroit avoir envie de me faire. Vous savez qu'on ne conteste pas les axiomes : ainsi les deux suivans, que le Censeur prétend établir, justifient son art dans la dispute. 1°. *Qu'on est encore très-éloigné de savoir ce que la mer demande.* 2°. *Que la théorie & la pratique ne sont pas toujours d'accord, & que l'une se refuse à ce que l'autre prescrit.* Il est certain que quand on trouve tant de facilité à poser ses principes, on doit aller vîte en fait de conclusions. Pour moi je vous avoue ingénûment que je croyois que ces prétendues maximes, lorsque j'en faisois mention dans la Préface du Traité du Navire, n'avoient eu force de Loix que pendant le règne trop long des faux préjugés, dont nous devons faire tout notre possible pour secouer le joug. Les matieres de Marine sont restées longtems sans être approfondies ; on n'avoit pas réussi à leur appli-

ſez heureuſement la Géo-
& l'Analyſe. Mais la ré-
ue j'ai déja faite eſt bien
les méthodes analytiques
étriques n'étoient pas pouſ-
ez loin, lorſqu'on entre-
de faire ces applications :
roit auſſi alors beaucoup
es ſur la méchanique des
Tout ſe perfectionne ſuc-
nent ; & on peut faire dans
s ce qu'on n'avoit pas exé-
ns un autre.

oît donc avec la plus gran-
nce qu'on n'eſt nullement
'avoir égard aux deux prin-
e M. D. malgré la manié-
native dont il en parle. Ne
ons pas que ce ne ſoient
ent des axiomes pour lui,
l nous l'aſſure : nous de-
oire quelqu'un qui nous
e le fond de ſes ſentimens ;
leurs nous avons fait voir
deux propoſitions, lorſqu'on
ifie, ſont vraies à certains

égards, & n'ont que trop d'applications particuliéres. Mais ces deux prétendus axiomes n'ont néanmoins jamais dû acquerir de prescription contre les nouvelles vues qu'il sera toujours permis de proposer. Si la Théorie trop limitée entre les mains de l'Anonyme, n'est pas d'accord avec la pratique, il peut se faire que la théorie plus heureusement cultivée par d'autres, réussira mieux. Si M. D. ignore *ce que la mer demande*, doit-il affirmer de tout le monde, ce qu'il ne peut assurer que de lui seul avec une entiére certitude ?

On trouve dans ses deux lettres bien d'autres choses qui méritent d'être placées, comme elles le sont en effet, à côté ou à la suite de ses premieres assertions. On y voit principalement des navires qui portent la voile *fierement*, par la seule raison qu'ils sont plus étroits. On y remarque encore un Vaisseau qui devient moins ardent

l'addition d'une contrequille
; l'arriére. Je me diſpenſe de
er des anecdotes vraies ou
les, dont notre Anonyme s'eſt
:gé la mémoire, & qu'il nous
ıt débiter, ſans peut-être, y
ir fait aſſez de réfléxion; com-
ce qu'il dit de M. le Chevalier
.au & de M. Sauveur. Il met
s la ſeconde de ſes Lettres les
ɔlêmes indéterminés au nom-
de ceux dont il eſt plus diffi-
d'obtenir la ſolution: au lieu
c'eſt tout le contraire. Un
ɔlême n'eſt indéterminé que
:e qu'il y a moins de condi-
ıs à remplir que d'inconnues à
ıver. Ainſi c'eſt autant de peine
:gnée pour le Géomètre ou
r l'Algébriſte; la recherche de-
ıt plus ſimple & moins lon-
, puiſqu'il y a moins de dif-
ntes attentions à avoir, ou
ns d'équations à combiner les
s avec les autres. Peut-être
ıonyme a-t'il voulu dire que

le problême dont il s'agissoit étoit indéterminé, non pas absolument, mais relativement à nos connoissances présentes. Supposé qu'il eût ce second sens dans l'esprit, il devoit s'expliquer d'une maniere plus exacte, & indiquer les conditions qu'il croit qu'on néglige mal-à-propos.

Le commencement de sa premiere Lettre est une espèce d'annonce qui ne nous laisse pas ignorer ses intentions. Nous l'avons vu établir ses axiomes : maintenant il insinue que la recherche du solide de moindre résistance mérite peu d'attention &c. Mais il faut qu'il n'en ait pas senti l'extrême différence : tous les Géomètres qui ont jetté les yeux sur ce sujet, M. Fatio, M. Bernoulli, M. le Marquis de l'Hôpital, M. Herman, on peut même joindre M. Newton, tous n'avoient examiné qu'un cas trop particulier de ce problême. Tous suposoient que

: étoit parfaitement rond
: ſens perpendiculaire à ſon
ou que ſa baſe étoit un cer-
au lieu qu'il s'agiſſoit pour
beſoins de la Marine, de dé-
niner le ſolide propre à ga-
ir du choc, non pas ſimple-
it une baſe circulaire, mais
e baſe donnée; ce qui rend
echerche plus compliquée &
ucoup plus difficile.
ous outre cela n'avoient con-
ré le ſolide que dans le ſeul
du mouvement direct. M.
oulli avoit même dit formel-
ent dans ſon Eſſai de Manœu-
, que la propriété étoit atta-
à cette circonſtance particu-
. On ſe trouvoit donc encore
gé de rendre le problême plus
éral à cet égard: il falloit le
udre dans le cas du mouve-
it oblique, afin de pouvoir
oriſer le ſillage dans celle des
es qu'on préféreroit; ſuppoſé
l'aſſertion de M. Bernoulli ſe

trouvât vraie, au lieu qu'elle s'est trouvée fausse. Je me suis proposé généralement tous ces examens dans le Traité du Navire, & je les avois déja eus en vuë dans le Volume de 1733. des Mémoires de l'Académie. Enfin sans parler ici de deux autres espéces de prouës que j'ai distinguées, celle de la plus grande vîtesse & celle du plus grand mouvement, j'ai montré que le solide de moindre résistance avoit une autre propriété aussi singuliere qu'importante. C'est de faire diminuer la dérive & de la rendre un *minimum* : de sorte que le solide de moindre résistance est celui de tous les conoïdes, qui, dans son mouvement, s'éloigne le moins de la direction de son axe.

Je laisse à juger maintenant, si l'Anonyme, qui est si fertile en anecdotes, qui aime tant à nous faire de petits détails, & qui se donne pour si fort instruit de

ce qui a rapport à la Marine,
e d'une maniere bien propre à
irer ses lecteurs par l'exacti-
: des exposés qu'il leur fait.
viendra sans doute à la char-
en demandant avec chagrin
le utilité on a retiré de tout
ı travail? Mais on en retirera
-être par la suite. Il me suffit
oir répandu quelques lumié-
dont il ne tient pas à moi
n ne profite: le reste regar-
:s Constructeurs ou les Marins.
e réponse dans laquelle je puis
enfermer, tant qu'on ne m'op-
rien que de vague, me dis-
e d'en employer une autre, qui
t suggerée par un Auteur qui
:ertainement aussi versé que
enseur, dans la navigation &
Mathématiques, & qui pése
le moins autant ses décisions.
n M. Deslandes, » ce sont en
ınce deux choses différentes
e de proposer & d'exécuter;
écoute la proposition & on

» manque à l'exécuti
pag. 250, *Essai sur l*
Anciens, sur les vers

Je vous fais bien
MM. RR. PP. si je v
témoins de ma dispu
nonyme : je serois
trouver aussi en vo
également éclairés &
si vous vouliez vous d
ne de prononcer su
rends. Recevez les
sinceres des sentimen
de vénération avec
l'honneur d'être,

MM. RR.

V

Bo

A Paris, le 18 Mars

ARTICLE L.

TRAITE' DE LA VERITE' de la Religion Chrétienne Section VII. Suite de l'Art. XXI. au mois de Mars. II. Partie. Dernier Extrait.

LE reste du traité de M. Vernet sur la preuve de la Religion chrétienne par les miracles contient la réponse aux objections, matiére très-étendue & qui mériteroit d'être présentée en grand, même dans un Journal. Mais nous abrégeons tout ici, nous effleurons, nous supprimons pour ne pas revenir si souvent au même ouvrage.

Spinosa est le premier, le plus impie & le moins redoutable adversaire des miracles. Selon lui, toute dérogation au cours de la nature est impossible. Cela suit du systême stupide de la substance

tout le mal ; qui est pi
que le Destin des Anci
monstrueuse que la Ch
Poëtes. M. V. réfute sér
& par de bonnes raiso
Antagoniste ; mais il se
la controverse seroit pl
si l'on pouvoit faire ent
son à Spinosa & à ses
sur la vraye notion de I
par là qu'il faut les at
les détruire, sans quoi
son tems, sa peine,
tion.

Si l'on admet un Di
gent, Créateur, libre
providence, il est claire

ſſe. Il eſt auſſi très-évident
ſi Dieu prend ce moyen pour
:r aux hommes, il faut l'en-
re : & ne pas dire comme un
:ur Anonime * de ces derniers
, qu'on ne devroit pas ſe
re au témoignage de celui
reſuſciteroit un mort, *parce*
z eſt moins ſûr de ſes yeux que
n jugement.

. V. réfute très-bien cette
oſition, en faiſant voir que
gement qu'on préconiſe ſi fort
xtrêmement ſujet à l'erreur ;
lans l'hypothèſe d'une doctri-
uſſi ſainte que le Chriſtianiſ-
d'une doctrine qu'on annon-
u nom de Dieu, & pour la-
e il s'opére des choſes véri-
ment prodigieuſes ; le *juge-*
ne montre ni l'impoſſibilité
révélation ; ni l'indifférence
ieu, par rapport à la publi-
n de ce culte ; ni la liberté
eſte encore aux hommes de

* *uteur des Penſées Philoſophiques.*

ſyſtême pur dans la
les preuves de ſentim
Phyſique ; les combina
métiques dans la R
Enſuite on feroit voir
eſt déraiſonnable d'opp
ples conjectures à l'év
métaphyſique, ſoit hiſt
argumens négatifs &
des preuves abſolues &
Dans le développeme
cette doctrine, on fe
au doigt l'abus contin
les Impies de nos jou
tience du Genre Hum
cartant, par rapport
gion, de toutes les bo
des du raiſonnement.
ples ſeroient abondans
humilians peut-être po
ſont les auteurs ou l
tant de fauſſetés. Ma
à notre queſtion des M

Qui ſait, dit-on, ſi c
pelle *Miracle*, n'eſt
ſurprenant de l'Art ou

re: & pour répondre à ce doute, M. Vernet établit les règles suivantes: Que l'Oeuvre qu'on appelle *Miracle*, soit donnée pour divine; qu'en la comparant avec les secrets de l'Art ou de la Nature, on y trouve toujours des différences sensibles; qu'elle s'opére subitement, sans préparation ni secours étranger; que dans la preuve d'une affaire aussi importante que l'établissement d'une Religion, plusieurs prodiges de diverse espéce concourent au même but; que celui qui se porte pour opérer des Miracles en confirmation d'un culte, ait été annoncé & désigné par des Prophéties; qu'il ait le don de prévoir l'avenir; qu'il soit de mœurs irréprochables; qu'il ait un zèle ardent pour la gloire de Dieu, qu'il enseigne une doctrine non seulement bonne, & qui ne répugne pas à des révélations précédentes, mais qui soit sublime, utile &

digne de l'interventi
Toutes ces conditions
qu'un esprit raisonnabl
ne pas exiger toutes c
cas, se vérifient avec
justesse dans les Mira
vangile, comme notr
montre par un détail i
sout d'une maniere a
sante l'objection tant
pouvoir des Démons
c'est une chicane, pui
déterminer le degré d
convient à ces Intellig
toujours certain que,
pére une œuvre contra
de la Nature, que le n
est invoqué, & que la
merveille est de confir
ctrine excellente, ou
biens signalés aux ho
lors on doit juger que
n'y ont point de part.

Nous passons tout c
teur dit contre les Pr
bués à Romulus, à V

l'Empereur Adrien, au fameux Apollonius de Tyane &c. Le moindre coup d'œil suffit pour dévoiler le faux de ces opérations: tout péche dans les relations qu'on nous en a laissées; & la qualité des faits, & la nature des circonstances, & la fin de ces prétendus Miracles, & la façon dont est énoncé le témoignage. On seroit tenté de croire que ces petits tours de souplesse auroient été imaginés pour achever de rendre ridicule le Paganisme, ou que les premiers qui les ont mis en parallele avec les Miracles de l'Evangile, n'avoient point d'autre intention que d'accréditer la doctrine de J. C. & des Apôtres.

Voici présentement un des morceaux les plus considérables de ce Traité. On objecte que les Chrétiens eux-mêmes forgent & débitent tant de faux miracles, que cela fait aussi douter des prodiges de l'Evangile: & M. Vernet déve-

veloppant cette difficulté indique plusieurs faits qu'on a voulu ériger en œuvres surnaturelles, avec aussi peu de fondement que d'utilité & d'édification.

Sa réponse en ce qu'elle a de général, de solide & de très-suffisant pour la matiere présente, se réduit à dire que les faux Miracles n'empêchent pas qu'il n'y en ait de vrais, comme la fausse monnoye n'empêche pas qu'il n'y en ait de bonne ; que la fausseté ou l'incertitude de certains faits doit seulement inspirer de l'attention pour ne pas croire trop légérement tout ce qui se publie d'extraordinaire & de miraculeux ; que tout bon esprit doit convenir de la supériorité de lumieres, qui se rencontrent dans les Miracles de l'Evangile, comparés avec les merveilles prétenduës dont certaines gens se font les protecteurs, que ceux même qui ajoutent foi aux Miracles modernes,

leur accordent qu'une ſimple
›babilité hiſtorique , au lieu
ils regardent ceux de l'Evan-
ː comme certains, indubitables
démontrés autant que des faits
ıvent l'être. Encore une fois
.t ceci eſt raiſonnable & ſatis-
: entierement au doute propo-
mais M. V. y mêle quelques
ːmples particuliers dont la Re-
.on qu'il profeſſe eſt apparem-
'nt la cauſe; & nous allons en
ıarquer les défauts. Cet Ecri-
n a le malheur d'être Proteſ-
.t : nous ſommes ſincérement
ħés qu'un ſi bon eſprit tienne
ıne Communion qui n'a aucun
actére d'antiquité, d'unité, dé
›ilité; qui n'a point de regles
's pour terminer les différends
Religion; qui ne peut, dans
principes, refuſer la tolérance,
me Eccléſiaſtique, à toute Sec-
ʇui ſe portera pour recevoir les
itures, ſauf à leur donner le
ı qu'elle voudra. Et que peut-

on penser d'une Eglise où seront admis des Arriens, des Nestoriens, des Pélagiens, des Sociniens, des Anabaptistes, des Libertins mêmes, quoique Calvin ait regardé ces derniers comme des gens abominables ?

Or voici l'excés où tombe notre Auteur. En défendant la vérité des miracles contenus dans les livres Saints, il semble ne reconnoître que ceux-là ; il relegue même assez clairement au pays des Fables tous les faits merveilleux, qui sont répandus dans l'Histoire Ecclesiastique. Par exemple : il paroit reconnoître que S. Grégoire le grand *a infecté l'Occident de pieuses fictions*. Il accuse S. Augustin de n'avoir pas toujours été assez en garde contre cet écueil. Il renvoye pour une plus grande explication à des ouvrages où l'on fait le paralléle des prétendus Miracles de Pythagore & d'Apollonius de Tyane, avec les pro-

diges qu'on lit dans les vies des SS. Enfin il dit absolument & sans restriction : *la Religion Chrétienne avoit besoin des Miracles de J. C. & des Apôtres, mais elle se passeroit si bien de ceux qu'on y ajoute, qu'ils ne font que la défigurer.* Ces derniers mots nous paroissent une sorte d'abjuration générale de tous les Miracles, qui se sont opérés dans l'Eglise depuis la mort des Apôtres jusqu'à nos tems : surquoi nous demandons à tout lecteur Chrétien & impartial à qui il aimeroit mieux croire en ce genre, ou à M. Vernet qui écrit au XVIII. siécle, ou à la multitude des grands hommes dont nous allons seulement commencer la liste.

A S. Ignace d'Antioche, qui affirme si clairement que les Martyrs qu'on exposoit aux bêtes féroces étoient souvent épargnés par ces animaux ; Miracle dont il appréhendoit d'être lui-même l'ob-

jet, parceque sa réunion avec J. C. seroit retardée si son Martyre n'étoit pas consommé promptement.

A S. Justin qui assure que le don de Prophétie & des Miracles subsistoit encore de son tems parmi les fideles.

A Ammien Marcellin, à S. Chrysostome & à tant d'autres, qui attestent d'une maniere si précise la Merveille des Globes de feu, sortis des fondements du Temple de Jerusalem, quand les Juifs voulurent le rebâtir sous l'Empereur Julien.

A S. Gregoire de Nazianze, qui parle des Croix miraculeuses dont les habits des Chrétiens furent parsemés, au tems de l'entreprise des Juifs, pour le rétablissement du Temple. Le saint Docteur prend à témoins ceux de ses Auditeurs, qui avoient encore ces habits, & il ajoute : *Que pourront opposer à cela les Sages du Sié-*

, *les Philosophes, les Orateurs &*
'az. Orat. IV.)

à S. Ambroise & à S. Augus-
, qui racontent les Miracles
ils avoient vûs à l'Invention
Reliques de S. Gervais & de
Protais, surtout la guérison su-
: & publique d'un aveugle que
t le monde connoissoit : Prodi-
qui fut examiné avec beaucoup
soin, & reconnu par les Ar-
ns mêmes, ennemis mortels de
Ambroise.

à S. Augustin encore qui décrit
ıme témoin oculaire les diver-
merveilles, dont fut accompa-
e la translation des Reliques
S. Etienne premier Martyr.

à S. Paulin qui célébre avec
d'énergie les événemens sin-
ers dont il avoit été l'Obser-
eur & le Juge dans l'Eglise de
Felix de Nole. On sçait par
nple comment il parle de ce
sédé fameux qui marchoit sur
oute ayant la tête en bas, &

ſans néanmoins que ſes habits changeaſſent de ſituation.

Nous pourrions parcourir ainſi chaque ſiécle & nommer les plus grands Saints, les plus ſçavants Perſonnages, qui ont rapporté les Miracles de leur tems, & qui les ont défendus contre les Incrédules. Qui pourroit donc craindre de s'en rapporter à eux ſur des points dont ils prévoyoient auſſi bien que nous les conſéquences? Et l'Evangile de J. C. ne nous invite-t-il pas à étendre la ſphère & le terme des Miracles? Jeſus-Chriſt ne dit-il pas abſolument & en général que ceux qui croiront en lui, feront des œuvres auſſi grandes & plus grandes même que les ſiennes? Et quoique la Religion Chrétienne ſoit très-bien démontrée par les miracles de J. C. & des Apôtres, n'eſt-il pas encore extrêmement avantageux à cette Religion que le don des Miracles n'ait pas tout-à-fait

cessé parmi les fidèles, & qu'il se manifeste de tems en tems, soit pour servir d'instruction aux Idolâtres, soit pour édifier & consoler les Chrétiens, soit pour faire éclater la gloire des saints Amis de Dieu?

M. Vernet dit: hors des Miracles de l'Evangile, *presque jamais de témoignage primitif, nul monument authentique, nul écrit original: ce sont des oui-dire, des traditions populaires que nous ne tenons que de la seconde ou de la troisiéme main, qui n'ont été écrites que longtems après l'évenement.* Ceci est encore trop général: car enfin S. Ignace, S. Justin, S. Chrysostome, S. Greg. de Nazianze, S. Ambroise, S. Augustin, S. Paulin, sans compter une infinité d'autres, n'étoient-ils pas des contemporains, des témoins primitifs par rapport à plusieurs Miracles qu'ils racontent? Leurs Ouvrages ne sont-ils pas

authentiques & originaux? Quand ils disent qu'ils ont vû, n'est-ce là que des oui-dire, des traditions populaires, des relations de la seconde ou de la troisiéme main?

Notre Auteur, en developpant sa critique contre les faux Miracles, vient aux merveilles qu'on attribuoit il y a 16 ou 17 ans à l'Abbé de Pâris. Il discute toutes les scènes du cimetiére de S. Medard, toute l'œuvre des convulsions, tout le systême du prétendu retour d'Elie, tous les écrits publiés en cette matiére. Comme M. V. se trouva, dans le tems, à Paris, il fut à portée de s'instruire sur tous ces événements, & il recueillit des Mémoires très-curieux, dont il donne aujourd'hui l'extrait. Or il faut avouer cette fois que les exemples du Fanatisme sont bien choisis; mais que doit on en conclure? Une chose très-simple & très-nécessaire pour évi-

er l'erreur. C'eſt d'écouter la
oix de l'Egliſe, d'apprendre d'elle
diſtinguer les vrais Miracles
es œuvres de menſonge. Et qu'on
'appréhende pas que nous tom-
ions ici dans le cercle identique
e la preuve des Miracles par l'E-
liſe, & de la preuve de l'Egliſe
ar les Miracles. Chacune de ces
hoſes procede ſelon ſa méthode
: ne ſe confond point. On prou-
e l'établiſſement de l'Egliſe com-
ne celui du Chriſtianiſme même
ar les Miracles de J. C. & des
pôtres. L'Egliſe a ſes caractéres
ropres, & inſéparables de ſon
xiſtence; l'unité, la perpétuité,
universalité, la viſibilité: dès que
aurai reconnu ces caractéres dans
ne ſociété actuellement ſubſiſtan-
, je devrai conclure que c'eſt
glise de J. C. & comme l'E-
liſe de J. C. eſt la colomne &
fondement de la verité, je ne
aindrai point de m'en rappor-
er en tout ce qui intéreſſe le

dogme & les mœurs, à cette société que j'ai reconnue pour être la vraye Eglise. Mais en certains cas où l'on célébre beaucoup un Thaumaturge prétendu, s'il arrive que cette société qui est la vraye Eglise, n'adopte point les merveilles qu'on attribue à cet homme extraordinaire, s'il arrive au contraire qu'elle les rejette, qu'elle les anathématise; c'en est assez pour me porter à conclure que ces prétendues merveilles ne sont point de vrais Miracles; & quelque chose qui arrive ma foi n'est nullement ébranlée On peut le demander à tout homme un peu intelligent. Cette méthode est-elle un cercle qui se replie sur soi-même? Et n'est-il pas très-vrai que depuis l'établissement d'une Eglise qui ne peut errer, la pierre de touche des Miracles, c'est l'Autorité de l'Eglise; comme l'origine de la société qu'on appelle *Eglise* se connoit par les Mi-

racles qui en ont précédé & confirmé l'inſtitution ?

Nous reviendrions volontiers aux éloges que mérite M. Vernet, pour la maniere dont il répond aux objections particulieres qu'on fait quelquefois contre les miracles de Jeſus-Chriſt, ſurtout contre ſa réſurrection. Mais il faut finir, & nous ne dirons qu'un mot de la fameuſe difficulté que les Impies énoncent ainſi : *Si Jeſus-Chriſt étoit véritablement reſſuſcité, il devoit ſe montrer vivant à un plus grand nombre de perſonnes, & ſe faire voir au milieu même de Jéruſalem.*

Cette objection eſt ſinguliere. En matiére de faits, quand il y a un nombre ſuffiſant de témoins, on ne demande jamais pourquoi il n'y en a pas davantage. On prouve que J. C. reſſuſcité s'eſt fait voir à plus de cinq cens perſonnes, que ſes apparitions ont été fréquentes, variées, accompa-

gnées de circonstances les plus capables de persuader. Cela ne suffit-il donc pas pour la force du témoignage? Et si l'on se livre ici à une imagination dereglée, on poura donc demander aussi pourquoi le même Sauveur ne s'est pas fait voir dans toute la Judée, ou plutôt dans toutes les parties du monde?

M. Vernet remarque fort bien que, si l'on ne se rend pas aux preuves que les livres Saints nous fournissent de la resurrection de J. C. on ne seroit pas touché non plus d'une multitude d'apparitions, que l'on ajoute par l'effort de l'imagination à toutes celles qui sont marquées dans les écrits des Apôtres. Ceux qui disputent ainsi contre le témoignage de cinq cents témoins, disputeroient contre celui de mille & dix mille personnes.

Ces réponses si sensées & si satisfaisantes n'empêchent pas no-

e Auteur de donner des raiſons la conduite de J. C. dans l'œconomie de ſes apparitions. Indendamment du Miracle de la ſurrection, les Juifs avoient en d'autres preuves de la miſſion J. C. Les opiniâtres & les enrcis ne méritoient pas qu'il ſe anifeſtât à eux. C'étoit aux Apôes qu'il devoit ſe déclarer, ſe déiiler, pour ainſi dire, pleineent & entiérement, parce qu'il s avoit choiſis pour être les Prédcateurs de ce grand Myſtere, ur en convaincre les Gentils : comment les convaincre ? en ourant pour cette vérité. Ce deit donc être des hommes perıdés eux-mêmes, convaincus, perturbables ſur un point ſi eſtiel, & par cette raiſon J. C. tiplie les apparitions à leur rd. Pour ce qui regarde les ples auſquels l'Evangile étoit oncé, ils voyoient ces mêmes ıtres opérer des Miracles en

confirmation de la foi d'un Sauveur ressuscité;& pour nous,qui n'avons vu ni J. C. dans l'état de sa résurrection, ni les prodiges des Apôtres, nous voyons le monde converti à la prédication de ce fait, & convaincu de la certitude de ce dogme. Tel est à peu près le plan de la doctrine de M. V. en cet endroit de son Livre. On doit le trouver ici, comme dans plusieurs autres points que nous avons indiqués, très-attentif, très-judicieux, & très-propre à confondre les Ennemis des Miracles de l'Evangile. C'est dommage, pour le redire encore une fois, que la belle Analyse du dogme de l'Eglise & de ses caracteres ne se présente pas également à cet esprit si capable de connoître la vérité.

On vient de nous adresser une Lettre très savante, où le sentiment de cet Auteur *sur la Trinité* est attaqué. Cette Controverse se

porte au Volume qne M. V:
lia il y a dix ou douze ans.
s donnerons cette Lettre dans
ite de nos Mémoires.

ARTICLE LI.

TILUCRETIUS DE DEO
&c. Antilucrece de M. le Card.
c Polignac. *Suite de l'Article*
XXXVII. au mois de Mai I.
Vol. 1748.

Sixiéme Livre. Des Bêtes.

Es Anatomiſtes ont exercé leur art avec ſuccès ſur les naux de toute eſpéce, & il n'y a guéres qu'ils n'ayent diſſéqué. ne doivent pas ſe repentir de application ni de leur tra-, puiſque l'Anatomie en a ucoup profité. Les Philoſophes nt pas fait de moindres efforts r connoître l'ame des Bêtes: s toutes leurs recherches ne ont point contentés juſqu'ici.

Quelle humiliation pour la Philosophie !

Le ſavant Cardinal s'eſt bien gardé d'omettre une matiere qui donne lieu de faire ſentir l'excellence de ſon goût & l'étendue de ſes connoiſſances. Il dit d'abord à Quintus que le Laboureur, avant de mettre la charuë dans un champ, en arrache les épines, parce que ſans cette précaution ſon travail ſeroit inutile. Ça été pour diſpoſer Quintus à profiter des leçons qui ſuivent, qu'on lui a appris qu'il y a dans l'homme une ſubſtance ſpirituelle, bien ſupérieure à la matiere, & qui eſt l'image de cette ſubſtance ſpirituelle & ſuprême, appliquée au gouvernement de l'Univers.

Il reſte encore néanmoins un dernier retranchement à Quintus, & plus difficile à renverſer que tous ceux dont on l'a chaſſé juſqu'ici. C'eſt l'ame des bêtes. Cette ame ſelon lui n'eſt pas différente

bien peu de la nôtre.
ne, pendant que l'animal
ɪoit, ſent, entend, a de
ɪire, le gout, l'odorat;
erne dans un Jardin les
qui peuvent la ſoulager,
ſenſible à la joie, à la
à la crainte. Combien
es hommes tiennent-ils
ɪaux ! C'eſt du Renard
avons appris à travail-
terre; de l'Araignée à
les filets; du Chien, à
L'Ours, l'Eléphant, le
le Caſtor, ont été nos
à certains égards; les ru-
es Fourmillieres ſont des
ù les plus habiles Politi-
tudieront pas à pure per-
a auſſi des animaux dont
nes ont pu apprendre la
& l'Auteur de l'Anti-Lu-
a vu dans l'Ukraine. On
ntiers ce qui les concerne.
ſt plus ſingulier. Leurs ar-
it toujours bien comman-

dées. Cependant après une longue & ſanglante bataille, un des deux partis ſuccombe, & prend la fuite pour aller s'établir ailleurs. Les vainqueurs ne pourſuivent pas les vaincus, & ils ſe contentent de s'emparer de leurs demeures ſouterraines. Les Priſonniers de guerre ſont condamnés à ſervir toute leur vie. Lorſque la ſaiſon eſt venuë de faire des fourages pour remplir les magaſins, & pourvoir à la ſubſiſtance de cette Nation pendant l'hyver, on tire les priſonniers de la caverne où ils ſont détenus : on les conduit au lieu où l'on a fouragé, & on les oblige de ſe coucher ſur le dos & de tenir les quatre pieds élevés en haut. On les charge enſuite de foin comme une eſpéce de charette ; après quoi les vainqueurs les traînent par la queuë juſqu'aux magaſins. La Fontaine avoit connoiſſance de l'habileté & de la valeur de ces animaux

ux ; il l'avoit appris du
simir : c'est à cette occa-
'il dit :

Roi Polonois : un Roi jamais ne
t.

; sommes persuadés que le
il n'est pas moins veridique
Monarque. On a rassemblé
qu'il y a de plus capable
ver que les ames des Bêtes
pas plus ni autrement dif-
; de la nôtre, que le cuivre
l'or, ou le grain de sable,
nant. La combinaison des
qui a formé notre ame a
; heureuse que la combi-
qui a produit l'ame des bê-
ette différence n'établit pas
ures essentiellement diffé-
comme on ne dit pas que
nard, parce qu'il est plus
ue les autres animaux, a
e d'une autre espéce.
répond à Quintus dont on
vorablement exposé l'opi-

nion, que cette foule d'exemples qu'il produit ne prouve nullement qu'aucun être matériel soit capable de penser ni de vouloir : ce qu'on a dit dans les Livres précédents subsiste en entier. On ne sçauroit aussi conclure de ces objections que l'ame des hommes se dissipe à la mort : ce qui est le grand objet des vœux des disciples de Lucréce. Leur prétention ne seroit pas vaine, s'ils démontroient solidement que nos ames ne sont que des assemblages d'atomes qui se sont rencontrés par hazard.

Le raisonnement de Quintus est défectueux en ce qu'il suppose deux choses dont ni l'une ni l'autre n'est évidente ; il assure que les bêtes ont de la connoissance, & il soutient en même-temps que ce qui connoit en elles est sujet à la mort. Optez, lui dit-on, déclarez-vous pour l'une ou pour l'autre de ces deux propositions, mais

on ne vous permettra jamais de les ſoutenir toutes deux enſemble. Si vous voulez que l'ame des bêtes périſſe à la mort, j'y conſens volontiers, continue le Philoſophe chrétien, mais ſi j'étois attaché aux dogmes de Pythagore ou des Gymnoſophiſtes, comment vous y prendriez-vous, pour m'obliger de préférer votre doctrine à celle qu'ils ont embraſſée? Vous n'y ſeriez pas moins embaraſſé que Lucrece votre chef:

Bellua tota perit, clamas; concedere malim:
Sed ſi Pythagoram ſequerer, vel Gymnoſophiſtas,
Atque ferarum animas aboleri morte negarem,
Innova perpetuò naſcentem in corpora ferri;
Et aſſervari vellem, dum priſca reſumant;
Oro, quî me falſi convincere poſſes?

Quo te argumento, Quinti, natura juvaret?
Hæreres ut in hoc puncto Lucretius hæsit.

Votre Philosophie n'a point d'armes offensives contre de tels ennemis.

Mais enfin les bêtes ont-elles des ames qui connoissent ; je ne nierai pas qu'elles n'en puissent avoir, parce qu'il n'est permis de nier parmi les Philosophes que ce qui est certainement faux : cependant toutes les apparences dont vous vous prévalez, ne forment pas une certitude entiére : soyez convaincu à la bonne heure, que vous avez une ame. Comment vous seroit-il possible d'en douter, avec le témoignage intérieur de votre conscience ; mais vous ne sçavez pas ce qui se passe dans les bêtes. D'une chose dont l'existence vous est parfaitement inconnuë, vous concluez l'existence

d'une chose que vous connoissez, pendant que les regles du raisonnement prescrivent de chercher la nature des choses inconnuës par l'entremise de celles qu'on connoit. Votre méthode est toute opposée. Vous faites valoir l'ame des bêtes qui vous est inconnue, contre l'ame de l'homme qui vous est connue par le témoignage de votre conscience.

On oppose ici à Quintus le sentiment des disciples de Descartes, qui regardent les bêtes comme autant de machines, sans connoissance & sans volonté, mais dont les ressorts sont si bien disposés que leur jeu suffit pour operer tout ce qui nous surprend davantage. On réfute les exemples de Quintus par d'autres exemples; dira-t-on que c'est par crainte & par aversion, que la plante nommée *sensitive* retire & replie ses feuilles quand on avance la main pour les toucher; que c'est

par inclination que la vigne s'attache au lierre qu'elle semble avoir senti dans son voisinage, ou que l'aiman attire le fer ?

Le Sçavant Cardinal explique ici dans un grand détail le merveilleux Méchanisme qui cause tant de divers mouvemens dans les bêtes. Quelque difficulté qu'il y ait eu à dire en vers, ce qu'on a tant de peine à dire en prose, il semble que tout cet endroit n'ait rien couté à l'Auteur, tant il étoit maître de l'expression & du sujet. Il ajoute que si les bêtes agissoient par des principes de connoissance & de volonté, elles n'agiroient pas toujours de même; on n'y remarqueroit pas cette uniformité constante & commune à chaque espece.

Il conclut des machines inventées par les hommes que le Créateur, l'Etre infiniment parfait, n'entreprendra rien au-dessus de sa puissance infinie, s'il construit

machines aussi surprenantes
: les bêtes. La pendule qui de
ıcert avec le Soleil marque les
.res & régle le tems :

> Digitoque premens interrogat
> horas.

st-elle pas une invention sur-
nante ? Y a-t-il aussi loin de
pendule à la bête, machine
ır machine, qu'il y a loin de
science & des talens de l'Hor-
er à la science & à la puissan-
lu Créateur ? Quel vaste champ
ır la dispute ! Mais ne seroit-il
plus à propos d'abandonner
: recherche où il n'y a nulle
ıarence de réussir ? Tel parti
on prenne, la gloire de l'Illustre
:eur n'en souffrira pas : son 6e.
e est un recueil très-amusant
ce qu'il y a de plus singulier
s l'histoire des animaux.

vre septième. Des Semences.

l a été suffisamment démontré

que l'univers n'étoit pas l'ouvrage du concours fortuit des Atomes. Cependant la propagation de toutes les especes d'animaux, qui se perpétuent sans interruption, & celle des plantes & des arbres, si l'on peut user de ce terme, font encore mieux sentir toute l'extravagance de l'Athéisme. C'est avoir détruit ce monstrueux systême & en avoir couvert de confusion les Auteurs, que de l'exposer tout simplement.

Demandez à ces grands Philosophes que Rome & la Gréce ont tant admirés, quelle est l'origine du genre humain. Ils vous diront avec un air de confiance, que les eaux s'étant écoulées aprés une grande crüe, laisserent beaucoup de marais en divers lieux; que ces marais s'échaufferent peu à peu par l'ardeur du Soleil; ce qui produisit d'abord les mouches, & les autres insectes, ensuite les Oiseaux & les quadrupedes, en-

les premieres ſouches du gen-
humain. Ce n'étoit que des
ans, mais le hazard leur pro-
a des ruiſſeaux de lait, dont
ſe nourirent & avec ce ſe-
ırs ils crurent comme les en-
s croiſſent aujourd'hui.

Quelle puiſſance ennemie a
: ceſſer cette fécondité? Pour-
oi ne voit-on pas de temps en
nps ſortir de nos marais des
mmes & des animaux de toute
ece? Le ſoleil a-t-il perdu une
rtie de ſon ardeur? Parmi tous
s marais n'en eſt-il pas du
ins quelques-uns dont les eaux
ent auſſi propres à produire des
fans, que celles qui contribue-
ıt à l'origine du genre humain?
nvient-il de réfuter ſérieuſe-
nt des Philoſophes, dont les
inions ne ſont que des ſonges
gens qui veillent?

O Epicure ſi l'on vous diſoit
'un de ces Vaiſſeaux de guerre,
i voguent ſi majeſtueuſement

sur la mer, poussés par un vent favorable, a mis au monde un de ces petits vaisseaux qu'on suspend dans les Temples ou dans les appartemens, & qui sont composés des mêmes pieces & avec les mêmes proportions que les plus gros vaisseaux, auriez-vous la simplicité de le croire? Vous ne douteriez pas que ce ne fût l'ouvrage d'un *Constructeur* très-habile & très-appliqué. Cependant quelque ingénieuse & quelque merveilleuse que soit la structure d'un vaisseau, qu'est-elle auprès de la structure du corps humain? Et vous nous assurez que ce corps humain composé de tant de parties, animé de tant de ressorts, disposé si avantageusement pour toutes les opérations de sa vie, est la production de l'eau bourbeuse des marais, fécondée par les rayons du Soleil? Toujours quelques vers latins mais le plus sobrement qu'il sera possible.

Iæc navis proprio si fœcundata marito
Iaviculam pareret, quales laquearibus altis
'emplorumque tholo suspensas sœpe vidémus ;
ut qualés manus artificum ingeniosa polivit,
n tenui formans operum exemplaria buxo &c.

L'Illustre Auteur s'attache à xpliquer en détail toutes les par- les dont est composé le corps hu- nain. Les os, les veines, les muf- les, les nerfs, les membranes, c en général tout ce que l'on çait appartenir à cette machine ncomparable, tant pour la con- erver que pour la faire agir. On oit ici une anatomie toute gra- ieuse, & qui ne rebute pas com- ne les dissections faites par les lus grands Maîtres de l'Art. On onclut necessairement de toutes es observations également sûres

& curieuses, que ce n'est pas le hasard, mais une puissance infiniment sage qui a présidé à cette construction, qu'on admire d'autant plus qu'on l'étudie avec plus d'application. On n'a pas négligé de considerer la structure des animaux parmi lesquels les plus pétits, comme les Insectes, semblent renfermer de plus grandes merveilles.

Il s'opére en effet des choses beaucoup plus étonnantes dans la coque d'un Ver à soye, où ce petit insecte souffre trois métamorphoses dans une année, que tout ce qu'on a tant vanté, les pyramides d'Egypte, le Tombeau de Mausole, le Labyrinthe de Dédale, le Temple même de Salomon, le plus superbe édifice dont il y ait mémoire. On comprend aisément qu'à force de travail & de dépense, les hommes pourroient encore en faire autant, mais on comprend encore plus aisément que

[redacted]

ni la ſageſſe des Philoſophes, ni la multitude des ouvriers, ni la puiſſance & l'opulence des Rois ne ſçauroient former ni gouverner un inſecte ſi vil & ſi mépriſable en apparence. On décrit ici avec tout l'agrément imaginable toutes les avantures du ver à ſoye. Il ſeroit à ſouhaiter que ces Cenſeurs qui ſe flattent d'entendre parfaitement la Poëſie latine, entrepriſſent quelque deſcription dans le même goût, oſeroient-ils mettre leurs vers à côté de ceux que nous tranſcrivons ? C'eſt la cataſtrophe de la vie du ver à ſoye.

Serica dente mero poſitis ergaſtula rodit
Exuviis, ſtructasque priùs, nunc diruit ædes :
Et ſit avis per tecta volans, perque aëris auras.
At blandis veſanus amor nova pectora telis

Sollicitat: nubit volucris jam proxima leto,
Et soboli tota indulget; fecundaque partu
Multiplici, foliis postquam ova infixa reliquit,
Tot pertæsa vices, jam prorsus inutilis Orbi,
Tandem omnis moritur, postremaque funera solvit.

On parle ensuite des lions, des tigres, des ours, des loups, de plusieurs autres animaux, & on demande pourquoi ils naissent tous avec les mêmes inclinations, comme avec la même figure. Le hasard est-il si constant dans toutes ses productions? Combien de fois chaque espéce, dans la suite des siécles, auroit-elle changé de figure & pour parler ainsi de caractére? On ne rendra jamais raison de cette uniformité perpétuelle dans la propagation de tous les animaux, si l'on n'a recours à

l'Intelligence ſuprême, qui a mis dans les premiers couples de chaque eſpéce tous les germes néceſſaires juſqu'à la conſommation des tems. Ainſi tous les hommes qui ſont nés juſqu'ici & qui naîtront déſormais, ne faiſoient tous enſemble qu'une petite partie du premier homme. Cette multitude inconcevable de petits corps organiſés nous révolte en quelque ſorte, mais la choſe n'en eſt pas moins certaine. Les microſcopes, ſurtout quelques microſcopes d'une ſtructure particuliere, ont convaincu les Philoſophes les plus incrédules de l'exiſtence d'une infinité d'animaux imperceptibles à la vuë, & qu'on ne ſoupçonne être nulle-part.

Diſons des plantes & des arbres ce que nous avons dit de l'homme. Il y a cette différence que le Créateur ne forma lui-même qu'un ſeul homme, dans lequel il renferma toute ſon innombrable

postérité, mais nous ne sommes pas assurés qu'il ne produisit qu'un seul arbre de chaque espéce, un chêne, un noyer, un oranger. Il en produisit sans doute plusieurs, & il ne souffrit pas que la terre manquât d'un si bel ornement: c'est de ces arbres que viennent tous les germes des arbres de même espéce, germes organisés par la sagesse & la puissance du même Ouvrier.

Ce ne sont pas les travaux de l'Agriculture qui produisent les germes; les soins & l'industrie ne font que les conserver & les fortifier. Tant que la Physique a été négligée, on a cru que plusieurs insectes naissoient de la putréfaction de divers corps: on est bien détrompé aujourd'hui de cette fausse persuasion. Les observations multipliées faites dans ces derniers tems, ne permettent plus de douter que ces insectes dont les organes ne sont pas fabriqués

vec moins d'art que ceux des autres animaux, naissent aussi des ermes destinés à les produire.

Livre 8e.

L'illustre Cardinal après avoir astruit Quintus de ce qui concerne les animaux & les arbres, ui propose de s'élever vers le Ciel, pour contempler de près es corps célestes, leur situation, eurs mouvemens, leurs masses, eurs révolutions, & cent autres nerveilles si dignes de notre adniration. Quelle honte & quelle ngratitude de jouir de tant de ienfaits & d'en méconnoître 'Auteur !

On expose ici les trois prinipaux systêmes du monde. Ptoomée fut l'inventeur du premier, equel s'accordant mal avec des aits incontestables, est générale-nent abandonné. Copernic avec utant d'audace que de science,

en inventa un second, où toutes les erreurs du premier sont corrigées. Mais cet habile Astronome suppose que le Soleil demeure immobile, pendant que la terre tourne continuellement autour de cet Astre. Ticho-Brahé donna un nouvel éclat à son nom, déja illustre, en composant un troisiéme systême du mélange ingénieux des deux autres. On y maintient la terre dans son ancienne stabilité, & le Soleil y fait sa route ordinaire. M. le Cardinal reconnoît que dans tous ces systêmes, même dans celui de Ptolomée, avec le secours des épicycles, & comme à force de machines, on vient à bout d'expliquer les Phénomènes célestes, mais l'amour de la vérité le détermine à préférer le systême de Copernic, plus net, plus dégagé, plus intelligible, & où les apparences les plus embarassantes pour l'Astronomie, telles que sont les sta-

& les rétrogradations, sont
uées avec d'autant plus de
:, qu'elles sembloient plus
icables.
le Cardinal n'a rien omis de
s'est dit de meilleur & de
raisemblable en faveur de
nic. La fameuse régle de Ke-
ii suffit pour éterniser sa mé-
parmi les Astronomes, n'a
été omise. Cette regle déja
nent prouvée par les obser-
s de son Auteur, a été
ment confirmée par l'appli-
que M. Cassini en a faite
tellites de Jupiter & de Sa-
A considerer avec quelle
, quelle facilité, quelle
:é ce grand Poëte traite un
i peu susceptible des orne-
de la Poësie, on ne doute
le s'il avoit entrepris d'ex-
r en vers les mysteres de
ore, il ne l'eût rendu intelli-
& gracieuse pour tout le

Newton, la gloire de sa Nation & l'admiration des Savans, méritoit autant que nul autre Philosophe, qu'on parlât pour ou contre ses Principes dans un Ouvrage destiné à instruire les hommes, de l'Architecte & de l'Architecture de l'Univers. Aussi le Mathématicien Anglois n'a-t-il pas été oublié. L'argument sur quoi il se fonde, c'est que les corps fluides résistant aux corps solides, affoiblissent peu à peu leur mouvement, ce qui doit causer un engourdissement général dans toute la matiere. L'objection seroit insoluble, si les corps fluides, comme l'air, étoient tranquilles ainsi que l'eau d'un étang: mais l'air étant emporté par le mouvement général que le Soleil imprime à tout ce qui l'environne, le mouvement des Planetes & de tous les solides cessera aussi peu que le mouvement de cet Astre & de son tourbillon.

Une autre objection que Newton & les ſiens font beaucoup valoir, c'eſt que les Cométes font un chemin de traverſe, & paroiſſent fort indépendantes du Soleil & de ſon tourbillon. On répond que nous ne connoiſſons pas aſſez quelle eſt la ligne courbe que parcourent les Cométes. Eſt-ce un cercle, ou une courbe d'une autre eſpece ? L'Arc que la Cométe décrit pendant qu'on la voit, eſt trop petit pour en déterminer la poſition entiére. Lorſqu'on ſera mieux inſtruit, de ce qui concerne ces planétes paſſagéres, ce que nous regardons à préſent comme une difficulté conſidérable, n'en ſera plus une. On ne doit pas douter que cette partie des Mathématiques ne ſe perfectionne de plus en plus ; ſi l'on continue de s'y appliquer, n'avançât-on que ſelon la progreſſion Arithmétique, en deux ſiécles on ſera bien du chemin :

alors on répondra avec avantage. On n'en use pas parmi les Physiciens avec autant de rigueur que dans les procédures du Barreau, où l'on n'accorde qu'un temps fixe & déterminé pour produire, dans la crainte, du moins en partie, qu'un des plaideurs, intereſſé à retarder le jugement, ne differe exceſſivement de répondre. On eſt perſuadé que les vrais Phyſiciens ne deſirent rien tant que de connoitre la vérité : ainſi on attend patiemment qu'ils ayent trouvé de quoi ſe ſatisfaire & ſatisfaire les autres.

L'Article des Cométes eſt ſuivi de pluſieurs queſtions ou problêmes appartenant à la ſphère, & dont on rend raiſon avec beaucoup de clarté. Nous les paſſons pour arriver plûtôt à la fin du 8e Livre, qui eſt terminé par une réfléxion digne d'un Philoſophe & d'un Prince de l'Egliſe. Nous en mettrons ici une eſpéce de Tra-

luction, mais bien inférieure à
:elle qui viendra des Traducteurs.
O l'admirable Ouvrier ! Qui
ıe s'étonnera, qu'à la vuë de
ant de merveilles il y ait des
ıommes capables de les attribuer
ıu concours fortuit d'atomes ſans
:onnoiſſance & qui ſe meuvent
ıu haſard, peudant qu'il eſt ſi dif-
icile avec beaucoup d'eſprit &
ous les ſecours de l'Art, de tra-
'er une ſimple image de tant de
rodiges. Quoi, nous regardons
's Aſtronomes anciens & mo-
:rnes, comme des Obſervateurs
;nes d'une éternelle mémoire,
ur avoir oſé tracer la figure des
res, déterminer leur diſtance,
: maſſe, leur cours, & nous
ſerons de rendre un homma-
:gitime à la cauſe ſuprême,
ı produit la matiere des mê-
Aſtres, les a formés, les a
;, & leur a preſcrit les loix
r mouvement ? Ce n'eſt pas
n effort de l'eſprit qu'on

trace une Carte du Ciel & des Mappemondes, où l'on marque les divers climats, ni qu'on est venu à bout d'ajuster tellement plusieurs cercles, qu'ils représentent les mouvemens des Astres; & l'on prétendra que le monde même, non son image, a pû être l'ouvrage du hasard, sans qu'aucune intelligence y présidât? O infamie! O fureur d'une secte insensée!

Est grave mentis opus chartâ describere Cœlum
Ac terras, duplicique globo diversa notare
Climata, sidereumque rotis effingere motum.
Et potuit sine mente fabri consistere mundus?
O pudor! O miseræ vecors insania gentis!

Voila une excellente morale & qui ne craint pas la censure.

Livre neuviéme. De la Terre & de la Mer.

On n'a que le commencement 9ᵉ Livre jusqu'au 25ᵉ vers, & conclusion où l'on compte oncens trente-quatre vers : tout este manque. On juge par la gueur de la conclusion, quelle été celle du Livre entier, s'il été achevé ou conservé. Il y a n de l'apparence que ce 9ᵉ re n'a été qu'un simple projet : uteur, s'il eût mis cette partie son Ouvrage en état d'être puée, n'eût pas manqué de la afier à son fidéle ami, qui en pris autant de soin que de tout qu'il a eu entre les mains. Il st pas possible qu'un morceau considérable s'égare & périsse si peu de tems. Nous regrets des Poëtes, des Orateurs, des storiens : mais ce n'a été qu'après e suite de siécles & de grandes

révolutions, qu'ils ont disparu. Il n'est rien arrivé ni pendant la vie ni depuis la mort du Cardinal de Polignac, qui ait pu nous priver de ce trésor, s'il eût existé.

La France n'aura-t-elle aucun Poëte Latin qui entreprenne de nous procurer l'équivalent de ce qu'auroit sçu nous donner le sçavant Cardinal, si l'âge & la santé lui eussent permis de travailler plus long-tems ? Si la France se refuse à un travail qui l'interesse plus particulierement, du moins n'y aura-t'il pas quelque étranger qui tente cette avanture à notre honte ? Quelle gloire pour celui qui aura le courage d'entrer dans la lice que nous lui ouvrons, s'il imite si bien le stile de M. le Cardinal, que tous les critiques assûrent que c'est le 9e. livre qu'on a enfin recouvré !

Le sujet surquoi il faut s'exercer, renferme une infinité de merveilles, toutes bien susceptibles des

ornemens

ıemens de cette espéce de Poë-
, dont il est ici question. L'il-
tre Auteur ne se propose pas,
nme il en avertit lui-même,
rendre compte de toutes les
'olutions des Empires, des guer-
, des batailles dont la terre
la mer ont été le Théâtre : ces
:nements frapent pendant qu'on
a sous les yeux. Ont-ils cessé,
n'est plus rien.

.... Hæc dum sine more geruntur
ellunt animos : cum præteriere, ni-
hil sunt.

'objet du Poëte Chrétien est
autrement noble : c'est tou-
:s productions de la nature,
essemblent en quelque sor-
ır leur constance & leur
à la divinité. Pour la terre,
ˀtaux, les minéraux, les
précieuses, les marbres,
rres communes, les fon-
les fleuves, cent autres
ussi dignes de nos recher-

ches ; pour la mer, le flux & le reflux, les trésors qu'on tire de son sein, les coquillages, les vaisseaux, la navigation ; la matiere est inépuisable, & semble s'offrir d'elle-même à la main habile qui sçaura la mettre en œuvre.

Dans la conclusion générale du Poëme, parmi plusieurs vérités dont on fait une espéce de récapitulation, on discute le prétendu axiome des Athées, *que rien ne se fait de rien, & que rien de ce qui est, ne sera jamais anéanti.* Telle est la grande maxime de l'Ecole d'Epicure ; mais ce n'est pas précisément sur cet axiome prétendu que roule la contestation entre les disciples d'Epicure & les Philosophes Chrétiens. Il s'agit de décider si tout ce qui existe, existe par sa propre vertu. En ce cas il est indubitable que tout ce qui existe n'a point eu de commencement, & il n'est pas moins évident que tout ce qui existe ne

cessera jamais d'exister, puisqu'il est plus aisé de se conserver que de se donner l'existence : or il a été suffisamment prouvé que les atomes ou la matiere n'existent point par leur propre vertu, mais qu'ils doivent leur origine à une Puissance suprême, qui les a tirés du néant, quand elle l'a jugé à propos, & qui les y replongera dès qu'elle en aura pris la résolution.

De plus, on a solidement établi que l'esprit n'est point un assemblage d'atomes, & que l'esprit seul peut imprimer le mouvement à la matiere ; ces vérités nous menent comme par la main à la connoissance de la Divinité. Il est aisé de la mettre à couvert des reproches que les impies osent lui faire à l'occasion des imperfections qu'ils prétendent avoir remarquées dans l'univers. Ce n'est ni malice ni foiblesse de la part du Créateur, c'est que notre rai-

son est trop foible, pour discerner les divers usages à quoi sont destinées ces créatures, qui nous semblent ou imparfaites ou nuisibles. Ce ne sont pas là des objections qui n'ayent pas été proposées. On y a répondu sans peine, mais non avec autant d'aménité.

Il ne reste qu'à souhaiter à M. le Cardinal de Polignac des Lecteurs aussi dignes de lui que l'ont été ses Panégyristes. Tous ceux qui liront ce Poëme, ne l'estimeront pas ce qu'il vaut, s'ils ne savent juger de la convenance du stile avec la matiere & le but de l'Auteur. Il y a eu des Critiques qui ont preféré la versification de Juvenal à celle d'Horace; les personnes de goût pensent tout autrement aujourd'hui, parce qu'on a compris que les vers d'Horace, quoiqu'ils ressemblent souvent à la Prose, sont plus propres à la Satire que les vers de Juvenal, qui sont plus nombreux. La ver-

ſification de l'Anti-Lucréce ſeroit défectueuſe, ſi elle étoit plus ſonore : un Poëme didactique de cette eſpece ne la comporteroit pas.

Il ſe trouvera peut-être auſſi des Lecteurs qui ne rencontrant pas frequemment *materiai*, *dicier*, *induperator*, ni certains autres mots ou terminaiſons aſſez répandues dans le Poëte de l'ancienne Rome, prétendront que ſon ſtile n'a rien de commun avec celui du Savant Cardinal. Le ſtile de Lucréce ne conſiſte pas dans les mots & terminaiſons que nous avons citées. On pourroit les multiplier dans un ouvrage ſans que cet ouvrage en fût plus Lucrétien : nous ne diſconviendrons pas que le ſavant Cardinal n'ait eu quelque égard à la perfection où parvint la langue latine peu après Lucréce, & qu'il n'ait profité du ſiécle d'Auguſte, mais ç'a été avec de juſtes ménagemens, & ſon

ſtile n'en eſt pas moins d'après le ſtile de Lucréce.

Ce ſeroit une omiſſion que nous ne nous pardonnerions pas, ſi nous ne diſions rien des Editeurs du Livre. Ce fut à M. l'Abbé de Rothelin, très-diſtingué par ſon érudition & par ſa naiſſance, que ſon Eminence avant de mourir, confia ce précieux tréſor, avec une entiere liberté de le ſupprimer ou de le rendre public, ſelon qu'il le jugeroit à propos. Le docte Abbé n'a rien épargné pour mettre ce Poëme dans l'état où il eſt. Il a fallu raſſembler différentes copies pour les confronter & déterminer les véritables leçons. Il l'a lû à un grand nombre de perſonnes très-habiles dans la connoiſſance de la Langue & de la Poëſie Latine. Il ne reſtoit plus qu'à choiſir un Imprimeur lorſque cet illuſtre Abbé ſe voyant près de la mort, chargea un célébre Profeſſeur d'éloquence dans l'Uni-

verſité, d'achever une Edition déja préparée avec tant de ſoin. Le Profeſſeur s'eſt acquitté dignement de ſa promeſſe, & l'Edition qu'il a donnée eſt très-correcte. Il l'a auſſi enrichie d'une Préface où l'on voit pluſieurs particularités qu'on apprendra avec plaiſir & dont nous parlerions volontiers ſi nos extraits pouvoient être plus longs.

Jamais les Muſes latines ne furent tant honorées en France, qu'elles le ſont par ce Poëme: un Ambaſſadeur, un Plenipotentiaire, un Archevêque, un Cardinal, n'a pas dédaigné de compoſer tant de vers; on ne doit pas s'attendre à voir deſormais un Poëte d'une ſi haute dignité: du moins ſi cet exemple pouvoit arrêter cette eſpéce de conſpiration qu'on ſemble avoir faite pour abolir la Poëſie Latine!

ARTICLE LII.

*BIBLIOTHEQUE DES jeunes Négocians, ou Arithmétique à leur usage démontrée depuis ses premiers Elémens, jusqu'à ses derniers problêmes... Le tout démontré en entier par des Lettres missives du sieur J. L. *** Négociant à Lyon, & se vend à Paris chez Briasson Libraire rue S. Jacques, à la Science. A Lyon, chez les Freres Bruyset, Libraires, rue Merciere, au Soleil & à la Croix d'Or, an. 1747. in 4°. p. 656.*

LEs divers Traités d'Arithmétique qu'on a tant multipliés ne doivent pas prévenir contre l'Ouvrage que nous annonçons, comme si n'apprenant rien de nouveau, il ne pouvoit être d'aucune utilité: cette matiere peut être con-

ſidérée de divers points de vuë, &
ſelon ces différens aſpects, elle
fournit à un Auteur bien des pro-
blêmes, que les autres n'ont ni
propoſé ni réſolu. M. Larue, Né-
gociant établi à Lyon & zelé
pour l'inſtruction des jeunes Né-
gocians, s'eſt déterminé à leur
faire part des connoiſſances qu'il
a acquiſes par ſon expérience &
par ſon application. S'il s'eſt en-
gagé dans un travail ſi peu amu-
ſant, ce n'a pas été qu'il aſpirât
à la gloire d'être Auteur, ç'a été
pour être utile à ſes enfans & à
la Patrie. Perſuadé qu'il inſtrui-
roit avec plus de ſuccès, ſi ſon
livre étoit comme un recueil de
lettres écrites en réponſe aux con-
ſultations qu'on lui adreſſoit pour
ſavoir ſon ſentiment, il a pris ce
parti & l'on doit lui en ſavoir
gré.

Il eſt aſſez ordinaire de regar-
der le commerce comme une oc-
cupation, qui demande plus d'at-

tention que de génie, & chacun se persuade aisément qu'il ne lui en couteroit pas beaucoup, pour y exceller, du moins dans la spéculation. On guérira de cette prévention, si on lit avec quelque soin l'Arithmétique que nous annonçons. On y verra combien de connoissances sont nécessaires pour devenir un vrai négociant: nous n'assurerons pas l'Auteur que tous les Lecteurs approuveront qu'il ait donné le nom de Théophile à son Eleve. On est si accoutumé à voir ce nom dans les livres de dévotion, qu'on est un peu surpris de le rencontrer dans un traité d'Arithmétique: mais c'est une minutie qui n'importe en rien pour le fond. On comprend facilement, & M. Larue n'en disconviendra pas, qu'on risqueroit d'ennuyer si l'on inséroit dans un Journal un extrait méthodique & suivi d'un livre, où, quoiqu'il n'y ait rien que de

necessaire aux jeunes Négocians, il y a toutefois bien des questions & des regles capables d'ennuyer ceux qui les savent déja : ces Lecteurs cherchent dans un livre ce qu'il y a de singulier, & c'est à leur considération que nous choisirons en celui-ci, ce qui nous semblera plus digne de leur curiosité.

L'Auteur nous apprend qu'il a étudié l'Arithmétique sous des Juifs, & que, demandant un jour à son Maître, pourquoi sa Nation étoit si habile en cette science, il répondit que l'esprit humain étoit un diamant brut & que la misére étoit le Lapidaire qui le polissoit. On lit dans la même préface une maxime de M. Poppe, que M. Larue approuve sans modification, & qui prise selon la rigueur des termes déplaira peut-être, contre son intention, au corps des Négocians. *M. Poppe avoit raison de dire*

que les richesses étoient plûtôt la récompense d'un travail dirigé par la raison, que celle du mérite personnel, & des vertus morales. Sur quoi l'on s'écrie: *est-il un plus beau précepte pour le commerce que celui-là?* Les gens qui aiment à rire, ne seront-ils pas tentés, pour se réjouir, de gloser sur ce texte?

L'Auteur a bien montré l'estime qu'il faisoit des vertus morales & selon toutes les apparences des vertus chrétiennes, quand, sous les ordres & la direction de M. le Comte de Maurepas, il travailla sans intérêt & conjointement avec son frere, à la délivrance de soixante & quinze François captifs dans le Royaume de Maroc. On ne disconviendra pas que le Négociant qui joint au *travail dirigé par la raison*...le *mérite personnel* & les *vertus morales* n'ait bien de l'avantage, même pour s'enrichir, sur

le Négociant dont tout le talent consiste à travailler selon la direction de la raison. De plus il est des vertus morales, comme la bonne foi & la probité, si nécessaires dans le commerce, qu'il ne sauroit subsister ni fleurir, si elles viennent à manquer.

Toutes les difficultés qui se rencontrent dans la pratique des quatre premieres regles, soit qu'on travaille seulement sur les nombres entiers, ou qu'on travaille aussi sur les nombres rompus ou *fractions*, sont clairement expliquées dans des exemples tirés de toutes les matieres dont il importe aux Négocians d'être instruits. On s'est souvenu partout qu'on s'étoit proposé de former de jeunes éleves pour le commerce, & c'est dans ces bornes qu'on s'est renfermé : nous avons insinué que ces bornes ne sont pas aussi resserrées qu'on se l'imagine, & que bien des gens qui

passent pour habiles, s'y trouveroient souvent plus au large qu'ils ne voudroient : C'est-à dire, qu'ils auroient trop de chemin à faire pour arriver au terme de la course.

La nouvelle table qu'on met ici à l'usage de la multiplication, n'a rien d'embarassant, & sera préferée à l'ancienne table par ceux qui apprendront l'Arithmétique dans ce nouveau traité ; mais ceux qui sont accoutumés à l'ancienne table, continueront de s'en servir, surtout les Ecclésiastiques qui ont dans le Breviaire des tables fort ressemblantes, pour regler la *concurrence & l'occurence des offices*.

La division étant la plus difficile des quatre premiéres régles on s'y est plus étendu, & l'on a expliqué les méthodes Francoise, Espagnole, Italienne, de diviser : on n'a pas épargné les exemples sur quoi il sera très-utile de s'exercer. On compare ensuite les trois

méthodes,& on donne la préférence à la méthode Francoiſe, ſans diſſimuler les avantages des autres méthodes en certains points. L'Auteur aſſure qu'il a vu pratiquer la méthode Francoiſe dans preſque toute l'Eſpagne, le Portugal & l'Italie, ce qui ne ſeroit pas, ſi cette méthode n'étoit généralement reconnuë pour auſſi ſûre, mais plus facile que les autres.

Le commerce des matieres d'argent & les opérations d'Arithmétique qui y ſont néceſſaires, ne doivent pas être ignorés du vrai Négociant. On a donc pris ſoin d'en inſtruire tous ceux qui ſe propoſent de conſacrer leurs talens à cette profeſſion. M. Larue s'en eſt dignement acquitté, & quiconque aura lu ſon livre avec application, n'aura pas beſoin d'un autre Maître. On a placé ici fort-à-propos l'*Evaluation & Tarif du prix que le Roi veut*

& ordonne être payé aux Hôtels des Monnoyes, & par les Changeurs des barres, lingots, eſpéces anciennes & décriées, matieres & vaiſſelles d'or & d'argent qui y ſeront apportées, ſuivant l'Arrêt du Conſeil d'Etat du 15. Juin 1726.

La régle d'alliage ou de mêlange eſt d'uſage en différentes profeſſions. On l'applique ordinairement aux métaux; mais elle n'eſt pas moins néceſſaire aux Marchands qui veulent mêler enſemble des grains ou des vins. Ils n'ignoreroient pas cette partie de l'Arithmétique ſans s'expoſer à des erreurs conſidérables. On a choiſi très-judicieuſement des exemples de toutes les eſpéces. Tout y eſt expliqué dans un détail exact, & avec clarté. Comme ce ne ſont pas des choſes qui puiſſent ſe tranſcrire ici, tout ce qu'il nous eſt permis de faire, c'eſt d'aſſurer que ceux qui liront l'Ouvrage,

pour y trouver l'instruction dont ils auront besoin sur cet article, seront très-contents de l'Auteur. La régle *de fausse position* dans toute son étendue est un ornement de l'Arithmétique, & c'est une preuve que l'Arithmétique est une vraie fille de la Géométrie. Quoiqu'il ne semble pas si necessaire de s'appliquer à cette régle qu'aux régles de Trois simples ou doubles, & aux autres qui sont expliquées dans ce traité; cependant on ne doit pas s'imaginer que ce seroit perdre son temps ue de s'y exercer. Quant à la ;gle de Trois double en fractions, I. Larue déclare que tous les abriquants, qui veulent gouverer prudemment leurs manufacires, sont indispensablement obliés de la savoir en perfection, on que cette connoissance conibuë à rendre les étoffes plus elles ni meilleures, mais c'est u'ils ne seront pas autrement en

de déterminer le prix des éto-
de certaines largeurs, où il
ce des fractions qui ne sont pas
linaires. L'ignorance de cet ar-
le suffit pour ruiner le Fabri-
hant, qu'on plaindroit d'autant
noins que ce feroit pour avoir
égligé une régle d'Arithmétique,
qu'il n'étoit pas bien difficile d'ap-
prendre.

L'Auteur n'a pas voulu que son
Eleve ne fût pas instruit des ra-
cines quarrée & cubique, & à
cette occasion il résout des ques-
tions qui appartiennent, comme
de droit, aux militaires. Il n'y a
pas grande apparence qu'ils ayent
recours au traité que nous annon-
çons, pour s'instruire de ce qui
concerne leur Art : surtout les
Ingénieurs, qui sont à présent de
forts Géometres ; s'il veulent étu-
dier encore, ils étudieront à une
autre école. Ce n'est pas seule-
ment parce que le titre du livre
seroit capable de les rebuter (ils

'aiment point à être les condiſ-
iples de gens d'une autre pro-
ſſion) mais c'eſt qu'il y a tant
'ouvrages ſcientifiques ſur tout ce
ui regarde la guerre, qu'ils n'ont
ul beſoin d'aucun ſecours étran-
er.

Il eſt néceſſaire que ceux qui
eulent commercer avec les étran-
ers, connoiſſent la diverſité des
oids & des meſures uſitées dans
haque pays, & qu'ils ſçachent
duire les poids & les meſures
une ou de pluſieurs Villes ou
ations au poids & à la meſure
e leur propre Nation. Se bor-
it-on au commerce intérieur du
oyaume, on ſeroit tenu de ſa-
oir la différence des poids & des
eſures de pluſieurs Villes con-
lerables, ſans quoi on courroit
que de ſe méprendre à ſes dé-
ns. Les opérations auxquelles
faut avoir recours pour ne pas
garer, ſont ici expliquées dans
grand détail & très-inſtructif.

Il est suivi de plusieurs tables qui auront été dressées avec beaucoup d'exactitude. L'application laborieuse de l'Auteur ne laisse aucun lieu aux soupçons de négligence ou d'erreur. Ces tables seront d'une extrême utilité, car sans ce secours seroit-il possible de se souvenir de tant de combinaisons? Les mémoires les plus heureuses doivent se défier d'elles-mêmes & consulter les tables.

Il ne nous reste plus qu'à parler des Changes. L'Auteur qui connoît parfaitement l'importance & l'étenduë de cette matiere, a rassemblé toutes les opérations où les Négocians doivent s'exercer pour ne pas se tromper ni être trompés dans cette partie du commerce. Comme les Nations ont des poids & des mesures particulieres, elles ont aussi des monnoies qui leur sont propres, & qu'il faut réduire les unes aux autres. La chose n'est pas toujours aussi fa-

e qu'on ſe l'imagine. La multi-
le des exemples ſera un guide
éle dans les différentes queſ-
ns qu'on aura à réſoudre. C'eſt
ıjours la même méthode, &
ſt la bonne, pour former les
ınes Eleves. Les opérations ſont
poſées en entier, & ſont d'au-
nt plus intelligibles.
Les Savans qui travaillerent
ns les deux derniers ſiécles à ex-
iquer la valeur des anciennes
onnoyes des Grecs & des Ro-
ains, & qui procurerent aux
ens de Lettres une connoiſſance
acte des différentes maniéres de
mpter, uſitées en ces ſiécles
culés, reçurent de grands élo-
s, qu'ils avoient bien mérités.
n leur avoit l'obligation d'a-
ir répandu la lumiére ſur mille
droits de l'Hiſtoire qu'on n'en-
ndoit pas avant eux: ces ou-
ages tant & ſi juſtement admi-
s ne ſont gueres lûs aujourd'hui;
ne veut plus que des fleurs,

qui sont souvent plus funestes que les épines. M. Larue ne doit pas craindre qu'on se dégoute de son livre comme d'un ouvrage inutile & de pure curiosité. Tant que les hommes seront dominés par la passion de s'enrichir, & qu'ils seront persuadés que le commerce est le chemin le plus court pour y parvenir, l'Arithmétique que nous venons d'annoncer sera entre les mains des jeunes Négocians. S'il y en a quelques-uns, qui en négligent la lecture, c'est que dans cette profession comme dans les autres, on aspire rarement dans la jeunesse à exceller. L'aversion pour tout ce qui gêne prévaut, & fait sacrifier au plaisir les plus chers intérêts. M. Larue n'en sera pas moins louable d'avoir assemblé dans un volume tant de connoissances nécessaires pour former un vrai Négociant. Il y a à la page 532 une faute qu'il sera aisé de corriger. On y

t Bologne, Ville célébre d'Ita-
, par le cinquantiéme degré de
itude. Ce n'est pas là sa situa-
n. Nous n'en parlons que par-
qu'on a oublié d'en avertir dans
rrata.

ARTICLE LIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

DE ROME.

S*Ynopsis Thesauri Liturgici an-
tiquiora Monumenta complec-
ntis ad sacros ritus pertinentia.*
iris eruditis ac rerum Liturgica-
im studiosis, Emmanuel de Aze-
do Soc. JESU. Ceci n'est enco-
qu'un *Prospectus*. Le P. Azeve-
se propose de donner un Re-
eil complet, non des livres faits

sur les matieres liturgiques, mais des monuments & des piéces authentiques. Il compte que son Ouvrage comprendra douze Tomes *in-fol.* dont chaque Tome s'étendra à plusieurs volumes. Ainsi les Bibliothécaires n'ont qu'à préparer du terrain pour loger ces nouvelles richesses littéraires. Rome est le pays du monde le plus propre à un travail comme celui-ci: outre les rapports du sujet à la Capitale du Monde Chrétien; on trouve dans cette Ville plus de monuments concernant les rites & la liturgie que nulle part ailleurs. Le P. Azevedo détaille tous les secours qu'on veut bien lui fournir; & à la tête de ses protecteurs, de ses Mécenes, est N. S. P. le Pape, excellent Juge lui-même dans la matiere présente.

Or voici l'ordre de ce *Trésor*, comme l'Auteur l'appelle.

Le premier Tome doit comprendre tout ce qui concerne

le Sacrifice de la Messe. On y trouvera les anciens Sacramentaires de S. Leon, de Gelase, de S. Gregoire, & la fameuse Messe d'Illyricus, qui se vend trop cher aux Inventaires publics, étant déja imprimée dans les Annales du P. le Cointe & dans l'Ouvrage du Card. Bona.

Le II. Tome présentera les anciens *Lectionaires*, *Antiphonaires &c.* en commençant par celui qui est attribué à Saint Jerôme.

Le III. Tome aura pour objet a *Liturgie* différente de celle de glise Romaine ; sçavoir l'Amsienne, celle d'Aquilée, celle spagne, celle des Goths, celle S. Isidore, celle des Mozara- &c. On y trouvera le Missel arabe en entier, & le Bre-rel que le fit imprimer au-s le Card. Ximenez.

Tome. Tout ce qui regar- Psalmodie Ecclésiastique,

l'Ambrosienne, la Gallicane &c.

V. Tome. Les anciens *Ordres Romains*. Le P. Mabillon en a déja publié une partie ; on donnera tout l'Ouvrage complet ; & d'autres *Ordines Romani* qui n'ont jamais été imprimés.

VI. Tome. *Les Livres des Rites Ecclésiastiques*. On trouvera ici tout ce qu'ont laissé sur cette matiere Christophe Marcel, Augustin Patrice, Paris de Crassis &c.

VII. Tome. *Liber diurnus Romani Pontificis*. Le P. Garnier en a déja donné l'Edition d'après *Holstenius* qui avoit commencé. On enrichira cette partie, on la représentera plus correcte, après avoir consulté les Mss.

Le VIII. Tome sera tout entier pour le *Pontifical Romain*.

Le IX. pour le Rituel. Le X. pour les Livres Pénitentiaux. Le XI. pour les Rites observés autrefois dans l'administration des Sacrements. Le XII. pour les Céré-

monies qui regardent les Bénédictions & la discipline Ecclésiastique : Ouvrage déja fort avancé par D. Martenne, de qui le P. Azevedo parle toujours avec de grands éloges. Ceci n'est que la premiere ébauche de l'Ouvrage ; on en donnera dans la suite une autre idée plus étenduë, & l'Auteur est prêt de recevoir tous les avis, d'entrer dans toutes les vues qu'on voudra bien lui donner.

M. Antoine *Corradini* Sculpteur célébre donne avis qu'il fait une Lotterie publique d'une Statuë de marbre de dix palmes de hauteur, valant quatre mille écus suivant l'estimation des Experts, & représentant *Tuccia Vestale*, couverte d'un voile transparent. Les Billets sont au nombre de deux mille, & de deux écus Romains chacun. La Lotterie se tirera le 16 Octobre 1748, & les deniers des Billets se déposent au Mont de Piété

ou Banc du S. Esprit, pour l'assurance de ceux qui mettent à cette Lotterie. Les Curieux peuvent aller voir la Statuë chez le Sieur *Corradini*, Place Barberine.

ANGLETERRE.

DE CAMBRIDGE.

Historia Astronomiæ ; sive de ortu & progressu Astronomiæ. 2. Part. Pars prior declarat undè orta primum est, quibusnam deindè crevit augmentis, & quâ postremò laboris ingeniique mirâ felicitate ad umbilicum perducta tandem est. Pars altera exhibet tùm ingenium, tùm methodum olim Philosophantium ; & exactâ, uti par est, horum philosophandi ratione, in Newtonianam aliquandò concedit. Histoire de l'Astronomie en deux Parties &c. 8°. L'annonce qu'on fait de ce Livre promet quelque chose de curieux. C'est l'exposi-

tion des découvertes Astronomiques & l'abrégé de la vie & de la méthode des différens Astronomes. L'Auteur est M. R. *Heathcote*, Professeur au Collége de JESUS, à Cambridge.

D'OXFORD.

On souscrit en cette Ville, moyennant douze schelings, dont six sont payés d'avance, pour un Ouvrage in-4°. qui a pour titre: Abdollatiphi *Historiæ Ægypti Compendium, quod sexaginta abhinc annis ab* Edwardo Pocockio, *ex lingua Arabica in linguam Latinam versum, nunc primum utrâque edidit notisque illustravit* Thomas Hunt S. T. P. *Linguæ Arabicæ Professor. Abdollatif* étoit un Arabe, Médecin du grand *Saladin* au XII. siécle. Il composa une Histoire de l'Egypte, dont il avoit fait deux fois le voyage, pour rendre sa description plus

parfaite. Le célébre Edoward *Pococke* Professeur d'Hebreu à Oxford apporta d'Orient cet Ouvrage il y a environ 60 ans ; & il va paroître aujourd'hui en caractéres Arabes, avec la Traduction Latine & des Notes de l'Editeur. Or pour donner une idée de cette entreprise littéraire qui doit intéresser particulierement les Amateurs de l'Histoire Ancienne, voici les matieres que comprendra ce Volume : on le partage en deux Traités dont le premier présente six Chapitres : I. *de proprietatibus Ægypti generalibus*. II. *de Plantis quæ ipsi propriæ sunt*. III. *de Animalibus quæ ipsi propria sunt*. IV. *de explicatione monumentorum antiquorum quæ in eâ cernuntur*. V. *de ædificiis miris, & navigiis quæ in eâ cernuntur*. VI. *de miris ejus cibis*. Le second Traité n'a que trois Chapitres : I. *de Nilo deque* modo incrementi hujus *& de causis* hujus canonibusque assi-

gnandis. II. de accidentibus anni 597. (Hegiræ) III. de accidentibus anni 598.

De Londres.

A Treatise &c. c'est-à-dire, *Traité des Instrumens de Mathé-natiques renfermés d'ordinaire ans des Etuis portatifs*, où l'on plique leurs usages &c. avec des gures en Taille-douce Par J. obertson *de la Société Royale*, 8.

A Compendious System. &c. t-à-dire *Abrégé Systématique Philosophie naturelle, avec des qui contiennent les démons-ns Mathématiques, & quel-remarques additionnelles par* vning 8°. Cet ouvrage est di-1 quatre parties qu'on dé-parément. La premiere trai-propriétés de la matiére, du mouvement, des prin-la Méchanique. La se-s corps fluides, de l'air

& des Météores. La troisiéme de la lumiere & des couleurs. La quatriéme des Principes de l'Astronomie.

La Relation du Voyage de M. de la Condamine a été depuis peu traduite en Anglois. Elle l'avoit été ci-devant en Hollandois: & l'Auteur en avoit donné une sorte d'Extrait anticipé en Langue Castillane, tandis qu'il attendoit à Amsterdam ses passeports pour se rendre à Paris. Ainsi ce voyage si curieux & si bien développé est maintenant lû dans presque toutes les Langues d'Europe.

ALLEMAGNE.

DE GOTTINGUE.

M. Matthias *Gesner* Professeur en l'Université de cette Ville, faisant au mois de Septembre dernier la Harangue qu'on appelle Decennale, prit occasion de ce qui se disoit dans le monde au su-

jet de la découverte d'*Herculea*, pour féliciter l'Italie, le Royaume de Naples, le Roi des deux Siciles, & le XVIII. siécle de ce nouveau Phénomène souterrain. L'idée du Professeur se porta non aux Statuës, aux Médailles, aux Peintures qu'on trouve dans ces ruines, mais aux livres qu'on pourra peut-être y rencontrer. C'est ainsi que l'imagination des hommes va toujours en avant. On déterre dans les décombres d'*Herculea* du bronze & du marbre : *O si l'on y trouvoit une Bibliothèque*, s'écrie sur cela un Amateur des livres ! Ecoutons un peu M. Gesner : » Si l'on étoit
» assez heureux, dit-il, pour tirer
» de là un Diodore de Sicile en-
» tier, un Polybe, un Salluste,
» un Tite-Live, un Tacite com-
» plet, ou bien la seconde partie
» des Fastes d'Ovide, ou les XX.
» Livres de Pline des Guerres de
» l'Allemagne ; si l'on arrivoit jus-

» qu'à la Bibliothèque de quelque
» Romain homme de Lettres, de
» Ciceron par exemple ou de Lu-
» cullus, quelle joie, quelle ma-
» tiere pour les Savans ? Ne se-
» roit-ce pas un renouvellement
» de la grandeur Romaine, une
» réparation totale des désastres
» causés par les tems ? « Si quel-
qu'un trouve ces desirs un peu
semblables à la fable du *pot au
lait*, qu'il considere que l'objet
du moins est littéraire, noble par
conséquent, & digne d'un Profes-
seur. Au reste l'entousiasme saisit
ici M. Gesner, & il ose faire une
longue apostrophe au Roi des deux
Siciles, le priant d'employer sa
puissance, ses troupes mêmes à
fouiller dans les souterrains d'*Her-
culea.* » Et si vos gens de Lettres,
» ajoute-t-il, ne pouvoient pas
» suffire à tout ce travail; cher-
» chez, grand Roi, des secours
» en Saxe; priez le Roi de Polo-
» gne votre beau-pere qu'il vous

nvoye ſes Antiquaires , qui rendront ſoin que les tréſors nterrés ſous ces inondations du 'eſuve ne périſſent entre les nains des ouvriers ignorans, nalhabiles ou intéreſſés &c.

DE WITTEMBERG.

M. George-Matthias Boze, Pro- eur de Phyſique en cette Ville, connu que fort tard, & par la re de la Bibliothèque Germani- qui ſe publie à Berlin, tout cueil qu'on a fait en France à expériences ſur l'Electricité. Il y es rivalitez parmi nos Savans llemagne : la Philoſophie & le feſſorat, deux qualités qui roient calmer les jalouſies, ne rent quelquefois qu'à les ai- . Les Ecrivains de Berlin, nçois la plûpart, ont attaqué Boze, non ſur le fond de ſes ouvertes Electriques, mais ſur onfiance qu'il a eüe de les pu- r en François : comme ſi ce

n'eût pas été le cas d'encourager un Auteur, de lui ſçavoir gré des efforts qu'il a faits pour apprendre une langue qui lui eſt totalement étrangere. Eſt-ce donc que les François expatriés laiſſent parmi les meubles qu'ils ne jugent pas à propos d'emporter avec eux, la meilleure partie de leur politeſſe & de leur douceur : proviſions toutefois qui ne ſont nullement incommodes, & qui ne courent aucun riſque du côté des voleurs, des injures de l'air & des douanes ?

Quoiqu'il en ſoit, M. Boze trouve en France & à Paris des dédommagemens qui peuvent le conſoler, le venger même ; & les Mémoires de Trévoux en particulier ne prendront pas le ton de la Bibliothèque Germanique pour ſe décider ſur le mérite du Profeſſeur de Wittemberg, ſes Ouvrages parlent en ſa faveur. Voici un Etat exact de ce qu'il a publié de

s considérable depuis l'an 1733.
De Eclipsi Terræ. an. MDCC.
:XIII. *Lipsiæ. In Hypothesin soni raultianam* an. MDCCXXXIV
MDCCXXXV. *Lipsiæ* 2 vol.
Schediasma Litterarium de Eu-te. MDCCXXXVII. *Lipsiæ.*
·st une Notice littéraire de la ométrie d'Euclide & des Edi-ns qu'on en a faites.
Otia Wittembergensia Critico-ysica. MDCCXXXIX. *Wit-ıbergæ.* C'est un Recueil de pe-:s Dissertations sur Kepler & :wton, sur la Porcelaine, le :re, la Cochenille des Anciens,
:.
Secularia Toricelliana indicit . MDCCXLIII. *Wittembergæ.* :st une invitation pour la Ha-ıgue que M. Boze devoit pro-ncer quelques jours après, en onneur de *Toricelli* dont on cé-ıroit l'année séculaire.
Observation du dernier passage Mercure par le Soleil faite le

5 Nov. 1743. imprimée en 1745
à *Wittemberg*. Cet Ouvrage écr
en François, & très-sçavant, e
dédié à MM. de l'Académie Roy
le des Sciences de Paris.

*Recherches sur la cause & su
véritable théorie de l'Electric*
1745. à *Wittemberg*. L'Ouvr
est dédié à la Société Royal
Londres.

*Tentamina Electrica tanden
quando Hydraulicæ, Chymiæ,
getabilibus utilia.* MDCCX
Wittembergæ.

*Ces deux derniers Ouvrag
l'Electricité reparoîtront da
Mémoires.*

FRANCE.

DE LYON.

*Berga ad Zomam à G
pugnata.* Oratio habita
III. Non. Febr. an. 174
legio SS. Trinitatis Soc

Georgio Vionnet ejuſd. Soc. Sacerdote. *Ex Typographia Henrici Declauſtre in Vico novo &c.* Harangue Latine ſur la priſe de Bergopzoon &c.

On ſe propoſe ici de montrer les difficultés & le ſuccès de l'entrepriſe : difficultés dans le projet, dans le cours du ſiége, dans la derniere exécution : ſuccès dans la maniere & dans la grandeur de la conquête. C'eſt tout le plan de l'Orateur, qui a été obligé de ſuivre un peu le genre hiſtorique, comme il arrive toujours dans les ſujets véritablement glorieux. Le ſtile de cette Harangue réunit la nobleſſe avec la ſimplicité ; il eſt plus ſerré que nombreux, & plus coupé que périodique. On n'y trouve ni multitude de caractéres, ni abondance d'images, ni profuſion d'antithèſes. L'Auditeur a du être intéreſſé par les choſes & par une ſorte de vivacité, qui régne dans le fond même de cette com-

position. Pour en donner quelque idée nous tirons de la premiere partie le morceau suivant, qui roule sur le choix du *Stadhouder* de Hollande. *En Reipublicæ vix fines Mars Gallicus, necdum hostis, attigit : fremere arma, arma concitati cives, omnesque desperatæ patriæ furias, securâ Republicâ, præcipere. Jubet id unum pacificus victor Ludovicus, ut pacem fovere velint : Arma iterum, arma fremunt.* CEDIT ODIO *ac furiis innatus libertatis amor : & quem nonnisi in summo laborantis patriæ discrimine, Dictatorem creare, ad annum vix unum aut alterum, libera quondam Roma consueverat, hunc illi Dictatorem sibi creant Cæsaris imperio ac nomine perpetuum. Et ita creant, ut principem imperitare sibi velint, ex præpotenti domo Nassavium ; qui Regi vicino studiis & sanguine conjunctissimus, hæreditariam subigat olim* & Cæsaris exemplo Ba-

iam. O libertas! ô demens &
quam hostilis furor!

DE PARIS.

tre au P. B. J. sur un Article
de ces Mémoires.

'ai lu avec plaisir, M. R. P.
s votre Journal du mois de
rier dernier l'extrait des let-
sur divers points de contro-
e, & sur les motifs qui ont
rminé M. le Duc des Deux-
ts à abjurer le Lutheranisme,
se réunir à l'Eglise Catholi-
, Apostolique & Romaine.
vû dans la premiere lettre où
. Seedorf établit la vérité du
ifice de la Messe, que Luther
fi frappé autrefois des preu-
& des témoignages qui la
trent, qu'il se seroit rendu
idence, si le Diable dans
pute réglée ne lui eût ap-
it-il, cinq raisons qui l'o-

bligérent à abolir la Messe. Le P. Seedorf cite les paroles de ce Réformateur, telles qu'on les trouve dans les trois différentes éditions de ses ouvrages à Wittemberg, à Iene, & à Altembourg: » M'étant un jour éveillé à minuit, » le Diable commença à disputer » avec moi dans mon cœur, ainsi qu'il a coutume de faire, » en m'inquiétant assez souvent » pendant la nuit: Ecoutez, » grand Docteur, me dit-il, faites-vous réfléxion que vous avez » dit la Messe pendant 15 ans » presque tous les jours? Que seroit-ce, si vous n'aviez commis » que des idolatries? » Et tout de suite il rapporte les cinq démonstrations du Diable, qui ne prouvent pas que le Diable soit un fort raisonneur, ni même un trop bon Sophiste; mais qui prouvent que ce Moine Apostat trouva bien de la crédulité dans un peuple prévenu.

Il me ſemble, M. R. P. que, ſi Luther avoit été de bonne foi, ou, s'il ne ſe fût pas laiſſé aveugler par ſes paſſions, comme le peuple qui l'écoutoit, cet Interprete ſéduit ou impoſteur auroit pû être aiſément confondu par une réponſe bien courte. Vous prétendez, dites-vous, que c'eſt le Diable qui vous a démontré la fauſſeté du Sacrifice de la Meſſe. Eh! Depuis quand le Diable, ce pere du menſonge, eſt-il devenu l'Apôtre du vrai Dieu, & de la vérité; lui qui ne cherche qu'à nous ſurprendre? Quel interêt a-t-il de donner des démonſtrations pour abolir la Meſſe, ſi elle n'eſt qu'Idolatrie? Quel avantage au contraire pour lui de la laiſſer ſubſiſter; d'accréditer même un Sacrifice qui, en augmentant le nombre des Idolâtres, multiplieroit les compagnons de ſon ſupplice? Quand l'a-t-on vû faire le Philoſophe, pour tirer les hommes de l'erreur, & leur

faire adorer le vrai Dieu ? Plus je croirois l'entendre me prouver la fausseté de la Messe, plus je serois confirmé dans la vérité de ce Sacrifice : & ces cinq démonstrations, sur leur étiquette, sans vouloir seulement les lire, me deviendroient des démonstrations du contraire. Autrement le Diable ne seroit plus lui-même ; & le peuple qui l'a crû doit être tout étonné d'avoir ajouté foi à un témoignage si opposé à la nature du Diable, & qui n'a pu être mis en avant que par un homme trompé, où trompeur. C'est ainsi qu'on voit tous les jours que ceux qui ne veulent point écouter l'Eglise, donnent dans des écarts de crédulité, & dans des contradictions très-humiliantes. J'ai l'honneur d'être, M. R. P. votre &c.

A Paris le 20. Avril 1748.

Le Catalogue de la célébre Bibliothéque de feu M. Burette

Doyen des Médecins de Paris, & de l'Académie des Belles-Lettres, s'imprime en 3. Vol. in-12. chez Gabriel Martin Libraire à Paris. La vente de cette Bibliothéque se fera en détail au mois de Juin prochain.

Explanatio in septem Psalmos Pœnitentiales cum versione gallica Typis P. A. Lemercier via San-Jacobæa. 8°. Cet ouvrage comprend aussi des notes latines au bas des pages. Il semble qu'il falloit les mettre en françois par la même raison qu'on a donné une traduction françoise du texte latin des sept Pseaumes. Mais quoiqu'il en soit, ces notes sont instructives, & font plaisir au Lecteur.

Chez le même Libraire: *la foi du chrétien en forme de Catéchisme touchant les dispositions & la maniere de prier Dieu, prouvée par les Oracles de l'Ecriture Sainte avec les objections & leurs solutions* 8°.

Chez le même *la foi du chrétien en forme de Catechisme touchant l'adorable Sacrement de l'Eucharistie, prouvée par les Oracles de l'Ecriture-Sainte, avec*

les objections & leurs solutions 80. Ces deux traités dogmatiques se réunissent dans un Volume.

Prieres & instructions chrétiennes &c. Par le P. Sanadon de la Comp. de JESUS nouvelle édition in 12 & 18.

Du même Auteur *Méditations sur la Passion de N. S. J. C.* 18. *Retraites pour les Communautés Religieuses* in 12. *Pour tous les Etats* in 12; chez Gabriel Charles Berton Libraire, ruë S. Victor, près S. Nicolas du Chardonnet, au Soleil levant & au bon Pasteur.

Le reste des Nouvelles Littéraires dans le Volume suivant.

TABLE DES ARTICLES du II. Vol. de Mai 1748.

ART. XLVII. *Essai Physique sur l'Economie animale* par M. Quesnai. Suite de l'article XXXIX. au I. vol. de Mai 961

ART. XLVIII. *La Poëtica* &c. Poëtique en Espagnol. par M. de Luzan &c. 995

ART. XLIX *Lettre de M. Bouguer* aux Auteurs de ces Mémoires. 1028
ART. L. *Traité de la verité de la Religion chrétienne* dernier extrait. 1047
ART. LI. *Antilucretius de Deo.* Antilucrece de M. le Card. de Polignac *dernier extrait.* 1071
ART. LII. *Bibliotheque des jeunes Négocians*, ou Arithmétique à leur usage &c. 1108
ART. LIII. *Nouvelles Litteraires*, 1123

Errata pour le I. Vol. de Mai 1748.

Page 879. l. 20 Perse. *lis.* Pérée.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 20 Avril 1748.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1748.

[redacted]

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05975 6612

A 491083 DUPL